MARGA

D. Thiéry et Cie. — Imp. de Lagny

MARGA

PAR

Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT

CINQUIÈME ÉDITION

245323

LIBRAIRIE JACQUES LECOFFRE
LECOFFRE FILS ET Cie, SUCCESSEURS

PARIS | **LYON**

90, RUE BONAPARTE, 90 | 2, RUE BELLECOUR, 2

1874

[illegible]

MARGA*

I

A ROSENCLA

Le matin chante son hymne au Créateur : comme sa voix est mélodieuse et fraîche ! quels doux et pénétrants accents vous avez, rosées brillantes, premières clartés, premiers souffles, air limpide, murmures voilés !

Aujourd'hui la nature s'éveille le sourire aux lèvres, des rayons dans les yeux ; elle se revêt de sa robe éclatante couleur d'émeraude, elle se drape dans son plus splendide manteau d'azur. En elle, autour d'elle, tout renaît, tout étincelle, tout respire, rien n'agit encore. Mais voici le soleil qui absorbe les délicates et fugitives clartés de l'aurore ; voici la brise matinale qui accourt pour déplisser à grand bruit les

* Ce roman est la suite indépendante de *Ce Pauvre Vieux*, du même auteur.

feuilles, et faire ondoyer les mille panaches des hautes herbes et les fils argentés qui relient imperceptiblement la plante osbscure au chêne majestueux; voici qu'un courant des vagues rumeurs de la vie végétative s'établit; voici que des bois jaillissent par cascades harmonieuses des chants variés d'oiseaux. Brises légères, rayons vivifiants, gazouillements joyeux, semblent vraiment raconter la gloire du Dieu créateur.

On peut supposer qu'ils savourent pleinement l'inexprimable poésie de cette heure délicieuse, ce vieillard et cette jeune fille que nous voyons quitter ce vieux manoir gothique qui avance une tourelle au nord, un pavillon au midi, et qui, malgré ses irrégularités architecturales, conserve dans l'aspect je ne sais quoi de noble et même de riant, grâce à sa riche ceinture de verdure claire.

La jeune fille s'avance la première, offrant au rayon matinal un front pensant et pur, gracieusement encadré par de brillants cheveux châtains, effleurant toutes choses d'un beau regard limpide et profond, enlevant rapidement du sentier la pierre ou la liane flottante qui gêneraient la marche de son vieux compagnon, effaçant sa taille svelte pour le faire passer devant elle dans les endroits difficiles, se détournant souvent pour lui sourire.

Aussi, avec quelle aveugle confiance il la suit, les yeux en haut, son chapeau à la main, ce qui permet à la brise de caresser son vaste front d'ivoire, orné horizontalement par trois belles rides tranquilles, et d'éparpiller les cheveux d'argent qui retombent en

boucles épaisses sur le haut et dur collet de sa redingote bleu de roi !

Ainsi se présentent tout familièrement à vous, bienveillants lecteurs, M. Dominique Blouan, un grand savant, un homme doux et juste, et sa petite-fille Marguerite de Prévaneau.

Arrivés sur un plateau qui dominait de vastes landes incultes, ils s'arrêtèrent. Le vieillard appuya une main sur l'épaule de la jeune fille, et, levant sa canne d'ébène, il la tourna vers de grands bâtiments qui s'échelonnaient devant eux. La brume du matin perdait de sa densité ; on distinguait parfaitement des roues immenses encore immobiles qui se profilaient sur le ciel, et des jets de fumée qui s'échappaient des longs tuyaux de briques.

— L'usine marche, dit le vieillard.

Et baissant un peu la voix :

— Marga, te souviens-tu, continua-t-il plus lentement, te souviens-tu de ce jour où tu trouvas ton pauvre grand-père endormi au clair de lune sous les rochers de la Crosse ?

— Si je m'en souviens, bon-papa ! répondit la jeune fille avec un sourire ; je m'en souviendrai toujours.

— Comme ces landes étaient désertes, ma fille ! reprit-il ; comme elles étaient tristes quand je les arpentais tout seul, livré à mes méditations scientifiques et devenu la risée de bien des gens ! Il n'y a pas deux ans de cela. Comme tout est changé !

— J'en suis encore tout émerveillée, grand-père.

— Et moi donc ! Que c'est beau pourtant, l'indus-

trie ! J'ai toujours cru que cette terre, et il frappa la terre du pied, recélait du plomb et de l'argent, mais enfin je ne pouvais en montrer une parcelle. Heureusement après le savant, le pauvre vieux rêveur de savant, vient l'industriel, et avec l'industriel l'ouvrier, puis la machine qui, mue par la force intelligente de l'homme, met en action les forces passives de la nature. Quel spectacle pour nous que celui de cette usine, Marga !

La jeune fille souriait en le regardant.

— Mais vois donc, reprit-il en posant le doigt sur la joue satinée de Marguerite, et détournant doucement de lui son joli visage, vois notre usine, ma fille ; n'es-tu pas stupéfaite ?

— Je me demande si je rêve, bon-papa. Je suis au moins aussi étonnée que ces pauvre corbeaux qui volaient si paisiblement par bandes dans la lande aux Moines, et qui paraissent si fort intrigués en ce moment. Mais que de maisons ! Tous ces bâtiments sont-ils donc nécessaires ?

— Oui, il n'y a pas une pierre, pas une tuile de trop ; Bartholon et John Smith s'y connaissent. Ne t'ai-je pas déjà parlé de nos récentes constructions ? Ce grand bâtiment à gauche, c'est la fonderie du fourneau à manche, quarante pieds de long sur trente de large ; deux cheminées, comme tu vois ; quatre fourneaux. Plus loin, suis bien les mouvements de ma canne, sont la laverie sur les grilles, la laverie aux cribles, le bocard, les fourneaux d'affinage. Il faudra qu'un de ces jours nous visitions ensemble notre établissement en

détail, tout à fait en détail, Marga. Ce sera maintenant un de tes plaisirs de venir visiter nos travailleurs, n'est-ce pas?

— Certainement, dit Marguerite avec un ravissant sourire; voir travailler les jeunes Irlandaises m'intéresse beaucoup, et je vous accompagnerai plus souvent quand tout sera bien organisé dans les deux Rosenclan. Mais ne trouvez-vous pas qu'il fait frais sur cette hauteur, bon-papa? Si nous allions nous reposer chez madame Kerbanec?

— Est-elle arrivée?

— D'hier, et je lui ai promis une visite matinale, son fils la quittant de très-bonne heure.

— Voilà notre petit Corentin en voie de se créer un avenir, Marga : sa mère doit être satisfaite.

— Si l'on osait dire qu'une créature est parfaitement heureuse, je dirais que madame Kerbanec l'est en ce moment.

Le vieillard chercha le regard de sa petite-fille.

— Elle n'est point la seule, je l'espère, dit-il; Marga n'est-elle pas heureuse?

Marguerite sourit et passa une main caressante sur les cheveux blancs et ondés de son grand-père.

— Marga l'est, dit-elle, ou plutôt, Marga le serait, si l'entêté bon-papa ne se donnait pas tant de mouvement, ne s'épuisait pas comme à plaisir, ce qui inquiète Marga.

— Il faut bien que je me remue un peu, ma fille, il le faut absolument; mais, une fois les travaux bien en train, je deviendrai docile, je me reposerai.

Marga hocha la tête d'un air de doute, et, lui prenant le bras :

— Marchons, dit-elle en l'entraînant ; ces haltes ne vous sont pas saines : on a recommandé des promenades et non des repos en plein vent.

Le sentier allait s'élargissant, de sorte qu'ils purent marcher côte à côte. Comme il arrive aux gens profondément unis d'habitudes, de cœur et d'âme, ils demeuraient parfois silencieux, et parfois ils laissaient couler rapidement le trop plein de leurs pensées intimes. C'était merveille d'entendre comme les mêmes réflexions naissaient en même temps sur les lèvres décolorées et sur les lèvres roses, comme la voix grave et légèrement chevrotante et la voix profonde et harmonieuse vibraient à l'unisson. Le chemin qu'ils suivaient contournait les grands bâtiments nouvellement élevés dans la lande.

— Nous prenons le chemin des écoliers, il me semble, dit tout à coup M. Blouan, à un tournant du sentier.

— C'est le plus sain, bon-papa, celui qui vous a été recommandé, répondit Marguerite ; ne fait-il pas un temps splendide ? Si je m'engageais avec vous dans les mines, vous m'échapperiez, et je vous retrouverais au fond de quelque puits.

— Pour arriver aux galeries, il faut descendre dans les puits, Marga.

— Oui ; mais, ces expéditions étant très-dangereuses, je ne les permettrai plus. Ne prenez pas ce grand air de défi, bon-papa, les ordres du médecin sont for-

mels. Voyez comme vous vous fatiguez vite, comme depuis quelque temps vous marchez lentement et avec peine! J'ai été faible, beaucoup trop faible, ces dernières semaines; mais c'est fini, et, si la passion de bon-papa pour ses galeries continue à l'emporter sur la raison, je ferai un coup d'État et je l'enlèverai de Rosenclan.

Tout en menaçant ainsi le vieillard, la jeune fille lui souriait, et lui s'arrêtait pour la contempler avec ravissement.

A l'extrémité du carré long que décrivait l'établissement industriel, ils se trouvèrent en face d'une maisonnette riante, dont toutes les vitres étincelaient au soleil levant.

La porte leur fut ouverte par une enfant de douze ans, qui remplissait avec beaucoup de gravité son rôle de servante, et qui les introduisit dans un salon tout neuf et tout rayonnant. Une femme aux cheveux gris, vêtue de noir, causait avec un jeune homme brun, au teint coloré, à l'œil vif, aux cheveux brillants et bouclés, qui se balançait d'un air heureux sur sa chaise devant une petite table couverte des restes de son déjeuner.

Ils jetèrent tous deux une exclamation de joyeuse surprise en voyant apparaître sur le seuil de l'appartement le vieillard et ses beaux cheveux flottants, et derrière lui la silhouette élégante de Marguerite. Visiteurs et visités se serrèrent les mains, se sourirent; ils étaient évidemment heureux de se retrouver.

— Votre maison vous convient-elle, madame? de-

manda Marguerite à la femme courbée et vêtue de noir.

— Je la trouve charmante, répondit-elle doucement; il me semble que je n'ai pas été aussi bien logée de ma vie, — de ma vie malheureuse du moins. L'autre a eu la durée d'un éclair.

— Maman aura une vache, des poules, des canards, et même des pigeons, ce qui la ravit! s'écria le jeune homme.

— Certainement, et j'espère bien en tirer de gros bénéfices, en même temps que beaucoup d'agrément, ajouta en souriant madame Kerbanec. Vraiment! tout ici est fait pour me plaire, et je ne redoute plus les longues journées solitaires avec cette belle campagne devant les yeux et mon petit ménage rustique à conduire. L'idée que vous avez eue de m'amener à Rosenclan, mademoiselle Marguerite, me semble une attention délicate de la Providence. Ne voir Corentin que le dimanche eût été pour moi la plus grande des privations, et mes yeux se sont tellement affaiblis, que mon travail de copiste me devenait impossible. Il est bien vrai de dire que Dieu se retrouve toujours aux moments difficiles : voilà que, grâce à vous, le fils va maintenant nourrir et distraire sa vieille mère.

Son regard voilé, plein d'une sérieuse mais indicible tendresse, se posa sur Corentin, qui se leva impétueusement et se jeta à son cou.

Le vieillard et Marguerite détournèrent leurs yeux qui se remplissaient de larmes.

— Voilà donc ce qu'est devenu mon fils, dit avec émotion madame Kerbanec en caressant la chevelure

bouclée de Corentin ; monsieur Blouan, vous le rappelez-vous à Plégon? Toutes ses journées se passaient sur la place Saint-Thurian. Hélas ! malgré mes supplications et mes gronderies, le jeu de la toupie ou du bouchon remplaçait l'école. Ah ! je ne me lasse pas de le dire : c'est votre bonté qui a retenu mon vagabond d'enfant sur la pente dangereuse où il glissait, c'est chez vous qu'il a pris l'amour de l'ordre et le goût du travail... Assez, n'est-ce pas? Que voulez-vous, il m'est si doux de le redire !

En ce moment une cloche se mit à tinter joyeusement dans la lande.

Corentin se redressa vivement et alla prendre son chapeau.

— Les ouvriers sont arrivés, dit-il en consultant une petite montre d'argent, je me sauve. Au revoir, monsieur Blouan ! au revoir, mademoiselle !

Il se pencha vers sa mère, l'embrassa et dit :

— A bientôt, maman !

— A bientôt, mon vaillant fils ! répondit-elle.

Il sortit et s'éloigna en fredonnant.

— Le voilà hors d'affaire, madame, dit le vieillard gaiement.

Madame Kerbanec sourit.

— Je le crois, dit-elle ; M. Bartholon l'a pris en grande affection, et M. Smith et lui sont déjà au mieux. Le cher enfant est tout à son devoir, sa conduite est irréprochable, et, tout jeune qu'il est, il sait si bien prendre les ouvriers, que pas un ne lui a encore manqué de respect.

— J'ai en effet remarqué avec quel zèle et quelle gravité il remplit ses fonctions de contre-maître, dit Marguerite, et je ne puis m'empêcher de sourire en voyant tous ces hommes lui parler chapeau bas et l'appeler M. Corentin.

— Il ne manque vraiment pas de dignité naturelle et personnelle, dit la mère, qui redressa involontairement son front pâle.

— Il en a beaucoup, dit Marguerite en se levant.

— Vous partez déjà, mademoiselle Marguerite? J'espérais vous faire visiter notre petit logement en détail.

— Pas aujourd'hui, madame, nous avons un déjeuner après lequel se signe l'acte d'association définitif, une très-grande affaire.

— Et nos Lorientais arrivent tantôt, ajouta M. Blouan; mais nous reviendrons. Depuis que Marga ne me laisse plus aller aux mines, nous flânons beaucoup ensemble, et vous nous reverrez avant qu'il soit longtemps. N'entends-je pas la voix de Charles?

— Voici en effet mon père, dit Marguerite en s'approchant de la fenêtre ouverte; il nous cherche sans doute.

Par un des sentiers de la lande s'avançait un homme de haute taille, dont la démarche, la coupe de cheveux et de barbe révélaient un ancien militaire. Comme tous les fils de famille ingouvernés et ingouvernables, M. Charles de Prévaneau avait en effet traîné le sabre pendant une partie de sa jeunesse, changeant de régiment à sa fantaisie, déposant ses galons ici pour aller

les reconquérir là, et donnant finalement sa démission pour faire un mariage avantageux. A quelles portes l'aveugle bonheur humain va-t-il frapper parfois ! C'était d'ailleurs un sous-lieutenant bien apparenté et très-séduisant à la première vue que Charles de Prévaneau. Il était beau, sa tête creuse était admirablement modelée, et, pour découvrir une nature commune et égoïste sous ces dehors distingués, il fallait de bons yeux ou du temps. A l'heure présente, l'ancien officier est un assez bon homme, qui s'ingénie surtout à tuer le temps. Il s'avançait dans la lande d'un pas mou, ennuyé, faisant parfois des moulinets avec sa canne, à la moustache d'un petit bouledogue qui répondait à ses appels, à ses commandements impérieux, par des aboiements furibonds.

En voyant M. Blouan et Marguerite sortir d'un petit cottage, il parut surpris.

— Est-ce que cette cage de tuile est habitée ? demanda-t-il.

— Oui, mon père, répondit Marguerite ; Corentin et sa mère y demeurent depuis hier.

— Je croyais que John Smith l'avait demandée pour une partie de sa couvée, Marguerite.

— Pour sa sœur, je crois ; mais il fallait aussi loger madame Kerbanec, et la loger agréablement.

M. de Prévaneau ôta son chapeau, et, relevant son toupet :

— Ah ! les femmes, dit-il avec importance, elles mettent du sentiment partout. Il aurait peut-être mieux valu songer à contenter John Smith, qui est la cheville

ouvrière de cet établissement, que de s'occuper de loger agréablement les Kerbanec. C'est une simple réflexion que je fais, Marguerite. En général, j'ai remarqué que, quand les personnes auxquelles je donnais des conseils les suivaient, elles s'en trouvaient bien. Ici, Farino !

— Qu'est-ce que ce petit animal ? demanda M. Blouan.

— Un bull anglais, race pure. J'ai usé de ruse pour l'avoir. Sam Smith y tenait. Ces Anglais-là ne lâchent pas facilement ce qui leur appartient. Ce matin je me trouve à l'arrivée de la tante miss Émily ; tu la verras, Marguerite : une Anglaise blême, longue, droite comme un bâton, qui a des mains de singe et des défenses de sanglier, une superbe caricature ; ce malheureux chien s'imagine de mordre dans son châle. Elle jette des hauts cris, appelle Sam, dit qu'elle ne peut pas souffrir les chiens de cette race, et qu'elle sera malheureuse s'ils doivent vivre sous le même toit. Je me présente adroitement et je propose de l'en débarrasser sur-le-champ.

Sam accepte dans un moment d'effarement, et je m'esquive pour échapper aux terribles poignées de main de miss Émily. Les chenils ne manquant pas à Rosenclan, j'ai pensé que tu m'accorderais bien une place pour mes chiens de chasse.

— Vous chassez, mon père ?

— J'ai toujours chassé, ma fille ; j'étais, dans ma jeunesse, un chasseur enragé ; ton grand-père te le dira.

— Plus enragé qu'heureux, Charles, répondit en souriant M. Blouan.

— Je crois bien! J'avais toujours des chiens détestables et des armes sans précision; mais je compte me donner les uns et les autres. Hé bien ! tu retournes donc à la maison, Marguerite?

— Oui, mon père ; j'ai à m'occuper du déjeuner.

— Ah ! c'est vrai ; je retourne avec vous. J'aime beaucoup la campagne : mais, ma foi ! quand je me suis promené une demi-heure dans ces landes, j'en ai par-dessus la tête.

Ils reprirent tous trois la route qui conduisait en droite ligne au château, dont les vieux pavillons et les vieilles tourelles prenaient un bain de lumière qui les rajeunissait.

PROJETS SUR PROJETS

Deux heures plus tard, dans la grande salle boisée du vieux manoir de Rosenclan, Marguerite de Prévaneau, vêtue d'une robe de mohair blanc, un ruban bleu passé à la ceinture, un autre noué sur ses cheveux ondés et chatoyants, faisait gracieusement les honneurs d'un déjeuner d'hommes. A sa droite s'asseyait un monsieur plutôt vieux que jeune, dont l'air était un peu âpre, mais dont l'œil roux avait une expression calme et intelligente des plus remarquables : elle

l'appelait M. Bartholon. A sa gauche, s'élevait un homme long, mince, roux, roide, Anglais de pied en cap : elle le nommait M. Smith. Elle avait en vis-à-vis son grand-père, son père et un joli garçon blond, assez lourd, très-insignifiant, un Smith très-effacé, qui ne parlait que par monosyllabes et qui ne paraissait pas penser du tout.

M. Blouan l'interpellait souvent et faisait ce qu'il pouvait pour le distraire des charmes du roastbeef; mais Sam Smith ne s'animait pas ainsi.

En revanche, le vieillard causait ce matin-là avec une vivacité charmante ; sa figure vénérable rayonnait de ce je ne sais quoi qui manquait si totalement à son voisin imberbe, et qu'on appelle un air de jeunesse. Il était vaillamment secondé par Marguerite. Pendant la première partie du repas, la jeune fille déploya toutes les ressources d'un esprit aussi brillant que délicat. Ses hôtes, tout en satisfaisant assez silencieusement leur appétit, l'écoutaient de l'air charmé avec lequel ils auraient écouté un concert qui se fût donné en leur honneur dans un appartement voisin.

Mais voici M. Bartholon, qui, pour répondre à un mot lancé à l'étourdie par M. de Prévaneau sur l'exploitation naissante des mines, redresse son buste épais et relève sa tête puissante; voici John Smith qui place ses deux longs bras sur la table en signe d'attention ; voici Sam lui-même dont l'œil incolore brille ; voici M. Blouan qui agite ses beaux cheveux blancs et dans le regard duquel s'allume cette flamme intérieure, intense, qui est une des révélations du génie.

Le rôle de Marguerite est fini, le feu est mis aux poudres ; on va discuter, analyser des choses auxquelles elle peut rester étrangère. Ce ne sont plus ses hôtes qui parlent ; ce sont des ingénieurs, des hommes d'affaires, des mineurs. M. de Prévaneau est bien un peu étranger à cette conversation scientifique; mais il s'y jette pourtant tête baissée, parlant à tort et à travers, surtout à Sam, les autres ne l'écoutant guère et ne lui répondant pas. Au dessert, Marguerite, reconnaissant que sa présence devenait absolument inutile, quitta les convives qui s'entretenaient avec une animation croissante, et passa dans le salon voisin. Ce salon avait, comme la salle à manger, son revêtement de chêne et une large cheminée dans les profondeurs de laquelle était entassée de la mousse d'un vert éclatant.

Au centre de l'appartement était placée une table carrée qui supportait une grande coupe de porcelaine anglaise, des registres à dos de cuivre, plusieurs grandes pages enjolivées de marques timbrées,

Marguerite traversa ce salon dans toute sa longueur et s'arrêta sur le seuil d'une porte vitrée, ouverte sur un parterre où fleurissaient pêle-mêle les jolies fleurs sauvages des champs et les fleurs éclatantes qui ornent les jardins cultivés.

Élevant la voix, elle appela :

— Marie-Rose !

Sur le seuil de pierre de la petite porte ogivale du pavillon en face, surgit une belle fille qui portait sur ses épais cheveux blonds la gentille coiffe d'Uzel, et

jamais capot de tulle brodé n'avait encadré une plus fraîche, une plus gaie, une plus franche figure.

—Donne-moi les fleurs, Marie-Rose, dit Marguerite.

Marie-Rose disparut et se représenta portant à deux mains un véritable fagot de fleurs.

— J'en ai pris partout, comme vous me l'avez recommandé, mademoiselle, dit-elle ; il y a là-dedans jusqu'à du genêt fleuri.

— J'aime beaucoup les fleurs de genêt, dit Marguerite, qui prit le bouquet.

Elle revint vers la table, écarta les papiers, déposa les fleurs devant elle, et, rapprochant la coupe, elle se mit, sans se presser, à former un bouquet de ces fleurs multicolores.

Avec quelle grâce elle maniait les tiges frêles, avec quel art elle les disposait dans la coupe, tout en les considérant et en les admirant ! Chacune de ces fleurs charmantes semblait lui apporter quelque chose de plus que son éclat et son parfum ; on aurait vraiment dit qu'elle y aspirait des pensées. Le bouquet achevé, elle en regarda longtemps la disposition : ses doigts déliés se promenèrent encore entre les tiges élégantes inclinant davantage les branches souples, nuançant mieux les couleurs.

Absorbée dans sa gracieuse occupation, elle n'entendit pas la porte de la salle à manger s'ouvrir ; mais elle entendit la voix nn peu âpre de M. Bartholon qui disait :

— Ne touchez plus à ce bouquet, mademoiselle : il est à peindre, et vous avec.

Marguerite, en robe blanche, avec ses cheveux brillants, son joli front incliné, ses yeux de velours, ses traits purs, son attitude pleine de grâce, aurait certainement représenté avec assez de bonheur la reine des fleurs elle-même.

Elle répondit au compliment par un sourire et avança des siéges. Les hommes entourèrent la table carrée et discutèrent encore quelques minutes, en consultant les papiers épars devant eux; puis M. Bartholon se leva et lut à haute, lente et intelligible voix, l'acte constituant la nouvelle société industrielle des mines de Rosenclan.

Marguerite était allée prendre sur une petite crédence sculptée, placée dans une encoignure, le vieil encrier de corne et la plume d'oie dont se servait son grand-père. M. Bartholon prit la plume, la trempa dans l'encre et vint l'offrir à M. Blouan, qui apposa sa signature d'une main ferme, bien que son être tout entier frissonnât de joie. Et, se tournant vers sa petite-fille:

— A ton tour, dit-il avec un ineffable sourire.

— Vous plaisantez, bon-papa, dit Marguerite.

— Non, n'es-tu pas la véritable propriétaire des mines?

Le papier timbré passa donc entre les mains blanches de Marguerite, avant de retourner aux deux autres associés. Cette signature terminait l'affaire.

M. Bartholon, M. Smith et Sam se partagèrent les gros registres à dos de cuivre, et, après quelques paroles banales échangées, ils quittèrent le salon,

en compagnie de M. de Prévaneau, qui allait poliment les reconduire.

A peine furent-ils sortis, que Marguerite se rapprocha de son grand-père.

— Nous voilà donc riches, bon-papa? dit-elle.

Le vieillard la regarda tendrement.

— Te voilà riche, dit-il.

— C'est bien arrêté?

— C'est bien arrêté.

Marguerite rapprocha encore son fauteuil du sien, et, le regardant d'un air à la fois railleur et câlin, elle dit:

— Alors, bon-papa, nous faisons une voyage.

Le vieillard prit l'air alarmé.

— Un voyage? dit-il; pourquoi voyager, Marga? nous sommes si bien à Rosenclan!

— Je ne dis pas, mais il nous est sain de voyager. L'affaire importante est terminée, l'acte est signé, je suis riche, je pars.

— Sans moi alors, ma fille.

— Avec vous, bon-papa. Je n'ai pas dit: Je voyagerai; j'ai dit: Nous voyagerons. Je n'attendais que la terminaison de cette grave affaire pour le déclarer catégoriquement.

— Mais les travaux dans les mines? mais les réparations que tu as commandées?

— Les travaux des mines se feront sans vous, bon-papa, et les réparations se feront sans moi, voilà tout. Si en ce moment nous ne partions pas de Rosenclan, savez-vous ce qui arriverait? Bon-papa continuerait à

passer sa vie au fond des puits et tomberait malade.

— Malade, moi! s'écria le vieillard d'un ton qui signifiait : Je défie maintenant toutes les maladies.

— Oui, malade, continua Marguerite. Le médecin trouve mon cher père très-affaibli depuis quelque temps; il lui a souvent prescrit le repos, et maintenant il ordonne impérativement les eaux.

— Les eaux, Marga! s'écria le vieillard en fléchissant sur son fauteuil.

— Que racontes-tu là de si effrayant à ton grand-père, Marguerite? demanda M. de Prévaneau, qui rentrait.

— Je lui dis simplement... que notre médecin m'a engagée... non, m'a commandé de le conduire à Vichy, mon père.

— Et cela vous déplaît, monsieur Blouan?

— Cela me paraît impossible, Charles.

— Pourquoi?

— Parce qu'à mon âge on ne court plus les grands chemins, et parce que, surtout, on n'est plus assez inexpérimenté pour croire à la vertu des fontaines de Jouvence.

— Elles ont du bon, pourtant, répondit M. de Prévaneau d'un air docte. Dans le temps, j'ai pris celles de Baréges; je m'y suis terriblement amusé.

— Voilà un argument dont je vais me servir contre Marguerite, dit le vieillard; en supposant qu'il faille absolument me reposer, je ne choisirai pas Vichy, où l'on s'amuse.

— Allons, bon-papa, ne raisonnez pas tant, dit

Marguerite ; c'est le médecin qui doit commander, je n'écouterai que le raisonnement du médecin. Admettez, si vous voulez, qu'il s'agit simplement de nous sauver de Rosenclan pendant que la maison est envahie par les tapissiers, comme les landes aux Moines sont envahies par les machines.

— Rien n'est malsain comme l'odeur de la peinture, appuya M. de Prévaneau.

— Et comme les descentes trop fréquentes dans les puits, ajouta malicieusement Marguerite, et la tentation est, on peut le dire, à notre porte. Pour y échapper, sauvons-nous. Ne hochez pas ainsi la tête, bon-papa, nous nous sauverons, le médecin le veut, et comme décidément, définitivement, irrévocablement, nous sommes riches, nous voyagerons en gens riches, très-agréablement, sans nous presser ; nous prendrons même, si vous voulez, le chemin des écoliers. Ne serait-il pas bien amusant de gagner le Bourbonnais par la Normandie, Vichy par Bremonville ?

Le vieillard sourit.

— J'aimerais en effet à revoir maintenant mon vieil ami le curé de Bremonville, dit-il.

— J'en étais sûre ! s'écria Marguerite, qui épiait sur le visage de son grand-père l'impression qu'avaient dû produire ses dernières paroles, c'était un incrédule, lui aussi ; lui aussi disait que vous rêviez, bon-papa, et qu'il y avait de l'argent au fond de votre imagination, mais non point au fond des landes.

— En vérité ? s'écria M. de Prévaneau en relevant son toupet par un geste indigné.

— Oui, dit M. Blouan.

Et il ajouta avec son adorable simplicité :

— Il était comme vous, Charles, fort incrédule, comme dit Marga.

— Moi, je plaisantais, répondit M. de Prévaneau, qui avait toujours nié énergiquement qu'il existât une parcelle d'argent sous les landes ; je faisais une pure plaisanterie, mais au fond j'avais mes idées.

— Votre incrédulité d'ailleurs n'avait pas pour moi la même portée que celle du bon curé, reprit le vieillard ; vous ne vous êtes jamais occupé de sciences, tandis que l'abbé Brisson est un homme très-versé dans la science géologique ; mais on a des préventions, des idées préconçues, et, la lumière vous aveuglât-elle, on peut nier la lumière.

— Certainement, certainement, dit M. de Prévaneau d'un accent pénétré.

— C'est donc arrangé, bon-papa, dit Marguerite ; nous irons tout triomphants annoncer à Bremonville le succès de vos découvertes.

— Et vous me planterez comme cela à Rosenclan ? demanda M. de Prévaneau d'un ton à la fois bourru et plaintif.

— Ne vous y plaisez-vous pas, mon père ?

— Mais si, mais si, quand la maison est habitée, s'entend.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous laisser seul, mon père, et, aussitôt que le médecin a prouvé qu'il était urgent de faire prendre les eaux de Vichy à bon-papa, j'ai écrit à Polyxène pour lui demander d'a-

vancer l'époque de la visite qu'elle doit nous faire. Elle a paru enchantée de la proposition, et m'a écrit qu'elle ne demandait pas mieux que de passer une partie de la saison ici. Son mari, sa fille et même son beau-père l'accompagneront.

— Ils se sauvent de Lorient, c'est tout simple : on y grille l'été, dit M. de Prévaneau, qui paraissait peu charmé de l'arrangement imaginé par sa fille ; mais sais-tu, Marguerite, que je ne suis plus fait au caractère de ta sœur, et que les eaux de Vichy ne me feraient pas de mal non plus? J'ai la poitrine toute délabrée.

— Il vous faudrait dans ce cas d'autres eaux que celles de Vichy, mon père. On ne va à Vichy que pour les maladie du foie, de l'estomac, et pour la goutte.

— Mes rhumatismes sont goutteux, ma chère.

— Sont-ils goutteux, mon père ?

— Tout ce qu'il y a de plus goutteux. Je le sais d'autant mieux que, dans le temps, je me suis occupé de médecine. J'en ai souvent remontré à plus d'un docteur en faculté.

Il était hors de doute que — dans le temps — M. de Prévaneau n'eût acquis la science universelle : il avait l'innocente manie de croire qu'il en remontrait à tout le monde.

— Mon cher père, dit Marguerite d'un air réfléchi, rien ne vous empêchera de venir nous rejoindre à Vichy, si vous le désirez. Bon-papa et moi prendrons d'abord notre vol pour la Normandie, et nous convien-

drons d'une date avec vous, afin que nous puissions vous retrouver là-bas.

— Excellent plan, excellent plan, dit M. de Prévaneau enchanté, je ne serai vraiment pas fâché de revoir un peu de pays. On finit par s'abrutir quand on ne change pas de place. Il me sera d'ailleurs joliment plus agréable d'être à Vichy avec vous qu'à Rosenclan avec Polyxène qui n'a point perdu l'habitude de me contredire en tout, avec Ernest de Saint-Peray, qui n'a pas plus de conversation qu'une bûche, et avec leur petite Émilie, qui est une belle grosse pouponne que j'aime bien, mais qui miaule plus souvent que tous les jours et dont tout le monde est occupé. C'est bien aujourd'hui qu'ils arrivent, n'est-ce pas ?

— Oui, et si, comme je le pense, ils ont pris le train de midi, ils ne tarderont pas. Ne pourriez-vous aller jusqu'à la gare en vous promenant, mon père ?

— Je ne demande pas mieux. Venez-vous, monsieur Blouan?

— Allez, bon-papa, dit Marguerite ; vous compléterez ainsi votre exercice d'aujourd'hui.

Le vieillard sourit et hocha la tête.

— J'ai mes comptes à régler, dit-il; puisque tu me renvoies, je retourne à mon bureau.

Il se leva et suivit son gendre.

III

RICHE

Marguerite, restée seule, poussa tout contre la porte vitrée une chaise et un chiffonnier, et, prenant dans le petit meuble un de ces travaux à l'aiguille qui occupent plus les doigts que l'esprit, elle se mit à travailler. Évidemment ce n'étaient pas des pensées tristes qui passaient doucement, comme une à une, sur son front pur, car un demi-sourire détendait sa bouche gracieuse. En effet, elle comparait son bonheur présent à son passé, qui avait été triste, souvent douloureux, et la comparaison qu'elle établissait amenait ce sourire sur ses lèvres. Parfois elle relevait la tête pour jeter un regard expressif autour d'elle, et sur la haute glace qui lui renvoyait sa charmante image ; puis elle baissait de nouveau les yeux, sa pensée reculait, reculait et s'enfonçait de nouveau dans le passé.

La triste enfant qui n'avait connu ni les affections libres et douces de la famille ni les joies du toit paternel, c'était elle ; la courageuse fille qui s'était enfuie un jour avec son grand-père chéri, pour l'arracher aux misères domestiques engendrées par d'incessants malaises d'argent, c'était elle ; la jeune fille vêtue de

noir, calme, mais triste, qui vivait obscurément dans une bourgade normande, traduisant pour vivre les phrases monotones du télégraphe électrique, c'était elle. Mais voilà que les rêves du pauvre vieux savant se sont réalisés ! voilà que le sol aride qui lui appartenait s'est ouvert et a livré à l'orpheline les trésors cachés dans ses entrailles ! voilà qu'après deux années d'attente, d'espérances, d'alternatives, la pauvre Marguerite de Prévaneau est devenue riche!

Il est terrible parfois de devenir riche. Marguerite a-t-elle échappé au danger, à l'enivrement, au prestige? Le cœur qui bat sous l'élégante robe de mohair blanc est-il absolument le même que celui qui battait sous la pauvre robe d'alpaga noir? Les yeux qui mesurent les hauts lambris de chêne ont-ils le même regard que les yeux qui se heurtaient aux murs blanchis à la chaux d'une maison banale ? Ah ! c'est bien en vain, lecteur, que nous faisons subir cet examen rigoureux à la jolie Marga. Chose rare, le cadre est devenu doré, étincelant, et le portrait est le même, exactement le même. Marguerite de Prévaneau, cette charmante créature, grande de taille, parfaitement élégante de formes, gracieuse de physionomie, de mouvements, de maintien, dont la jolie tête est si bien posée sur un cou flexible, a toujours ses beaux yeux d'un bleu de pervenche et ce regard suave et profond qui passe sur les âmes comme une caresse, en cueillant ce qui s'y trouve de vrai, d'intelligent, de pur. Sa beauté n'est pas fanée, l'orgueil n'a pas posé la griffe sur son aimable visage, et ne l'a point

posée non plus sur son âme sereine et haute. Son imagination ne l'entraîne pas vers l'avenir qui s'ouvre si riant pour elle : elle la ramène vers ce passé obscur, misérable, qui fait chanter à son cœur un hymne de reconnaissance. Et c'est parce qu'elle est restée elle-même que nous la voyons quitter avec sa mémoire fidèle et son cœur plus fidèle encore le fier manoir de Rosenclan pour Bremonville, le village normand qui lui rappelle une vie étroite, souffrante, mais tout ennoblie par l'indépendance et le sacrifice. Elle se dit que la providence de Dieu l'a suivie en ce lieu, et, dans ces ténèbres profondes, elle cherche à distinguer les points lumineux. N'a-t-elle pas, là comme ailleurs, touché des âmes, ému des cœurs, trouvé des semblables ? La riche propriétaire des mines de Rosenclan se rappelle les humbles amis de hasard que s'est faits la directrice du poste télégraphique, son cœur bat à la pensée de les revoir ; elle se fait une fête d'aller vers eux, sa main caressante toute remplie d'or : elle le sème déjà en imagination, et trace ses plans à l'avance. Elle sait qu'en plaçant au fond de l'abside de l'église de Bremonville un beau vitrail étincelant, elle verra briller un rayon de joie sur la figure vénérable du prêtre qui a tant de fois relevé son courage et fortifié son âme ; elle sait qu'en payant l'arriéré des dettes contractées par le brave soldat mutilé qui a été sous ses ordres comme porteur de dépêches, elle fera entrer l'aisance dans son pauvre ménage. Elle passe en revue tous ceux qui l'ont approchée, car tous ceux qui l'ont approchée l'ont aimée, ont aimé son grand-

père ; et elle se prépare à reparaître parmi eux comme une envoyée de la Providence.

Ami lecteur, c'est vraiment un plaisir de regarder penser Marguerite, pendant qu'elle rêve de ce voyage dont elle trace l'itinéraire dans son esprit. Le rêve fut tout à coup interrompu par l'entrée subite de Marie-Rose, la servante aux cheveux blonds, à l'air jovial et au capot de dentelle.

— Hé bien ! mamzelle, dit-elle avec une affectueuse vivacité, les écrits sont-ils finis?

— Oui, répondit Marguerite en souriant.

— Et votre fortune est faite tout de bon?

— Oui, et la tienne aussi, Marie-Rose.

Marie-Rose avança, par un geste assez brusque, son capot de tulle sur ses cheveux et regarda fixement sa maîtresse, ne comprenant pas trop bien ce qu'elle disait.

Marie-Rose, ayant été élevée chez M. Blouan, avait servi, plutôt par affection que par intérêt, chez son gendre M. de Prévaneau. Pendant l'éclipse de la fortune de ses maîtres, elle avait bravement enduré toutes les bourrasques, souffert de tous les malaises : elle s'était, liane généreuse, attachée au vieux tronc dépouillé, et Marie-Rose trouvait ce dévouement parfaitement simple.

— Tu ne nous as pas quittés quand nous étions pauvres, Marie-Rose, reprit Marguerite affectueusement; tu ne nous quitteras plus, maintenant que nous voilà riches.

— Pour ça non, mamzelle. C'est vrai que nous avons

mangé de la vache enragée ensemble ; mais, bah ! c'est passé, et on est, je crois, plus heureux quand on a tâté de la misère. M'est avis que je rêve quand je pense à notre vie à Plégon et à Lorient, derrière le grand mur blanc qui aveuglait le pauvre vieux monsieur, et que je me vois dans un château comme celui-ci, et qui est bien à vous, n'est-ce pas ?

— Tout à fait à nous, depuis ce matin, Marie-Rose.

— J'ai encore de la peine à me figurer cela. Mais qu'est-ce que j'ai ouï dire, qu'il va nous venir des ouvriers? Tout est brave ici, pourtant, dehors comme dedans.

— Cependant on va peindre en blanc toutes les boiseries, nous trouvons la maison un peu sombre, des tapisseries nouvelles et des peintures fraîches lui donneront l'aspect plus gai.

— Mais tous ces tracas seront bien ennuyeux pour monsieur, qui est âgé ! Les anciens n'aiment pas les bouleversements.

— Aussi nous voyagerons pendant le temps de ces tracas, Marie-Rose. Tu m'as souvent dit que bon-papa sortait tout changé des puits.

— Tout défiguré, mamzelle, jaune comme un coing et faible à faire peur, et comment l'empêcher d'aller voir son charbon d'argent, c'est son plaisir à lui. Maintenant que j'y pense, vous faites bien de lui faire prendre l'air. Dame ! il n'est plus tout jeune, et il vous faut le garder à présent que le voilà si heureux !

— Aussi je l'emmène à Vichy. C'est à Vichy que nous allons, Marie-Rose.

— Ah ! c'est à Vichy, reprit gravement Marie-Rose, du côté de Tours en Touraine?

— Plus loin. Tu sais que je t'emmène.

— Moi ! s'écria Marie-Rose.

— Oui, bon-papa est fait à tes soins, et à l'occasion tu peux me remplacer près de lui.

— Les voyages coûtent bien cher, mademoiselle, dit Marie-Rose timidement.

— Oui, mais puisque nous voilà riches.

— C'est vrai, j'oubliais, j'oublie souvent que nous le sommes. Hier j'ai chipoté pendant un quart d'heure pour avoir les truites à douze sous, et il a fallu que votre papa vînt me dire d'en donner quinze, sans marchander. Monsieur n'oublie pas que nous sommes riches, lui, et il en est même si glorieux, que je m'amuse à le faire un peu enrager. Dame ! v'là une fortune qui remet les choses à leur place. Le pauvre vieux qu'on ne regardait plus guère est redevenu le beau-père de monsieur; il a tout droit de parler et de vivre, et, grâce à Dieu, j'espère qu'il en profitera longtemps.

— Je l'espère bien aussi, dit Marguerite.

Elle prit dans la poche de sa robe un porte-monnaie, l'ouvrit, y choisit une pièce d'or, et la tendit à Marie-Rose.

— Pour quelle fin, mademoiselle? demanda Marie-Rose.

— Pour ta toilette de voyage; il faut que tu aies bonne mine.

— Mamzelle, je ne manque de rien, dit Marie-Rose

en replaçant la pièce d'or sur la table, et il ne faut pas jeter ainsi l'argent par les fenêtres déjà !

— Sois tranquille, dit gaiement Marguerite, et obéis-moi. Pour le voyage il te faut quelques jolis capots brodés et un bel habit de drap.

— Le petit drap de dame sera toujours assez bon, je pense. Je n'en ai jamais porté de plus haute qualité.

— Je veux du drap, du vrai drap, mets-y le prix, je le veux absolument. Tu peux aller à Plégon aujourd'hui même, car je profiterai certainement de l'arrivée de Polyxène pour arracher bon-papa de Rosenclan.

— Il y aura fort à faire, mademoiselle ; il y est content comme un poisson dans l'eau. Mais voyez donc quelle compagnie nous arrive avec monsieur !

Trois personnes s'avançaient conduites par M. de Prévaneau : une femme d'une trentaine d'années, brune de cheveux, rousse de teint, sur le visage étroit de laquelle se découpait largement un œil noir ardent ; un homme très-lourd, très-gros, aux joues flasques, à l'air endormi, mais bon, qui tenait dans ses bras un gros poupon aux joues flasques, à l'air endormi.

— Les Saint-Peray ! dit Marguerite, qui se leva et s'avança vers les nouveaux venus.

On s'embrassa cordialement, et Marie-Rose s'empressa d'arracher le gros poupon des bras de son père.

— Ne gâtez pas trop Émilie, Marie-Rose, dit la dame ; M. de Saint-Peray la rend déjà assez insupportable comme cela.

— Dame, mamzelle Polyxène, je veux dire madame, je ne réponds pas de ne pas la gâter un brin ;

mais n'êtes-vous pas là pour gronder s'il y a affaire?

— Mauvaise tête! dit la dame en riant; tu ne la corrigeras donc pas, Marguerite?

— Non, dit Marguerite en riant aussi.

— N'est-ce pas le bon père Blouan que j'aperçois là-bas? dit M. de Saint-Peray.

— Lui-même, Ernest, répondit Marguerite.

— Il s'est un peu voûté, il me semble?

— Oui, depuis quelques mois il se fatigue beaucoup, et sa santé n'est pas bonne; c'est pourquoi je me décide à partir pour Vichy.

— As-tu fixé le jour de ton départ? demanda Mme de Saint-Peray.

— Mes malles sont faites, et au premier moment favorable nous partons. Bon-papa, qui n'a pas la moindre envie de quitter son Rosenclan, alléguait comme prétexte les travaux qui vont commencer. Aussi, aujourd'hui même, j'installe solennellement Ernest comme surveillant des ouvriers, et, si bon-papa se laisse faire, je l'emmène après-demain.

— On dirait qu'il ne fait plus ce que vous voulez, Marga? dit M. de Saint-Peray avec un bon rire.

— Allons donc! s'écria M. de Prévaneau, toujours deux têtes dans le même bonnet.

— Sans doute, dit Marguerite doucement; mais bon-papa aime tant la campagne, sa maison, ses mines, qu'il se fait difficilement à l'idée de s'éloigner pour sa santé. Allez donc en avant, Ernest, et toi aussi, Polyxène, et ne manquez pas de lui parler de notre prochain départ.

M. et Mme de Saint-Peray pressèrent le pas, et rejoignirent le vieillard. Marguerite et M. de Prévaneau, qui marchaient avec une lenteur calculée, les trouvèrent assis dans le riant salon de Rosenclan.

— La voici! dit M. Blouan en voyant entrer Marguerite, quelle est cette trahison, Marga? Polyxène et Ernest m'annoncent que nous partons après-demain.

— J'ai cru qu'il vous suffisait d'un jour pour mettre Ernest au courant des travaux de réparation, répondit Marguerite évasivement.

— Et je me suis pressée d'emballer ce pauvre vieux, ajouta M. Blouan en souriant.

— Le médecin m'a dit : Le plus tôt possible; j'obéis au médecin, cher père.

— Et moi, j'obéis à Marga, repartit le vieillard en regardant ces hôtes.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, répondit M. de Saint-Peray, en hochant sa bonne grosse tête.

En ce moment, Marie-Rose reparut portant sur son bras le gros poupon, qui avait une pomme dans chaque main.

Elle venait annoncer que le déjeuner des arrivants était servi.

IV

LA VEILLE DU DÉPART

Cette fois, c'était pour remplir une tâche que la famille de Saint-Peray venait à Rosenclan, et aussitô après le déjeuner, M. Blouan d'une part, et Marguerite de l'autre, initièrent leurs hôtes aux occupations qui leur incombaient.

M. Blouan, un rouleau de plans sous le bras, alla montrer à M. de Saint-Peray les travaux commencés au dehors; Marguerite, un trousseau de clefs à la main, conduisit sa sœur dans le dédale de son petit royaume intérieur. Tout y témoignait de l'ordre admirable qu'elle savait entretenir autour d'elle. Ce ménage était semblable à une machine solidement construite, abondamment pourvue de tout ce qui doit entretenir son activité : il n'y avait plus qu'à surveiller le mouvement des rouages.

La visite domiciliaire touchait à sa fin.

— Tu ne m'as pas ouvert cette porte, dit tout à coup M^me^ de Saint-Peray, dont l'œil immense paraissait doué d'une grande puissance d'investigation.

Marguerite introduisit une clef dans la serrure.

— Ceci n'aura pas d'intérêt pour toi, dit-elle, car j'espère que tu n'auras pas besoin de ce genre de provisions.

En disant ces paroles, elle ouvrit la porte et précéda sa sœur dans un cabinet transformé en une véritable pharmacie. Des bocaux étiquetés de différente grandeur s'alignaient sur des planchettes, sur la table étincelaient des petites balances de cuivre et un pilon de marbre blanc.

— Tu fais de la médecine, Marguerite? s'écria Mme de Saint-Peray.

— Un peu : j'ai sous la main tout ce qu'il faut en cas de maladie subite ou d'accident. Il arrive fréquemment des accidents dans les mines, et les familles des mineurs se groupent peu à peu autour de nous, ce qui nous donne toute une population de femmes et d'enfants. Cela t'effraye? sois tranquille, je ne te laisserai pas l'ennui de me suppléer en ceci, je me suis choisi une remplaçante.

— Mettre des emplâtres n'a jamais été de mon goût en effet, répondit Polyxène avec une grimace significative, et tu feras bien d'emporter la clef de ta pharmacie.

— Oh! non, dit Marguerite, je ne veux pas priver les ouvriers des mines de ce secours; mais, je te le répète, j'ai tout prévu. Madame Kerbanec connaît un peu notre monde; elle donnera ses soins aux malades, elle me remplacera près d'eux.

— Il en sera comme tu voudras, répondit madame de Saint-Peray d'un air assez maussade; je connais ton faible pour cette femme et son fils,

— Je les aime beaucoup, en effet, répondit simplement Marguerite; mais que je ne te retienne pas, Po-

lyxène! Tu as, je suis sûre, mille choses à ranger dans ton appartement.

— Et toi? demanda Polyxène.

— Je vais porter quelques médicaments à mes malades, et remettre mes instructions pharmaceutiques à madame Kerbanec. Je ne puis quitter mon Rosenclan sans faire une tournée d'adieux par le Rosenclan des mines, où j'ai tant de connaissances et d'amis.

— Tu as toujours aimé ces gens-là, redit madame de Saint-Peray avec un dédaigneux sourire, je ne me sens aucune envie de suivre ton exemple. Me permets-tu d'assister à la préparation de tes drogues?

— Certainement, répondit Marguerite, qui rangeait certains bocaux sur la table où les petites balances se trouvaient placées.

Dix minutes plus tard, elle sortait de sa pharmacie un panier bien garni au bras, et, laissant sa sœur aller s'enquérir de ce que devenait la petite Émilie, elle se coiffa de son chapeau de jardin et se dirigea seule vers les mines.

Elle n'y marcha pas tout droit. Çà et là, dans les vastes landes, étaient semées des cabanes d'argile, et Marguerite passa comme un rayon de soleil par chacune de ces petites ruches.

La jeune fille exerçait naturellement une sorte de souveraineté sur le petit peuple de travailleurs qui l'entourait; elle surveillait, conseillait, soulageait, consolait. Dans ce microscopique empire s'agitaient toutes les passions humaines, et le besoin d'un régu-

lateur se faisait souvent sentir. Marguerite n'avait pas reculé devant cette mission ; elle avait pris entre ses mains délicates les intérêts de la justice et les priviléges de la miséricorde : tous les conflits qui s'élevaient entre les ouvriers étaient, d'une façon ou d'une autre, portés à son tribunal, et elle plaidait auprès de M. Smith la cause des opprimés et celle des coupables repentants ! Les vieillards, les malades et les infirmes des environs avaient aussi droit à ses soins ; elle aimait à les visiter, à leur ouvrir les jardins de Rosenclan, où il était si doux de se promener sur de belles allées bien sablées et richement ombragées. Toutes ces familles étrangères, arrachées par l'industrie à leur milieu, à leur patrie, entouraient d'amour et de vénération leur gracieuse bienfaitrice ; et ce fut une véritable désolation quand le mot d'adieu tomba de ses lèvres.

Ce jour-là on souriait comme d'ordinaire en la voyant apparaître sur le seuil des maisonnettes, les enfants accouraient tout joyeux du dehors ; mais que de larmes coulèrent quand elle en sortit ! Sa dernière visite fut pour le petit cottage de madame Kerbanec ; elle eut avec la mère de Corentin une conversation confidentielle, et, en prenant congé d'elle, elle lui remit de l'argent en même temps que ses pleins pouvoirs d'exercer la charité en son absence. Ses recommandations faites, elle reprit le chemin de Rosenclan, le cœur tout allégé à la pensée qu'elle ne laisserait aucun être en souffrance derrière elle ; mais, comme elle sortait de la première enceinte, elle aperçut son grand-père qui arrivait ayant Marie-Rose à sa droite

et à sa gauche un jeune paysan coiffé d'un képi.

Marie-Rose, en apercevant Marguerite, pressa le pas, et, l'attirant à l'écart sous un grand hêtre qui étalait au-dessus de leur tête son dais superbe de verdure :

— Mademoiselle, dit-elle, Mathurin Garel, mon promis, est revenu de l'armée.

— Ah! c'est lui? dit Marguerite en se détournant pour regarder le jeune soldat.

— Oui, et il venait me demander comme ça tout de suite en mariage; mais je lui ai bien dit : d'abord que je partais avec monsieur pour Vichy; ensuite qu'on n'épousait pas avant renseignement les gars qui sortaient du régiment.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il a fait le plaignant, il m'a dit qu'il avait compté sur moi; mais, comme de juste, j'ai agi à ma guise. Nous avons été élevés porte à porte, ç'a été un brave gars jusqu'à sa partance pour l'armée; mais à présent je lui trouve un drôle d'air, et je ne veux point épouser une manière de Parisien. Alors monsieur, qui est la bonté même, m'a donné l'idée de le faire travailler aux mines. Comme ça, nous verrons bien s'il est changé, ou s'il est resté le même.

— Et bon-papa le conduit à M. Smith?

— Justement, il va gagner là ses trente sous par jour, nous verrons plus tard.

Comme elle prononçait ces paroles, M. Blouan et Mathurin arrivaient sous l'ombre du hêtre.

— Vous avez donc pu échapper au métier de soldat,

Mathurin? dit aimablement Marguerite au jeune homme.

— Oui, mamzelle, répondit Mathurin en décrivant un salut, et je suis bien vite venu voir Marie-Rose, croyant qu'il n'y avait qu'à la conduire par-devant M. le maire; mais elle se ravise, sous le prétexte que trois ans au régiment ont bien pu me changer.

— A votre avantage, dit Marguerite en souriant.

Le jeune homme souleva son képi et décrivit un nouveau salut.

— Comme vous le dites, mademoiselle, répondit-il avec suffisance, on n'est guère éduqué à la campagne; mais je ne suis pas plus imbécile qu'un autre, et j'ai vite appris à vivre selon la civilisation. Il y en a qui me prennent pour un natif de la capitale.

— Te voilà donc revenu vantard comme les camarades? dit dédaigneusement Marie-Rose, qui ne perdait pas un des mouvements de son fiancé; c'est bien ce qui nous met en défiance, nous autres braves filles de Plégon. Mais on n'en passe pas à une Plégonnaise, et je devine tout de suite quand les mauvais garnements des villes ont prêché un de nos hommes. Elle est, ma foi! belle, ta capitale, et ils sont jolis, tes capitaliers! J'en ai déjà refusé deux qui s'étaient engagés, qui s'étaient éduqués dans la capitale, et qui, au retour, avaient leur chapeau collé sur leur tête devant les croix et s'en allaient béchiller leur blé le dimanche, ce qui n'a jamais porté bonheur. C'est-y des bêtises tout ça! J'ai toujours dit que je n'épouserais ni un capitalier ni un vaurien, et, si tu es devenu l'un ou

l'autre, Mathurin Garel, tu peux tourner les talons.

— Je n'ai pourtant pas envie de le faire, dit Mathurin d'un air galant, et, s'il faut attendre, j'attendrai.

Marguerite sourit, et, consultant sa montre :

— Il est bien tard, bon-papa, dit-elle ; si vous allez chez M. Smith, vous vous y oublierez, et il faut avoir une très-bonne nuit afin de nous bien disposer pour notre grand voyage. Je vais écrire un mot à M. Smith, et nous laisserons Marie-Rose présenter elle-même son fiancé.

En parlant ainsi, elle avait pris son calepin et en avait déchiré une page. Elle écrivit rapidement quelques mots au crayon, et, pliant le papier, le donna à Marie-Rose. Les choses étant ainsi arrangées par l'autorité supérieure de Marguerite, M. Blouan reprit avec elle le chemin de Rosenclan, pendant que Marie-Rose et son promis, qui continuaient à se chicaner amicalement, se dirigeaient vers les mines.

V

EN MOUVEMENT.

Il croyait bien avoir pris racine dans son manoir de Rosenclan, le bon vieux savant ; il espérait bien ne plus contempler d'autres horizons que les larges horizons bleuâtres qui encerclaient la lande aux

Moines ! Mais pour lui, comme pour chacun de nous, la vie devait avoir de ces mouvements imprévus qui, bon gré, mal gré, entraînent dans le courant général. Cette nécessité, en quelque sorte fatale, contrarie souvent, désole quelquefois et dérange toujours ; mais elle nous rappelle d'une manière saisissante notre qualité de passants, de voyageurs, d'exilés sur cette terre, où, de la meilleure foi du monde, beaucoup semblent s'installer pour une éternité. Ce perpétuel va-et-vient de l'humanité a donc sa raison d'être toute providentielle, et c'est afin que nul ne s'établisse avec trop d'assurance sur ce sol mouvant qui, dit la sainte Écriture, se repliera comme un manteau le jour où Dieu voudra réduire à néant ce qu'il a édifié par le souffle de sa parole, qu'il permet ces secousses auxquelles peu d'existences échappent.

Le vieillard et la jeune fille qui se sont présentés au seuil de ce livre sont donc livrés en ce moment au mouvement général du va-et-vient humain : ils se dirigent à toute vapeur vers Paris. Un savant étranger, de passage dans la grande ville, les attend ; M. Blouan a voulu serrer une dernière fois la main au dernier de ses amis, et surtout l'entretenir de cette découverte des mines de plomb argentifère de Rosenclan, qui fait époque dans ses travaux comme dans sa vie. Marguerite abandonne son cher vieillard aux somnolences qu'amènent inévitablement les secousses de la locomotion, et, toute pensive, regarde au dehors. En voyage, elle aime à contempler le ciel, à voir passer sur l'azur vif les grands nuages moelleux d'un gris poussière,

qui s'étendent comme un voile sur le mélancolique ciel breton.

Qu'il est à plaindre, celui dont le regard ne peut plus admirer les splendeurs de ce ciel qui ne lasse jamais le regard ! Quels poëmes y écrivent les beaux nuages sombres ou lumineux ! Quels tableaux ils y peignent ! Ne dirait-on pas que des mains invisibles entassent les unes sur les autres ces molles nuées, qu'elles les allongent en promontoires, qu'elles les drapent comme un magnifique rideau, afin que l'œil, glissant entre ses larges plis, puisse aller se plonger dans les océans d'azur qui miroitent au delà ?

Aucun de ces changements capricieux du ciel, aucun des charmes du paysage, n'échappe à Marguerite ; mais voici venir le soir et son cortége d'attristements ! Il estompe en noir les horizons éclatants, les nuages, les arbres, les villes. Les lacs étincelants ne reflètent plus qu'un ciel épais et lugubre ; çà et là, dans les campagnes enténébrées, étincellent des lumières tremblantes qui percent à peine la nuit profonde.

Le train lui-même s'éclaire, la locomotive fait étinceler dans l'obscurité ses grands yeux rouges, les petites lampes suspendues au plafond des wagons jettent leur faible lumière sur les voyageurs. Tout semble dormir dans la longue maison roulante ; mais que d'êtres veillent dans ce silence ! A-t-on jamais vu ce terrible forgeron qui s'appelle le cerveau humain cesser son travail ? N'a-t-il pas toujours, éternel Sisyphe, son rocher à rouler ? Hanté tour à tour par les idées et par les songes, il marche, il court, il galope,

et son repos, c'est l'anéantissement ou la mort.

Mais comme elle vole, la locomotive aux yeux flamboyants! comme elle fend l'air glacé de la nuit en secouant bruyamment son harnachement de fer!

M. Blouan et Marie-Rose se croient encore en Bretagne, et voici qu'une voix crie : « Paris! » La vie qui paraissait suspendue recommence là; la lumière éclate de toutes parts, tout un peuple d'employés sort de l'ombre.

Le train est entré sous les voûtes vitrées de la gare monumentale; sur le sol étincellent d'innombrables rails : ils s'allongent, se croisent, s'enchevêtrent et ne représentent pas mal le réseau des veines qui, après avoir parcouru le corps humain, affluent au cœur et y versent le sang qui doit en accélérer les pulsations. Allons, allons, étrangers curieux, provinciaux ennuyés, poursuivants d'affaires, peuples naïfs, venez faire vivre la grande ville, venez l'alimenter. La sirène vous attend, elle vous guette même; mais prenez bien garde, car elle est séduisante mais dangereuse, éblouissante mais perfide et corruptrice. Qu'un jour vous vous agenouilliez devant elle, vous êtes perdu. Forces, croyances, honneur, or, et âme, et liberté, tout sera compromis, tout deviendra sa proie. Fermez donc l'oreille à sa voix caressante et railleuse, au besoin faites-vous attacher au mât, et surtout n'acceptez pas ses chaînes de fleurs qui peuvent devenir si lourdes, si meurtrissantes.

O province, honnête et loyale province! n'humiliez jamais votre personnalité devant Paris, cette sou-

veraine capricieuse et folâtre; ne vous laissez pas éblouir par son clinquant et par son prestige; ne saluez pas ses égoïsmes et ses abaissements; regardez bien en face les célébrités équivoques qu'elle propose à votre admiration, les doctrines nouvelles et les sophismes anciens qu'elle jette en pâture à votre intelligence; réagissez hardiment contre ses tendances. Surtout, ô province ! ne vous présentez pas en vassale devant elle, mais bien comme une fille honnête qui visite une mère excentrique jusqu'au dévergondage. Et si votre ferme attitude provoque ses sarcasmes, répondez à ses ironies par vos dédains, à ses lâchetés par vos mépris, à ses mensonges par vos affirmations, à ses faux-fuyants par vos énergies. Alors, ne portant pas son joug, vous jouirez librement d'elle, vous admirerez sa beauté sans rivale, vous puiserez dans les trésors splendides dont elle est dépositaire. Paris, c'est à la fois un gouffre où l'on s'engloutit corps et biens, et un océan magnifique sur lequel on vogue en toute sécurité: il ne s'agit que de choisir son pilote.

Les wagons venus de l'ouest ont déversé dans la gare leur chargement de poussière humaine; Marguerite, M. Blouan et Marie-Rose, ont suivi le torrent qui va se perdre dans la ville immense; mais ils se sont arrêtés au buffet, où les attend le vieil ami de M. Blouan. Pendant le déjeuner qui occupe les heures de halte, les deux savants font une excursion dans les galeries souterraines de Rosenclan, ils s'y promènent par la pensée, ils en examinent les richesses, ils élucident ensemble les points demeurés obs-

curs dans leurs hypothèses passées. Les heures s'enfuient rapidement dans cette conversation scientifique, que le timbre de l'horloge vient bientôt interrompre. Les deux vieillards échangent une poignée de main, un adieu mêlé d'espérance de se revoir au moins dans l'éternité, et une voiture emmène M. Blouan, Marguerite et Marie-Rose vers la gare Saint-Lazare, un autre grand centre d'approvisionnement pour Paris. De nouveaux wagons attendent les voyageurs dont beaucoup dorment sur les banquettes des salles d'attente. Les voix monotones et légèrement enrouées des employés s'élèvent : « Allons, les voyageurs pour Cherbourg, Lisieux, le Havre ! » Marguerite secoue Marie-Rose qui dort debout, ne s'étant jamais trouvée hors de son lit après minuit, et, à elles deux, elles entraînent le vieillard. On s'agite, on court, on s'apostrophe, les portières s'ouvrent et se ferment avec bruit, le sifflet retentit : le monstre aux yeux de feu s'élance vers la Normandie.

Les heures s'envolent rapides, et, aux lueurs roses du jour naissant, Marguerite reconnaît les plaines fertiles et les herbages plantureux du pays normand.

Quelques heures encore, et elle apercevra un petit clocher qui a la forme peu gracieuse d'un garde-manger, et dont le toit d'ardoises brille au soleil.

C'est Bremonville. La locomotive, que Marie-Rose compare à un rouet qui tourne toujours, s'est immobilisée. Nos trois voyageurs descendent dans la petite

gare à peu près déserte, déposent leurs bagages au bureau des consignations et s'éloignent par un frais chemin planté d'ormes. A un tournant du chemin apparaît la modeste église au toit brillant, et tout près d'elle s'élève une maison basse, faite de bois et de terre, couverte de tuiles, mais qui emprunte un joli aspect des traverses de bois artistement disposées, et de deux espaliers qui étendent leurs bras verdoyants sur la rustique façade. La cour assez vaste verdoie librement et est ombragée par de grands noyers, dont l'un semble sortir d'un large puits tout enguirlandé : c'est simple, c'est riant, c'est calme.

— Le presbytère ! dit Marguerite à Marie-Rose, en montrant la maisonnette du geste.

— Ce n'est pas aussi beau que chez nous, répond assez dédaigneusement Marie-Rose, qui aime les murs épais de pierres, et qui fait ouvertement fi des plus belles maisons de plâtre.

Mais la porte s'ouvre devant une grosse femme souriante, coiffée du bonnet de coton, qui cause des spasmes d'hilarité à Marie-Rose. Elle s'avance vers le puits, sa cruche à la main, et se trouve en face des arrivants. Sa figure normande, large, colorée, luisante, placide, s'épanouit graduellement.

— Ah bien ! mademoiselle ! dit-elle avec cet accent traînard et chantant, doux et niais, qui fait encore s'ébahir Marie-Rose.

— Comment se porte monsieur le curé, Alsina ? demande Marguerite.

Monsieur le curé ne va point plus mal, mademoi-

MERCANTILE

selle, chanta Alsina en Normande bien apprise, c'est-à-dire n'affirmant rien.

— Où est-il ?

— Dans la salle, avec M. le vicaire, répondit Alsina, qui déroulait flegmatiquement la corde du puits ; je viens de lui servir le déjeuner.

— Allons le surprendre, dit gaiement Marguerite à M. Blouan.

Et elle entra la première dans une cuisine qui communiquait à un autre appartement par une large porte vitrée.

On apercevait à travers les vitres les deux ouvriers évangéliques de la paroisse de Bremonville : l'un grand, vigoureux, d'une physionomie intelligente, fougueuse et pourtant sereine, riante et pourtant ascétique, le front couronné d'épais cheveux blancs pleins de séve ; l'autre jeune, pâle et recueilli. Ils étaient là comme un père et comme un fils, humbles mais grands, détournés des intérêts passionnants de la vie, occupés des intérêts éternels des âmes.

Il y eut un vrai coup de théâtre quand Marguerite, ouvrant la porte sans bruit et poussant doucement son grand-père en avant, le présenta aux yeux étonnés des deux prêtres. La figure énergique du vieux curé s'illumina ; il se leva impétueusement, courut les bras ouverts au-devant de son vieil ami, le serra sur sa poitrine, et, revenant à Marguerite, plaça ses deux mains sur sa tête gracieuse par un geste affectueux, qui était une bénédiction.

Le jeune prêtre s'étant immédiatement retiré par

discrétion, le curé fit asseoir ses hôtes contre la fenêtre ouverte, et une conversation intime, familière, révélatrice, s'engagea.

Le curé de Bremonville souriait d'abord en écoutant le récit de son viel ami ; mais, à mesure qu'il avançait, des exclamations plus fréquentes sortaient de ses lèvres.

— Que Dieu est bon ! murmurait-il. Que tout cela est providentiel ! Dieu soit loué !

Quand M. Blouan finit sa narration, le vieux prêtre se tourna vers Marga.

— Il s'agit maintenant de porter la fortune comme nous avons souffert l'adversité, dit-il ; l'une est parfois plus difficile à soutenir que l'autre. Quand le bonheur humain est à notre porte, nous sommes d'autant plus oublieux du bonheur que nous n'avons qu'en espérance. Et cependant tous les véritables biens sont en espérance. Mais n'est-ce point un sermon inutile que je fais là, mon enfant? Il me semble que vous n'avez rien perdu de votre modestie, de votre simplicité, un trésor autrement précieux que celui que mon vieux savant d'ami est allé chercher au fin fond du sol.

— Marguerite est absolument la même, dit M. Blouan ; c'est à peine si elle nous permet de parler du changement de notre situation.

— Jusqu'au dernier moment j'ai craint la déception, répliqua sérieusement Marguerite. M. Bertholon, qui exagère la prudence en affaires, a longtemps montré certaines défiances qui me donnaient à réfléchir et qui arrêtaient l'élan de ma foi. Je puis bien le dire,

je n'ai cru positivement à la réalité des découvertes que le jour où j'ai signé l'acte qui établit la compagnie industrielle de Rosenclan, dont les travaux jusque-là avaient gardé le caractère d'essais.

M. Blouan allait répondre; mais Alsina montrait derrière les vitres de la porte sa figure luisante, et y frappait à coups pressés.

— Une lettre du château pour M. le curé, dit-elle.

Le curé prit la lettre, l'ouvrit, la parcourut du regard, congédia la servante d'un geste, et, s'adressant à ses amis :

— La vieille marquise de Nédonville est morte, dit-il; pour vous c'est une nouvelle. Vous vous rappelez le château de Nédonville, Marguerite? Y êtes-vous allée pendant votre séjour ici?

— Jamais, mais j'ai souvent rencontré la marquise dans cette salle. Elle était bienfaisante, et sa mort doit être une perte pour la paroisse, monsieur.

— Une grande perte; je suis maintenant réduit aux expédients pour mes pauvres.

— Mais le château ne restera pas vacant, je suppose? continua Marguerite, qui ne savait trop au juste pourquoi elle faisait cette question, mais enfin qui la faisait.

— Le château en effet est habité, et fort bien habité, ce qui ne nous empêche pas de nous apercevoir qu'il a changé de maîtres. Je parle plutôt dans l'intérêt des pauvres que dans le mien, car, à la société de la vieille marquise, je préfère de beaucoup celle de ses héritiers, mes anciens paroissiens, mon brave ami et sa fille,

que j'ai baptisée il y a une vingtaine d'années dans l'église Sainte-Catherine au Havre. Si quelqu'un eût pu me consoler de votre départ, c'eût été le général de Prévaneau et ma bonne petite Charlotte; mais ils ne nous sont venus que l'année qui l'a suivi.

Marguerite, en entendant prononcer son nom, avait fait un mouvement.

— Ah! mais j'y pense! s'écria le curé en enfonçant ses deux mains dans ses cheveux blancs, ce sont vos parents, Marguerite. Où donc avais-je la tête, en vérité? Il ne m'est pas venu une fois dans l'idée de faire ce rapprochement. C'est une distraction impardonnable.

— La faute n'est pas grande, dit Marguerite en souriant, surtout quand on se rappelle que pour tout Bremonville j'étais mademoiselle Blouan.

— Vous touchez du doigt la vérité, mon enfant, et j'ai bien un peu contribué, je crois, à vous faire connaître sous ce nom qui m'était si familier. N'irez-vous point faire une visite à Nédonville?

— Non, monsieur, répondit Marguerite; je n'ai pas le moindre désir de renouer des relations avec cette branche éloignée de ma famille.

— Pourquoi, Marguerite? Voilà qui est vraiment un peu dédaigneux pour mes amis et pour ma petite Charlotte, qui est une charmante enfant, une tête un peu légère, mais un cœur d'or. Allons, laissez-moi réparer ma bévue et faire une présentation en forme.

— C'est très-sérieusement que je vous prie de n'en rien faire, monsieur le curé. Je puis bien vous le dire, mon père a eu beaucoup à se plaindre des procédés de

madame de Prévaneau à son égard, et cette démarche pourrait le blesser; d'un autre côté bon-papa et moi voyageons pour nous reposer, un peu incognito par conséquent.

— C'est bien, mon enfant, n'en parlons plus, et occupons-nous d'autres choses. Pendant qu'Alsina vous prépare à déjeuner, ne voulez-vous pas visiter notre petite église ? On y fait quelques réparations, et c'est pour moi un plaisir aussi bien qu'un devoir d'en surveiller l'exécution.

Cette proposition fut acceptée avec d'autant plus d'empressement que Marguerite, de son propre mouvement, désirait commencer de cette façon les visites qu'elle se proposait de faire à Bremonville. Elle trouvait de toute justice que ses actions de grâces s'exhalassent dans ce petit temple où elle avait répandu tant de prières et tant de larmes.

VI

SILHOUETTES

Marguerite a joué son petit rôle providentiel à Bremonville. En ces quelques jours, elle a dilaté bien des cœurs, allégé bien des fardeaux, séché bien des larmes. Avec quelle profusion et avec quelle délicate bonté elle a répandu cet or dont elle ne se regarde que comme la dépositaire ! Entre ses mains l'argent

s'est fait baume, car on sait que les aumônes faites avec amour ont une triple puissance de consolation. Bremonville n'a pas été oublié. Au fond du chœur de sa petite église se voit un vitrail éblouissant qui fera désormais un des sujets d'oraison préférés de l'excellent curé : le bon pasteur, drapé dans un beau manteau azuré, apparaît au-dessus de l'autel ; il foule de ses pieds nus une terre aride couverte de laids chardons, et il sourit, car il emporte triomphalement sur ses épaules la chère brebis qu'il vient de dégager du réseau épineux sous lequel elle étouffait.

La halte des voyageurs au presbytère normand touchait à sa fin ; ils avaient pris congé de leur vieil ami, qu'on était venu chercher en toute hâte le matin même, pour administrer les derniers sacrements à un mourant, et, diversement occupés, ils attendaient l'heure de se rendre à la gare. M. Blouan errait par les allées du jardin potager, les yeux sur un vieux bouquin qu'il avait découvert dans la bibliothèque du presbytère ; Marie-Rose, installée dans la cuisine, faisait une dernière guerre au bonnet de coton d'Alsina, qui, de son côté, critiquait tout naïvement, mais tout finement, à la normande, le capot de tulle et l'opulent chignon de Marie-Rose ; Marguerite, qui avait reconduit M. le curé jusqu'aux confins de son petit domaine, s'était arrêtée dans la vaste tonnelle recouverte de jasmin qui lui servait de salon d'été, et se préparait comme compagnon de voyage un bouquet destiné à parfumer le wagon. Les fleurs cueillies, elle s'asseyait sur le banc rustique pour les grouper et les lier ensemble,

quand son attention fut attirée vers le chemin par un bruit de voix. A travers le voile frangé que formaient sur la tonnelle les branches souples du jasmin, elle aperçut une amazone et deux cavaliers arrivant à la file. L'amazone, montée sur un cheval arabe alezan clair, ouvrait la marche et levait joyeusement vers le dôme vert formé par le branchage des ormes, un beau visage rose et mutin, auquel seyait bien le petit chapeau masculin orné d'un long voile de gaze vert; derrière elle venait un vieillard auquel elle devait évidemment sa taille haute et droite, plus noble que gracieuse, et son visage quelque peu romain; un élégant cavalier blond fermait la marche, et Marguerite étouffa une exclamation de surprise en reconnaissant dans ce cavalier un de ses parents, Robert de Nédonville, auquel M. de Prévaneau avait de tout temps appliqué le sobriquet de Milord Robert. Ce brillant cousin, ce Milord Robert, n'était pas absolument étranger à Marguerite. Jusqu'à dix-huit ans, grâce à la différence de position qui existait entre les deux familles, elle avait à peine su qu'il existait; mais, à sa sortie de pension, elle avait été prise en affection par sa tante, madame de Nédonville, sœur de M. de Prévaneau. En faveur de sa jolie nièce, madame de Nédonville avait oublié d'anciens griefs, et l'avait accueillie dans sa maison. Marguerite y avait vécu deux ans et s'était bien rencontrée une dizaine de fois avec son beau cousin, alors auditeur au conseil d'État.

Le retrouver à Bremonville lui causait une grande

surprise. Ses fleurs à la main, elle regagna toute songeuse le salon du presbytère, en faisant appel à ses souvenirs, ce qui la mit bientôt à même de s'expliquer cette apparition. Parent éloigné de la vieille marquise de Nédonville, mais portant son nom, Robert s'était sans doute trouvé mêlé à l'héritage, ce qui l'avait naturellement mis en rapports directs avec les proches héritiers. Marguerite, continuant à bâtir sur ces données, en vint à s'imaginer tout naturellement que le vieillard à la royale blanche pouvait bien être son oncle le général de Prévaneau, l'amazone blonde sa cousine Charlotte, qu'elle n'avait encore connue que de nom. Elle en était là de ses découvertes par inductions, quand une sorte de piaffement des plus inexplicables lui fit lever les yeux. Un cri faillit lui échapper. A la porte donnant sur le parterre se présentaient les longues oreilles soyeuses, la tête fine, les naseaux fumants d'un cheval qui, à sa grande stupéfaction, franchit le seuil et entra dans le salon, portant la blonde amazone du chemin, qui laissait échapper de ses lèvres toute une *cascade* d'éclats de rire. Ses yeux bleus rencontrèrent tout à coup les yeux de Marguerite qui avait vivement reculé dans l'embrasure de la fenêtre, la teinte rose de ses joues devint plus foncée, et elle arrêta court son cheval, auquel elle commençait à faire faire le tour de l'appartement.

— Pardon, madame, dit-elle, non sans embarras et en se penchant sur sa selle, je croyais être sûre de trouver M. le curé seul ici, et j'ai eu la folle idée de lui présenter Graziella.

— M. le curé vient d'être appelé auprès d'un malade, mademoiselle, répondit Marguerite en souriant, et il ne peut recevoir cette aimable visite. Graziella peut lui laisser sa carte.

— Son sabot l'a tracée sur le parquet en trop lisibles caractères, je le crains, répondit la jolie amazone, et, puisque nous ne pouvons faire rire un peu notre bon curé, permettez-moi de mettre Graziella à la porte.

Elle sauta légèrement sur le plancher, prit son cheval par la bride et le reconduisit au dehors. Puis elle reparut seule sa cravache à la main, et Marguerite put admirer l'exquise distinction de sa tournure et de son maintien.

— Je dois vous paraître fort excentrique, madame, dit-elle gaiement; mais il s'agissait d'une gageure avec M. le curé, et à cette heure, voyant le salon ouvert, je croyais bien le surprendre. Au presbytère, j'agis un peu en enfant gâté, comme vous voyez. J'ai dû vous effrayer quelque peu, et n'ai pas voulu repartir sans vous renouveler mes excuses.

— Vous ne m'avez nullement effrayée, mademoiselle, je ne puis accepter vos excuses, répondit Marguerite gaiement.

— Elles retourneront donc toutes à M. le curé et même à Alsina, continua la rieuse fille; Graziella aurait vraiment dû essuyer ses sabots au paillasson.

— Cet acte sortait tellement de ses habitudes, mademoiselle! reprit Marguerite; comme vous l'avez dit d'ailleurs, c'est une sorte de carte de visite qu'elle laisse au presbytère.

— Écrite un peu en hiéroglyphes, mais d'une traduction facile. Dans le cas où M. le curé n'en devinerait pas tout de suite le sens, puis-je compter sur vous, madame, pour lui apprendre le nom de la visiteuse?

— Certainement, mademoiselle, mais Graziella n'est pas seule ?

La jeune fille sourit à cette question indirecte.

— Graziella et Charlotte de Prévaneau, dit-elle.

Et, sans remarquer le mouvement que fit Marguerite pour se lever, elle la salua, et, jetant sa longue robe sur son bras gauche, elle sortit.

Devant cette charmante fille et pendant ce dialogue rapide, Marguerite avait senti plus d'une fois s'ébranler la résolution qu'elle avait prise de ne pas se mettre en relation avec les habitants du château de Nédonville, et, quand Charlotte avait décliné son nom, elle s'était levée à demi comme pour s'avancer vers elle. Une seconde réflexion avait retenu l'appel qui venait à ses lèvres. Le but unique de ce voyage étant de faire reposer M. Blouan de ses fatigues, l'introduire dans cette société élégante qui leur était si parfaitement étrangère n'en était pas le moyen. D'un autre côté, il n'était pas moins urgent de sauvegarder la dignité de M. de Prévaneau, qui, dans les moments difficiles, avait eu souvent recours à ses parents, et qui s'en était toujours amèrement plaint devant sa fille. Marguerite jusque-là ne les avait jugés que d'après l'opinion paternelle, et elle ne trouvait pas convenable de renouer de son plein gré des rapports

rompus depuis si longtemps. Retenue par ce double motif, elle ne parla pas même à son grand-père de la visite innattendue qu'elle venait de recevoir ; mais elle sentit s'exhaler de son cœur quelque chose comme un regret, quand elle quitta le presbytère de Bremonville pour regagner la station.

Nos trois voyageurs firent à pied le court trajet, et ils touchaient à la petite barrière qui fermait l'entrée de la gare quand ils aperçurent le curé de Bremonville qui arrivait de son côté à travers champs, le sac sur le dos et le bâton à la main. Le bon vieillard, son ministère accompli, avait espéré revoir ses hôtes à la gare, et, pour arriver à temps, il avait marché de telle façon que son visage vénérable était couvert de sueur. Pendant ce dernier entretien, Marguerite ne résista pas au plaisir de lui raconter l'étrange entrevue qu'elle avait eue avec mademoiselle de Prévaneau. Il en rit beaucoup, mais, sur sa demande, lui réitéra la promesse qu'il lui avait faite de ne point parler d'elle aux châtelains de Nédonville.

Sur cette promesse ils se séparèrent.

Une fois le train en marche, Marguerite voulut jeter un dernier coup d'œil sur ce petit village de Bremonville qu'elle pensait ne pas revoir. Son regard, après avoir contemplé le brillant clocher d'ardoises, effleura le petit chemin planté d'ormes. Son vieil ami était là debout appuyé sur son bâton d'épine, et il put lui adresser un dernier geste d'adieu, ou plutôt une dernière bénédiction.

VII

PORTRAITS

— Tu ne sauras jamais être riche, Marguerite.

Voilà ce que déclare M. de Prévaneau à sa fille, en boutonnant ses gants sur le balcon de la maison riante, mais relativement modeste, que Marguerite a choisie sur la place Rosalie, à Vichy.

— Vous croyez, mon père? répond Marga qui, revêtue d'une très-simple mais très-distinguée toilette d'été, fait aussi ses derniers préparatifs de sortie.

— J'en suis sûr; tu ne t'en aperçois pas, ma fille, mais tu lésines. Il ne faut jamais prendre ces habitudes-là, on court le risque de les garder. Allons, tu vas me dire qu'il n'y a pas de ta faute, mais qu'importe le passé? Jouissons du présent et, morbleu! ne liardons pas ainsi!

— L'hôtel vous déplaît donc toujours, mon père?

— Ce n'est pas qu'il me déplaise, on n'y est pas mal; mais enfin il confine au vieux Vichy, qui me rappelle Plégon avec ses rues noires et ses horribles taudis, et il y a un tas de malades dans cette maison. La vie serait autrement agréable dans un des grands hôtels, la société serait autrement choisie. Ces convives jaunes que nous avons à table me prennent sur les nerfs. Les

vrais malades d'ailleurs ne sont pas amusants tous les jours.

— Je le sais, mon père ; mais la vie ici convient à bon-papa. Une vie plus animée, plus bruyante, lui conviendrait-elle aussi bien? Je ne le crois pas. Or c'est pour lui que nous sommes venus à Vichy et non pas pour nous. Vous savez que c'est du repos, du repos avant tout, qu'il lui faut pendant son traitement. J'ai donc dû choisir une maison tranquille, et non point un de ces hôtels habités par une foule élégante et animée, qui danse, qui chante, qui vit de plaisir. Vous figurez-vous bon-papa à cette table de deux cents couverts, où les femmes arrivent en grande toilette, et où les les hommes sont esclaves de l'étiquette? Arriver cinq minutes en retard pour le dîner le troublerait et moi aussi, je l'avoue. Ici, rien ne nous gêne, rien ne nous agite. On n'entend pas de musique à minuit, la société est peu brillante, peu nombreuse, mais assez bien choisie pourtant. C'est absolument ce qu'il nous faut.

— C'est ton avis? n'en parlons plus. Où allons-nous ce soir?

— Où allons-nous, bon-papa ? demanda Marguerite à M. Blouan qui entrait.

— Où tu voudras, Marga, répondit-il avec une parfaite indifférence ; j'ai ton bras partout, cela me suffit.

— Puisque M. Blouan te laisse libre, j'espère bien que tu ne vas pas t'imaginer de nous égarer dans les allées de Lardy, dit vivement M. de Prévaneau ; voilà

trois jours que tu nous y conduis. Cela devient monotone, et pour moi j'en ai assez.

— Elles sont cependant bien charmantes, mon père ; mais je ne veux pas vous imposer mes goûts. Dressons bien nos petits plans. Le matin, pendant que vous dormez encore, bon-papa et moi irons errer au hasard par nos fraîches allées désertes, et le soir vous dirigerez la promenade. Cela vous convient-il ainsi ?

— Parfaitement. Tu conçois que je vous abandonne de grand cœur la matinée que je passe dans mon lit. Le soir, c'est autre chose, j'aime à me réunir dans le parc avec mes semblables.

— Allons donc les retrouver, dit Marguerite en riant. Mettez vos gants, bon-papa. Quel air suppliant ! Un seulement, si vous voulez : c'est cela. Venez-vous, mon père ?

Ils sortirent et se dirigèrent vers le parc, où il y avait foule.

C'était un médiocre plaisir pour Marguerite de traîner son cher vieillard par cette élégante cohue ; mais marcher ainsi en suivant ou en remontant ces courants humains, était ce qui plaisait extraordinairement à M. de Prévaneau. Aussi exécuta-t-elle complaisamment quelques-unes de ces allées et venues, sans préjudice de courtes haltes faites dans les environs de l'estrade occupée par l'orchestre. M. de Prévaneau, depuis qu'il était à Vichy et bien qu'il fût un peu sourd, se posait en dilettante, et se donnait le genre d'écouter, d'un air savamment concentré, ces beaux airs qui lui avaient été familiers. Ce jour-là, il

ne se rassasiait pas de bruit, et Marguerite dut le laisser à ses extases, et entraîner son grand-père sous les quinconces où la chaleur se faisait moins sentir. Elle y avait à peine fait quelques pas, qu'elle se trouva en présence d'un groupe nombreux qui lui barrait le chemin. Au premier rang de ce groupe étaient assis la blonde amazone de Bremonville et ses deux cavaliers, et le regard de Marguerite rencontra par hasard celui du jeune homme. Il parut surpris, se leva vivement et marcha vers elle : ils se donnèrent la main en souriant.

— Bon-papa, mon cousin Robert ! dit Marguerite.

M. Blouan tendit la main au jeune homme.

— J'ai souvent entendu parler de vous par Marguerite et toujours avec affection, monsieur, dit-il avec une grande naïveté.

Un sourire très-doux éclaira le visage un peu indifférent du jeune homme, et on aurait pu remarquer un peu d'embarras dans la contenance de Marguerite. Elle salua Robert en souriant, et reprit le bras de son grand-père comme pour s'éloigner.

— Nous nous reverrons, Marguerite, dit Robert le chapeau à la main.

— Je l'espère bien, mon cousin.

— Vous avez obtenu un congé ?

— Oui, un long congé.

— Ce n'est pas pour raison de santé ?

— Bon-papa était condamné à prendre les eaux de Vichy.

— Le télégraphe vous plaît-il toujours ? Avez-vous eu de l'avancement ?

— Un avancement inespéré. Au revoir, Robert.

— Mais votre adresse?

— Place Rosalie, maison Rullier, mon cousin.

— Merci. Me permettez-vous de me présenter chez vous?

— Certainement, répondit Marguerite en entraînant son grand-père.

Robert se retourna vers le groupe assis sous les arbres.

— Monsieur Robert, dites-moi le nom de cette charmante femme à laquelle vous venez de parler, dit Charlotte vivement.

— Marguerite de Prévaneau, répondit Robert, qui paraissait distrait.

— Ma cousine de Bretagne? s'écria Charlotte.

— Bon, j'ai trahi Marguerite, dit le jeune homme rappelé à lui-même par cette exclamation; je ne me rappelle jamais votre parenté avec mes parents, mademoiselle.

— C'est elle, n'est-ce pas?

— C'est elle.

— Entendez-vous, papa? dit Charlotte en se penchant vers le grand vieillard à la royale, cette jolie femme que j'ai rencontrée dans le salon du presbytère et à laquelle M. Robert vient de parler, est Marguerite de Prévaneau.

— La fille de Charles?

— Très-probablement, n'est-ce pas, monsieur Robert?

— Très-sûrement, mademoiselle.

— Cher père, votre bras, s'il vous plaît, reprit Charlotte, je veux la voir, lui parler; elle est charmante. Cette fois, elle ne me glissera pas ainsi sous la main. Venez, sauvons-nous; elle ne doit pas être loin.

Les désirs de Charlotte étaient des ordres pour son père. Il se leva docilement et ils s'éloignèrent tous deux. Une femme d'une cinquantaine d'années, dont les jolies boucles blanches symétriquement rangées encadraient le visage fleuri, content, gracieux encore, quitta l'extrémité du groupe et vint prendre une des places vides.

— Où courent ma fille et M. de Prévaneau, Robert? demanda-t-elle avec un sourire légèrement moqueur.

Robert, en quelques mots, lui raconta la rencontre qu'il venait de faire.

Une expression d'assez vive contrariété passa sur le visage plutôt doucereux que doux de madame de Prévaneau.

— Je reconnais bien là ma romanesque Charlotte et son romanesque père, dit-elle en levant légèrement les épaules; ils vont nous attirer toute cette famille de Prévaneau sur les bras.

— Marguerite est incapable de s'imposer à personne, madame, répondit froidement Robert.

— Oui, mais son père? Connaissez-vous son père?

— Ma mère était sa sœur, madame; nous ne l'avons que trop connu.

— Il est mort, peut-être?

— Oh! je l'aurais appris. Du reste, je crois qu'en vieillissant il s'est un peu amélioré. A la mort de ma

mère, j'ai eu quelques relations avec lui, j'ai pu lui rendre quelques services, ce qui me charmait à cause de Marguerite. Il m'a accablé quelque temps de ses lettres. Mais j'ai suivi mon ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et voilà près de deux ans que je n'avais entendu parler d'eux.

— C'est très-bon signe, en effet. Le pauvre homme nous a été à tous si désagréable! Mais n'est-ce pas lui-même qui nous arrive là-bas, à gauche, dans l'allée du casino? C'est bien lui; ce sont ses gestes dramatiques, sa démarche théâtrale. Je crois vraiment que Charlotte lui donne le bras. Cette pauvre Charlotte est décidément d'un romanesque désolant, elle a positivement du goût pour les parents pauvres.

— C'est un excellent cœur, murmura Robert; mais permettez que je m'avance au-devant de mon oncle de Prévaneau.

Qu'il était glorieux en ce moment, M. de Prévaneau, d'avoir cette femme élégante, sa parente, à son bras! Marguerite, qui s'était mise en si grands frais de délicatesse, n'en revenait pas. M. de Prévaneau s'était toujours plaint avec tant d'amertume des procédés de cette branche de sa famille à son égard; il avait si souvent voué aux dieux infernaux, et cette vieille culotte de peau qui s'appelait le général de Prévaneau, et cette rusée sorcière sa femme, et cette niaise orgueilleuse sa fille; il avait lu et commenté avec tant d'indignation et les billets polis mais laconiques du général, et les lettres mordantes et non moins brèves de sa femme, qu'en voyant Charlotte et le général avoir l'air de les

suivre dans la foule, elle avait fait ce qu'elle avait pu pour leur échapper ; et quand Charlotte, la saisissant familièrement par un pan de son burnous, lui avait dit : « Vous êtes prise, mademoiselle ma cousine, » elle avait jeté un regard tout anxieux du côté de son père ! Qu'avait-elle vu ? son père se précipitant au-devant du général, souriant au général, serrant les mains du général, appelant, bousculant le pauvre vieux pour le présenter au général. Ce petit changement à vue lui était d'ailleurs parfaitement agréable en ce moment, et, tout en refusant poliment le bras du général pour ne pas quitter son grand-père, elle marchait gaiement vers le petit groupe.

L'impression pénible l'attendait là. Son regard, en se croisant avec celui de madame de Prévaneau, rencontra toute une barrière de malveillance égoïste, de sécheresse sournoise, de curiosité impertinente. Il était pourtant bien aimable au milieu de ses papillotes de neige, le visage de la comtesse de Prévaneau ; elle souriait bien agréablement à son cousin Charles, qui l'accablait de compliments et de tendresse, et cependant Marguerite eut besoin de reposer ses yeux sur la figure bronzée et loyale du général, sur la physionomie franchement joyeuse de Charlotte pour ne pas s'éloigner immédiatement. La vue de ses parents avait causé à madame de Prévaneau une sorte d'étonnement d'une douceur relative. M. de Prévaneau n'était plus ce pauvre hère râpé, qui lui avait été de tout temps antipathique ; Marguerite était la distinction même, et M. Blouan avait plutôt l'air d'un vieux grand seigneur

que d'un savant bien pauvre. Plus intéressée qu'orgueilleuse, elle sentit diminuer ses craintes et reçut de la meilleure grâce du monde toutes les protestations de dévouement dont l'accablait M. de Prévaneau, qui se montrait vraiment d'une tendresse débordante envers elle. Encouragé par ses sourires, il ne put se résoudre à quitter sitôt cette brillante société, et les arrangements ayant été pris pour la soirée, Marguerite, sur ses instances pressantes et sur celles de Charlotte, ayant consenti à assister le soir même à un concert d'amateurs donné à l'hôtel Germot, il la laissa partir avec M. Blouan, qui se sentait fatigué, et continua de servir de cavalier à madame de Prévaneau. Mais celle-ci, qui commençait à le trouver suffisamment ennuyeux, parla de rentrer, aussitôt Marguerite partie. M. de Prévaneau la reconduisit jusqu'à son hôtel, et, l'heure du dîner n'étant pas encore sonnée, il ne trouva rien de mieux que de passer familièrement son bras sous celui de Robert, qui s'en allait fumer dans une des allées du parc.

VIII

MILORD ROBERT ET SA DISCRÉTION : M. DE PRÉVANEAU

— Que je ne vous retienne pas, mon oncle, dit le jeune homme flegmatiquement ; je fais ma promenade seul à cette heure.

— Et moi aussi, mais puisque vous voilà, causons. Où demeurez-vous ?

— Je l'ignore.

— Farceur !

— Mais oui, je suis un arrivé de ce matin, et la seule chambre qui reste vacante à l'hôtel où sont descendus mes parents ne me convient pas du tout.

— Mon cher Robert, cela me ravit, j'ai un appartement à vous offrir.

— Plaît-il ?

— Je vous dis qu'il y a dans notre hôtel un appartement de garçon qui vous conviendrait parfaitement. On est très-bien dans cet hôtel. Je taquine un peu ma fille parce qu'elle l'a choisi ; mais, si vous y logez, je m'y trouverai mieux. Je ne suis pas homme à me lier avec le premier venu, et nous nous entendons si bien !

Le regard de Robert s'abaissa sur M. de Prévaneau et puis se releva avec une indéfinissable expression vers les voûtes feuillées.

— Eh bien ! qu'en dites-vous ? reprit M. de Prévaneau.

— N'est-ce pas la cloche du dîner qui sonne à l'hôtel Germot ? demanda Robert avec ennui.

— Non, dit M. de Prévaneau en tirant sa montre, nous avons encore un quart d'heure. La table est-elle bonne à cet hôtel ?

— Très-bonne. Au revoir, mon oncle.

— Et le service ?

— Admirablement fait. Je vous dis : à ce soir.

— Et la société ?

— Vous en avez eu un échantillon tout à l'heure. Pardon, je suis pressé.

— Et moi aussi. Ah ! si Marguerite avait voulu me croire, nous serions bien confortablement installés là. Je ne sais vraiment pas à quoi la pauvre fille emploiera ses millions.

Robert lui tournait à demi le dos déjà, il se détourna et le regarda en face.

— Des millions ? dit-il avec un grand point d'interrogation.

— Mais sans doute ; est-ce que vous ne savez pas ce qui nous est arrivé ?

— Je ne sais rien.

— Ah ! par exemple ! Elle m'avait toujours dit : Soyez tranquille, mon père, j'écrirai à Robert.

— Elle ne m'a rien écrit.

— La sournoise ! Mais vous êtes pressé, je vous raconterai cela une autre fois.

— Mais non, racontez ; je crois bien qu'avec toutes ces promenades, j'ai manqué l'heure du courrier.

— Oui, répondit magistralement M. de Prévaneau en regardant de nouveau sa montre, vous pouvez m'en croire et me consulter toujours pour ces choses de détail. Je sais déjà mon Vichy sur le bout du doigt.

— Une autre fois, je ne manquerai pas de recourir à vous. Vous disiez donc ?

— Que Marguerite est devenue millionnaire.

— Comment ?

— Ah ! voici le drôle. Son grand-père, qui est un

très-savant géologue, possédait de mauvais terrains du côté de Plégon, et avait l'idée qu'ils renfermaient du plomb et de l'argent. On riait un peu de lui, de ses rêves, de ses mines ; je laissais rire, mais je pensais toujours que quelque chose se découvrirait.

— Cependant... dit Robert ; mais continuez, mon oncle.

— Non, cependant quoi ?

— Je me rappelle vaguement vous avoir entendu parler de cela. « Ce pauvre vieux fou et ses rêves ne nous tirent pas de la misère, » disiez-vous.

— J'ai pu le dire, j'aime à plaisanter ; mais ma conviction était qu'il se découvrirait quelque chose.

— Et vos prévisions se sont réalisées ?

— De point en point. Un beau jour un industriel entend je ne sais comment parler des idées du père Blouan : il se met en quête, il trouve les papiers relatifs à une ancienne association, il s'abouche avec M. Blouan et avec une compagnie anglaise ; bref on creuse, on fouille, on s'arrange, et voilà une belle et bonne industrie établie à Rosenclan. Marguerite achète le vieux château, le fait restaurer, et nous y vivons à cause de mon beau-père, qui ne veut plus quitter ces chères mines.

Robert suivait avec attention le jeu de la physionomie de son interlocuteur. Ce n'était pas un rêve de son imagination qu'il racontait aussi sérieusement, aussi simplement ; il fallait que ce fût la vérité.

— M. Blouan a-t-il d'autres héritiers que Marguerite ? demanda-t-il.

— Pas l'ombre d'un; c'est ma fille qui hérite de tout sans contestation. Voilà pourquoi je ne comprends pas ses économies, ses simplicités. Madame de Prévaneau croyait me faire beaucoup d'honneur, je pense, en m'accueillant tout à l'heure. D'abord entre parents, on se vaut comme naissance, il me semble, et ma fille sera autrement riche que la sienne. Mais n'allez pas encore répandre cela, Robert. Une des manies de Marguerite est de ne pas apprendre son changement de position; elle vous le fera connaître, mais ne lui en dites pas un mot le premier, je vous prie.

— Je vous le promets, dit Robert; cette fois, c'est bien la cloche du dîner, je crois?

— Oui, je me sauve. A ce soir.

— A ce soir, mon oncle.

Robert se dirigea vers l'hôtel Germot, et M. de Prévaneau repartit à pas pressés vers la place Rosalie. Comme il traversait le corridor qui menait à la salle à manger de son hôtel, la porte du petit salon de conversation s'ouvrit et Marguerite lui fit un geste d'appel. Il entra.

— Je viens de conduire bon-papa dans la salle à manger, dit-elle en fermant la porte, mais je vous ai attendu ayant une petite grâce à vous demander. Nous allons, nous retrouver avec les Prévaneau et Robert de Nédonville, ce soir. Je vous en prie, ne leur parlez pas des mines, de ma fortune, j'y tiens absolument.

— Tu... tu... tu es étrange, Marguerite! s'écria M. de Prévaneau en arpentant à grands pas le salon pour dissimuler l'embarras qu'il éprouvait; tu aimes

à faire des mystères de tout. Crois-tu donc que ces choses-là ne se sauront pas? D'autres que nous les crieront sur les toits.

— Il est certain que je n'ai ni la prétention, ni même le désir de cacher mon changement de position; mais j'ai mes raisons pour que Robert surtout ne l'apprenne pas sur-le-champ. Je ne vous demande pas d'imposer silence à tout le monde, mon père; je réclame votre silence, à vous, comme j'ai réclamé celui de bon-papa.

— C'est bon, c'est bon; je me tairai.

— C'est tout ce que je vous demande, dit Marguerite pensivement, nous sommes si peu connus à Vichy, et notre installation y est si modeste, que rien ne me semble plus facile que de garder encore quelque temps notre secret.

— Un secret possédé par des milliers de personnes, murmura avec humeur M. de Prévaneau, qui au fond regrettait le confidence faite à Robert; le secret de Polichinelle! Ton secret n'en est pas un.

— Pas à Vichy, mon père. Qui donc connaît Rosenclan à Vichy? Mais allons dîner, bon-papa doit se demander ce que nous sommes devenus.

IX

ROSE ET LIS.

M. de Prévaneau était généralement impatient quand il s'agissait de se rendre à une fête; aussi, ce soir-là,

sa précipitation n'étonna pas Marguerite, et ne lui donna aucun soupçon. Elle se pressa elle-même pour lui complaire, et l'on finissait d'allumer les lustres quand ils entrèrent dans le salon de l'hôtel. Le général de Prévaneau s'y trouvait heureusement, et M. de Prévaneau, lui laissant la garde de Marguerite, se mit à la recherche de Robert. Robert n'avait point été vu à l'hôtel. A tout hasard, M. de Prévaneau se rendit dans le parc.

Tout en ne s'expliquant pas du tout l'étrange désir de sa fille, M. de Prévaneau avait compris qu'elle attachait une véritable importance à sa discrétion, et il lui en coûtait de l'affliger.

Il traversa le parc dans toute sa longueur, et il revenait tout découragé vers l'hôtel quand il aperçut Robert fumant contre le tronc d'un arbre.

— Enfin vous voilà ! s'écria M. de Prévaneau en s'abattant sur lui ; voilà une demi-heure que je vous cherche.

Le jeune homme parut vivement contrarié et attendit qu'il s'expliquât.

— Avez-vous raconté aux Prévaneau ma confidence de tantôt? reprit M. de Prévaneau en baissant la voix.

— Une confidence... qu'on raconte... dit Robert évasivement.

— Je ne vous avais pas mis sérieusement au secret.

— Je l'ai cependant gardé.

— Ah ! voilà qui me soulage. Figurez-vous que Marguerite m'attendait avec ses plus grands airs, ses grands airs sérieux pour me dire... devinez quoi?

— Je ne devinerai pas.

— Qu'elle ne voulait point qu'on parlât des mines et du reste, à vous surtout. Je ne sais pas du tout quelle est son idée, mais elle en a une, et je ne voudrais pas la contrarier pour si peu. C'est une excellente enfant, on peut bien lui passer quelques petits caprices de ce genre.

— Certainement, dit Robert. C'est tout ce que vous avez à me dire, mon oncle?

— Oui.

— Mais garderez-vous le silence, vous aussi? N'irez-vous point dire à Marguerite quelque jour : Robert savait tout, je lui avais tout dit?

— Je m'en garderai bien; je connais ma fille, elle est d'une susceptibilité que j'appellerai farouche, pour les choses de délicatesse. Elle ne me pardonnerait pas de ne pas lui avoir avoué la vérité tout de suite. Si vous me promettez le silence sur cette vétille, vous pouvez être sûr qu'il n'en sera plus question entre Marguerite et moi.

— Allons, c'est bien, dit Robert; je ne sais rien, absolument rien. En diplomatie on apprend à garder les secrets, et celui-ci n'a pas la gravité d'un secret d'État; donc n'en parlons plus.

— N'en parlons plus; mais vous n'avez pas fait toilette, il me semble; pourtant j'entends d'ici grincer leurs violons.

— Le septuor est chanté, dit Robert en consultant sa montre; et d'ailleurs je suis pris par une assez grave affaire, et j'ai prévenu le général que je ne pourrais

servir de cavalier à ces dames ce soir. Voici l'heure de mon rendez-vous, j'y cours.

Les deux hommes se séparèrent. M. de Prévaneau, sûr de son fait, rentra triomphalement dans les salons, et Robert s'occupa de sa grave affaire, qui consistait à aller s'accouder, le collet de son paletot retroussé très-haut sur ses oreilles, contre une des fenêtres du salon de l'hôtel Germot. A travers la gaze transparente des rideaux, on apercevait parfaitement l'intérieur du salon, et beaucoup de curieux stationnaient contre ces fenêtres, entr'ouvertes à cause de la grande chaleur. Les uns admiraient les glaces brillantes et leurs encadrements sculptés et dorés, les autres le riche ameublement Louis XV; il y en avait qui analysaient les luxueuses toilettes des femmes; il y en avait qui prêtaient l'oreille à la musique et jouissaient ainsi du concert qui ne se donnait pas pour eux. Ce que regardait avec persistance Robert, perdu dans cette foule un peu populaire, c'était un petit canapé bleu placé en face de la croisée qu'il avait choisie, et sur lequel étaient assises côte à côte les deux plus charmantes femmes de la réunion : Marguerite, en robe unie, ses beaux cheveux simplement nattés sous ses bandeaux à la russe; Charlotte, brillament costumée à la dernière mode, parée de bijoux étincelants, de fleurs éclatantes; Marguerite, blanche, reposée, sereine; Charlotte, fraîche, animée, souriante, prodigue de sourires, débordante de vie et de joie. L'une faisait penser à ces roses finement colorées, gracieusement entr'ouvertes, entre les pétales tremblants desquels la

brise semble s'insinuer pour en disperser le suave parfum; l'autre, au contraire, rappelait le lis, cette fleur délicate et fière, et comme impénétrable, qui semble concentrer ses parfums dans son calice profond.

Robert ne perdait pas de vue ces deux fleurs qui appelaient diversement, mais impérieusement, la sympathie ; il continuait dans l'ombre cette étude dans laquelle se concentrait toute la puissance de ses hautes facultés. Quand le regard brillant de Charlotte parcourait rapidement la foule et y errait comme pour y chercher quelqu'un, un sourire détendait ses lèvres, car il traduisait en quelque sorte à livre ouvert ce qu'exprimait alors cette physionomie, miroir presque trop fidèle des impressions qui passaient sur une âme ardente et naïve. Il est vrai que, pour chasser cette petite préoccupation, quelques paroles du général, un sourire de Marguerite, un air nouveau et sympathique suffisaient. Marguerite, plus sérieuse que de coutume, laissait échapper des signes de lassitude. Robert la vit commencer de bonne heure une série d'appels qui s'adressaient à M. de Prévaneau. Il pressentit qu'elle avait l'intention de quitter les salons avant la fin de la soirée, et il s'éloigna précipitamment de son observatoire au moment où M. de Prévaneau, devinant enfin la signification des mouvements du bouquet balancé par la main de sa fille, se dirigeait vers l'angle du salon où elle se trouvait. Marguerite ne rappelait son père auprès d'elle que pour lui demander de la reconduire. Il se fit prier quelque temps : Char-

lotte joignit ses instances aux siennes; mais enfin Marguerite l'emporta, et au premier silence ils se glissèrent dehors.

En sortant de ce salon étouffant, plein de lumière, Marguerite respira avec bonheur l'air frais et embaumé de la nuit, et s'enroula en quelque sorte dans la douce moiteur de ses ténèbres. Sa fatigue disparut soudainement, et elle aurait volontiers prolongé sa promenade sous les grands arbres, tout argentés par les douces clartés de la lune; mais M. de Prévaneau n'entrait pas dans toutes ces délicatesses admiratives; il aimait le clair de lune comme la musique, en nombreuse et joyeuse compagnie. Après avoir par condescendance arpenté deux ou trois fois l'allée principale, il entraîna sa fille vers l'hôtel, au pas de charge. Ils se souhaitèrent le bonsoir sur le palier; mais, à peine rentrée dans sa chambre, Marguerite s'empressa de porter un pliant sur le balcon dans le dessein de jouir quelque temps encore de cette nuit lumineuse. Elle était à peine assise, qu'un parfum, qui n'était pas celui du catalpa qui s'élevait devant elle, vint lui révéler la chose la plus désagréable qu'elle pût craindre : la présence d'un voisin. Ce voisin, arrivé de la soirée sans doute, fumait dans la partie du balcon qui dépendait de son appartement, ce qui était bien son droit, mais ce qui causait un sensible déplaisir à Marguerite. Le fumeur restait caché derrière la petite séparation de fer tout enguirlandée de verdure établie sur le balcon; mais enfin il était là, et il y serait probablement tous les jours. Marguerite ne s'enfuit pas

précipitamment; mais, après une pause de quelques minutes, elle se leva en soupirant et prit son pliant.

— Je ne vous fais pas fuir, Marguerite? dit une voix, la voix de Robert.

Le fumeur, le voisin, c'était Robert. Il avait jeté son cigare, il s'était tourné vers Marguerite, qui demeurait toute saisie, son petit pliant à la main.

— Je ne suis point un fantôme, reprit-il en souriant; daignez me reconnaître. Quand vous êtes apparue sur ce balcon, sous cette lumière étrange et vaporeuse, j'ai pu me figurer un instant que j'étais favorisé d'une apparition et visité dans ma solitude par une de ces ravissantes créatures qui peuplent les ballades; mais, pour ce qui me concerne, l'accoutrement masculin, sans parler du personnage, vous a prosaïquement révélé votre voisin.

— Vous l'êtes donc devenu, Robert? demanda Marguerite.

— Comme vous voyez.

Il baissait un peu la voix.

— Le hasard a de ces gâteries, dit-il, c'est lui qui nous rapproche. Me permettez-vous de rester votre voisin, Marguerite?

— Il me semble que vous vous êtes passé de ma permission pour le devenir, Robert.

— Ah ! c'est différent. Je viens, c'est mon droit; je reste, ce sera votre volonté.

— Restez, Robert, dit Marguerite les yeux baissés; mais je ne vous en donne pas pour huit jours. Ce petit

hôtel, qui nous convient à nous, ne pourra vous plaire longtemps.

Elle ajouta en le regardant :

— Les futurs ambassadeurs et les simples employés ne se logent pas ordinairement aux mêmes enseignes, mon cousin.

Robert soutint sans sourciller son regard pénétrant.

— Toujours fière, toujours vraie, Marguerite? dit-il.

— Pourquoi changerais-je, Robert?

— Oh ! non, ne changez pas ! dit-il avec élan.

— Cependant, qui sait? si les millions de bon-papa m'arrivaient quelque jour, je pourrais tout comme une autre me laisser enivrer. Qu'en pensez-vous?

— Je ne le crois pas, vous êtes d'or pur, ma cousine.

— Avec plus ou moins d'alliage, mon cousin; mais j'entends la sonnette de bon-papa. Le bruit de notre conversation lui arrive peut-être. Je vais lui annoncer que nous avons l'insigne honneur de vous avoir pour voisin.

— Que ne dites-vous bonheur, Marguerite !

— Pardon, mais bon-papa carillonne, dit Marguerite précipitamment; bonsoir, Robert.

— Bonsoir, Marguerite; à demain.

La porte vitrée des balcons se ferma en même temps; les voisins rentraient chez eux.

X

ENTRE LA DAME AIMABLE ET LA DAME INFLEXIBLE

Personne n'avait des allures plus indépendantes que la comtesse de Prévaneau. Elle aimait à tout voir, à tout entendre, sans trop se déranger, et ne s'embarrassait de sa fille que dans les circonstances où il était de toute nécessité qu'elle la chaperonnât. Le plus souvent elle la laissait au général, et s'en allait à droite et à gauche glaner tous ces riens qui l'amusaient et qui amusaient beaucoup les autres, lorsqu'ils avaient passé par le laminoir de son esprit caustique. Le matin, pendant que le général et Charlotte allaient faire de longues promenades solitaires, elle flânait par les lieux publics de Vichy, ou bien, assise dans le parc, elle regardait défiler les promeneurs. Ces petits régals féminins laissant Charlotte tout à fait insensible, et Charlotte ne sachant faire autre chose que remuer sur sa chaise, la comtesse de Prévaneau s'adjoignait pour ses délassements particuliers sa cousine, mademoiselle Eugénie de Nédonville, qui n'était guère riche que d'orgueil, et qui passait une grande partie de l'année chez elle.

Mademoiselle Eugénie avait une quarantaine d'années intrépidement portées. C'était une petite femme

qui paraissait faite d'acier, et dont la figure avait un étrange caractère d'inflexibilité. Cheveux, front, sourcils, regards, lèvres, tout était inflexible : il n'y avait presque jamais de mouvements sur sa figure. Son caractère était calqué sur sa physionomie; on l'avait toujours comparée à une barre de fer non recouverte de velours, et elle ne s'assouplissait un peu que sous la main satinée, mais bien garnie d'ongles, de sa cousine Henriette. Au fond, ces deux femmes, qui avaient des qualités différentes, possédaient la même nature portée à l'individualisme, au culte du moi; le vêtement seul différait chez chacune d'elles. L'une se faisait gracieuse, l'autre restait revêche; l'une, ayant à mener une barque bien lestée sur l'océan mondain, rentrait les ongles, s'emmaillotait de politesse de femme du monde, et même de cette bienveillance banale qui entre dans la diplomatie féminine; l'autre, n'ayant aucun intérêt immédiat à sauvegarder, vivait ostensiblement dans sa sécheresse, et se composait de son orgueil, de ses petites rancunes, de ses petites jalousies, un vrai rempart d'épines, par-dessus lequel son regard inflexible fouillait dans notre pauvre humanité dont elle essayait de s'isoler chaque jour davantage. Les heureux, les brillants, les bien doués, l'agaçaient; les souffrants, les deshérités, lui faisaient horreur. Aussi elle avait trouvé philosophiquement beau de se tenir à l'écart, elle se glorifiait de ne vivre que par la raison, et appuyait stoïquement un de ses doigts d'acier sur son cœur quand une de ses fibres s'imaginait de tressaillir.

Elle passait une partie de l'été au château de Nédonville où elle était très-bien accueillie. Elle aimait le général, faisait sa partie et lui racontait des histoires de famille; elle entrait dans les grands travaux de tapisserie qui étaient une des occupations favorites de la comtesse Henriette, et la secondait dans toutes ses petites querelles de famille ou de relations; elle se promenait avec Charlotte, qui lui crispait parfois les nerfs quand sa beauté resplendissait trop, mais dont elle aimait l'humeur franche et la gracieuse spontanéité.

La conversation des deux cousines, assises contre le tronc lisse d'un grand érable, eût été un rare échantillon de malice et de perspicacité féminines.

Elles passaient en revue les familles qui habitaient momentanément sous le même toit qu'elles, et les remarques formulées d'un ton sec par mademoiselle Eugénie, et les observations fines tombant des lèvres mielleuses de la comtesse Henriette, étaient comme toujours frappées au coin de la plus innocente, mais souvent de la plus mordante ironie.

Elles dégustaient tout doucement ainsi les manies et les défauts de leur prochain, sans sortir d'une honnête modération, quand la voix métallique de mademoiselle Eugénie s'accentua pour dire:

— Il n'est pas à Cusset.

Il, c'était Robert, qui passait par la grande allée du parc, en compagnie de M. Blouan et de Marguerite. Mademoiselle Eugénie n'aimait pas Robert, qui se méfiait d'elle. Cela remontait aux premiers jours de

leur jeunesse, aux réunions de famille où le brillant jeune homme arrivait entouré de tous les prestiges. Sa cousine Eugénie lui était demeurée peu sympathique, et, bien qu'il se montrât prodigue de lui-même envers les autres, il n'était pas sorti une fois avec elle de cette politesse banale qui n'est qu'une aimable indifférence, et elle ne manqua pas de lui en vouloir de ce dédain. Avec l'énergie qui la caractérisait déjà, elle avait coupé court à ses propres sympathies, à ses propres admirations, et elle avait relégué Robert au rang des êtres brillants sur lesquels il est bon de souffler de temps en temps un peu de fine poussière de médisance, ne fût-ce que pour les ternir un peu. Aussi, de sa prunelle inflexible qui avait la couleur et l'éclat du jais, il jaillit une petite flamme qui n'était point précisément alimentée par la tendresse, quand elle prononça ces mots :

— Il n'est pas à Cusset.

— Non, répondit la comtesse, qui avait pris son lorgnon pour regarder le groupe qui passait; il s'est excusé. Il est toujours fort habile à trouver des excuses quand une partie ne lui plaît pas.

— Et depuis quelque temps les parties lui plaisent de moins en moins. J'ai remarqué qu'il a toujours un prétexte prêt, quand il devine que mademoiselle Marguerite ne sera pas des nôtres.

— Et l'importante affaire qui le retient est ordinairement d'aller rêvasser avec ma nièce et son grand-père par les allées des Célestins.

— Et dire que Charlotte ne voit pas cela, Henriette!

Madame de Prévaneau laissa tomber en même temps son pince-nez et sa tapisserie sur ses genoux.

— Charlotte, ma chère, dit-elle avec un léger haussement d'épaules, est le vivant portrait de son père, crédule et confiante à m'agacer. Son amitié pour Marguerite sert aussi à l'aveugler : elle n'a pas assez de mots pour la vanter; elle énumère une à une toutes ses qualités devant Robert avec un entrain qui me confond. C'est la tête la plus romanesque et le cœur le plus excellent qui se puissent rencontrer.

— Elle est vraiment gentille, Charlotte, et notre beau cousin me paraît simplement stupide d'oser lui préférer cette petite Marga.

— Marguerite est bien dangereuse dans sa simplicité, dit madame de Prévaneau d'un air profond; si j'avais désiré le mariage de Robert et de Charlotte, je ne serais pas restée huit jours dans son voisinage; mais elle s'est présentée à point pour enrayer une affaire qui me déplaisait et qui se dénouera ainsi d'elle-même. Que n'ai-je prévu ceci ! Je ne me serais vraiment pas autant tourmentée de voir ma fille s'attacher à son cousin, qui est, je le veux bien, l'homme le plus charmant du monde, mais qui reste le moins riche des attachés d'ambassade.

— Il a tous les goûts d'un grand seigneur !

— Sans en avoir la fortune, car il est positif qu'il a fort écorné son patrimoine pendant son séjour à Londres. Aussi vous avez vu combien je devenais sérieusement inquiète en entendant le général l'inviter sans cesse à venir nous voir depuis que la mort de notre

tante nous a rapprochés. Ni lui ni Charlotte n'auraient compris que, pour une différence de fortune, je refusasse Robert pour gendre.

— Voilà ce que c'est que de s'engouer des gens!

— Certainement, il est beaucoup plus raisonnable que Charlotte épouse notre bon voisin. A eux deux, ils feront la première maison de Normandie.

— Il est aussi bien mal tourné, votre grand marquis de Bérinville, Henriette!

— C'est possible, mais il n'y a que lui de mal dans toute l'affaire. Sans parler de ses avantages de naissance, de fortune et de bonté personnelle, notre fille, en l'épousant, nous reste. C'est par là que je tiens le général.

— Lui, pourtant, n'est pas égoïste, Henriette, dit mademoiselle Eugénie avec un petit regard sanglant.

— Je le serai pour deux, dit sèchement la douce comtesse.

Les lèvres inflexibles de mademoiselle Eugénie se distendirent, et il sortit d'entre ses belles dents un petit éclat de rire strident, qui fit partir une volée d'oiseaux d'un arbre voisin.

— Bon, vous effarouchez maintenant les oiseaux, dit la comtesse Henriette, non sans malice.

— J'effarouche tout le monde, bêtes et gens, comme vous savez: ce n'est pas précisément ma faute; mais vous m'amusez tant, ma chère, quand vous devinez les petites pointes que je vous lance! Au fond, c'est de la pure plaisanterie, et je suis bien de votre avis. J'ai été très-fâchée de voir Charlotte s'enticher de Ro-

bert. Cependant je n'en suis pas encore arrivée à digérer votre grand marquis de Bérinville.

— Vous y arriverez.

— Mais êtes-vous sûre que les attentions de Robert pour mademoiselle Marguerite guériront Charlotte?

— Elles maintiendront son inclination dans le *statu quo*. Ces perpétuels tête-à-tête à Nédonville, ces cavalcades avec le général pour mentor, ne valaient rien ; Marguerite étant maintenant en tiers, Robert est obligé de s'en tenir à la stricte politesse entre ses deux cousines, pour ne pas éveiller de susceptibilités ni d'une part ni de l'autre. Il est vraiment parfait dans ce rôle, il le remplit avec une adresse consommée.

— Je devine maintenant pourquoi vous insistez tant pour que tous ces Prévaneau retournent avec nous à Nédonville, dit mademoiselle Eugénie.

— C'est clair. Je rassure ainsi notre cher voisin que les assiduités de Robert commencent à inquiéter, je tiens Robert à distance. Or sa présence à Nédonville devenait tout à fait compromettante. Je n'ai jamais compris l'insistance que le général a mise dans son invitation. Il se laisse toujours emporter par son bon cœur, et c'est à moi à réparer ses bévues. Si Robert revient seul avec nous, tout est de nouveau compromis. La tête de ma fille s'exaltera et lui-même s'empressera d'oublier Marguerite.

— J'en doute.

— Les hommes sont si inconstants, quand ce n'est pas la fortune qui les attire!

— Oh ! je le sais bien ; mais la fortune de Charlotte est tentante, car elle est sûre, tandis que celle de mademoiselle Marguerite me fait un peu l'effet d'un rêve. Qu'est-ce que toutes ces histoires de mines, de charbon, que raconte si gravement votre insupportable cousin? Quand il se met à chuchoter là-dessus en prenant des airs mystérieux, j'ai toutes les peines du monde à ne pas lui rire au nez.

— Cela ne m'étonne pas, et j'avoue que j'ai été longtemps sans croire un mot de ce que ce bavard de Charles nous narrait. Mais, la semaine avant votre arrivée, j'ai reçu une lettre de mon frère, que j'avais questionné là-dessus. L'histoire des mines y est racontée tout au long, rien n'est plus véridique. Ce qu'il y a de curieux, ce qui m'a parfaitement surprise, c'est que Robert, à notre arrivée à Vichy, ignorait le changement de fortune de sa cousine.

— Il ne l'ignorait pas, Henriette.

— Comment le savez-vous?

— Je le pressens, ma chère.

— J'ai aussi pensé, depuis, que son silence n'était qu'une feinte habile, il n'aurait pas fait cette volte-face pour une fille pauvre. Ce qu'il y a de certain, cependant, c'est qu'il a chaudement complimenté M. Blouan hier, et que, toute la soirée, il a fait la guerre à Marguerite sur sa discrétion. Marguerite accueillait ces reproches avec une émotion qui aurait dû ouvrir une bonne fois les yeux à Charlotte. Mais ma pauvre fille a un bandeau sur les yeux, comme toutes les personnes romanesques.

— Pourquoi ne le lui déchirez-vous pas une bonne fois, Henriette?

— Parce que je trouve moins cruel de le laisser tomber peu à peu. Je veux ménager son cœur, et d'ailleurs la moindre maladresse de ma part la ferait se tourner contre le marquis qu'elle supporte sans l'aimer. Je connais Charlotte, elle dirait : « Puisqu'il le faut, je renonce à Robert, mais je n'épouserai pas M. de Bérinville. »

— C'est une drôle de logique.

— C'est la logique des gens passionnés.

— Quand je la vois accabler de tendresses cette sournoise de Marguerite, j'éprouve une irritation profonde ; cela, positivement, me prend sur les nerfs.

— Et à moi aussi parfois; mais regardons les choses du bon côté : Charlotte aimant sincèrement Marguerite, ce sentiment adoucira le coup qui lui sera porté, vous verrez qu'elle poussera la générosité jusqu'à céder Robert de bonne grâce à sa cousine.

— Oh! par exemple, ce serait un peu fort : une femme peut-elle se rendre coupable d'une niaiserie pareille? Mais chut! voici tous les Prévaneau qui viennent de ce côté, M. Charles en tête; il ne va pas manquer de s'accrocher à nous.

La prédiction de mademoiselle Eugénie se réalisa. M. de Prévaneau, ayant aperçu les deux travailleuses, entraîna vers elles M. Blouan, Robert et Marguerite, à laquelle Robert donnait le bras.

— Où est Charlotte, ma tante? demanda Marguerite à la comtesse Henriette.

— Je n'en sais rien, Marguerite; elle voyage sur un âne du côté de Cusset, et elle y a entraîné son père. Vous connaissez son goût pour les ânes.

— Marguerite, vous aviez raison, dit Robert.

— Mais il me semble que c'est l'habitude de mademoiselle Marguerite de mettre la raison de son côté, dit mademoiselle Eugénie d'un ton équivoque.

Robert s'inclina vers elle.

— Rien n'est plus vrai, dit-il froidement.

— J'avais aussi cru reconnaître Charlotte, s'écria M. de Prévaneau, qui était myope, mais qui voyait tout ce que voyaient les yeux des autres.

— Il s'agit de Charlotte? demanda la comtesse Henriette.

— Oui, ma-tante, répondit Robert; nous avons aperçu de loin toute une cavalcade qui rentrait à Vichy, et Marguerite, qui a d'excellents yeux, a cru reconnaître Charlotte. Ni M. de Prévaneau ni moi n'étions de son avis.

— Que disiez-vous donc tout à l'heure, monsieur? dit mademoiselle Eugénie en dirigeant son regard inflexible sur M. de Prévaneau.

— Je croyais que... il me semblait aussi reconnaître Charlotte à son voile vert.

— Elle avait un voile bleu, répondit l'inflexible questionneuse.

— Ils sont revenus de bien bonne heure, dit la comtesse Henriette; ils vont se demander ce que je suis devenue. Pourtant il fait bien bon ici, et, si nous quit-

tons un instant nos places, qui sont les meilleures, elles seront prises.

— Voulez-vous que je repasse par l'hôtel, ma tante? dit Marguerite; j'ai à parler à Charlotte pour la soirée d'aujourd'hui.

— Volontiers, Marguerite. A propos, avez-vous pris votre décision? Aurons-nous le plaisir de partir ensemble pour Nédonville?

Marguerite parut légèrement embarrassée à cette question faite à brûle-pourpoint.

— Nous irons, n'en doutez pas, ma chère Henriette, s'écria généreusement M. de Prévaneau.

— Mais, mon père, songez donc à l'embarras que nous donnerons à ma tante, dit Marguerite.

— Cela ne doit pas vous occuper, ma nièce; venez de confiance à Nédonville. Je parie que M. Blouan sera enchanté de retrouver son vieil ami le curé de Bremonville.

— Certainement, dit M. Blouan; mais il y a bien longtemps que nous avons quitté Rosenclan. Cependant, que Marguerite fasse ce qui lui plaît.

— Je ne vois pas trop comment vous pouvez vous tirer de là, ma cousine, dit Robert, qui étudiait la physionomie de Marguerite avec une anxiété voilée.

— Évidemment, elle nous viendra de gré ou de force, dit la comtesse Henriette en riant. Allons, Marguerite, décidez-vous; Charlotte sera au bonheur, et aussi le général, Eugénie, Robert, nous tous enfin. Ce soir, il faut que vous me donniez une réponse : j'écris demain à Germaine.

— Je vous la donnerai, ma tante, répondit Marguerite : à ce soir.

Elle s'éloigna avec son grand-père et Robert, et ce ne fut qu'en arrivant à l'hôtel Germot qu'elle s'aperçut de la disparition de M. de Prévaneau.

— Eh bien ! mon père ? dit-elle en se détournant.

— Il est resté avec ces dames, Marguerite, répondit Robert; cela paraît vous contrarier ?

— Oui, je lui aurais confié bon-papa, et je serais demeurée quelques instants avec Charlotte.

— Je sais mon chemin, dit le vieillard en souriant.

— Vous êtes si distrait, bon-papa !

— Je crois vraiment que vous faites de moi une abstraction, Marguerite, dit Robert; j'ai toujours l'honneur de disparaître devant votre pensée. Je me charge de reconduire M. Blouan.

Marguerite le remercia du regard, sourit à son grand-père et s'informa de Charlotte à une femme de chambre qui passait.

Le général était sorti, mais mademoiselle de Prévaneau était dans son appartement. Sur cette assurance, Marguerite fit un geste d'adieu aux deux hommes arrêtés près du seuil de la porte et disparut dans le corridor.

XI

AUTRE POLITIQUE

Pour la première fois, peut-être, depuis leur connaissance, Marguerite ne reçut pas de Charlotte l'accueil affectueux auquel elle était habituée. Charlotte, assise contre la fenêtre qui donnait sur le jardin, regardait au dehors d'un air ennuyé, et sourit à peine en voyant sa cousine entrer.

— Prenez une chaise, Marga, dit-elle en essuyant furtivement ses yeux; je suis brisée. C'est bien la dernière fois que je monte sur ces baudets rétifs.

— J'ai toujours été étonnée de votre goût pour eux, Charlotte, dit Marguerite en s'asseyant; pour une écuyère de votre habileté, un âne est la plus triste des montures.

— Que voulez-vous, Marga? monter sur un âne est un plaisir relatif; j'ai fait de charmantes parties au commencement de notre séjour ici. Il est parfois très-amusant de voir lutter certains cavaliers contre ces animaux têtus. Et les femmes donc! celles qui ne sont pas quelque peu intrépides!

Elle ne put s'empêcher de sourire, et reprit plus gaiement :

— C'est ma tante Eugénie qu'il faut voir à âne. Son âne et elle sont à peindre : je l'ai vue rester en arrière toute seule, plutôt que de lui céder. Elle veut contredire même les ânes. Pour moi, je leur ai dit adieu aujourd'hui. Mais aussi j'étais si mal montée ! Papa ne se connaît pas du tout en baudets, et Robert n'était pas là.

L'émotion de sa voix en prononçant ces simples mots : « Robert n'était pas là, » fit imperceptiblement tressaillir Marguerite.

— Il dédaigne maintenant toutes nos parties, reprit Charlotte en agitant sa tête blonde ; je lui revaudrai cela à Nédonville.

— Quel accent farouche ! dit Marguerite en riant ; vous lui en voulez donc beaucoup, à ce pauvre Robert ?

— Ce n'est pas que je lui en veuille, je n'en veux jamais longtemps à personne ; mais enfin, quand il n'est pas là, je trouve que rien ne va. Est-ce que vous n'éprouvez pas cela, Marguerite ?

— Mais si, dit Marguerite doucement ; Robert ne s'agite pas, mais il dirige tout sans en avoir l'air.

— Oh ! parfaitement dit. Je connais peu d'êtres aussi bien doués. Et vous ?

— J'ai vu si peu de monde, Charlotte !

— Mais j'en ai vu beaucoup, moi, de tous les genres et de toutes les nations, et je n'en ai pas vu, non, pas un seul, qui fût comparable à Robert.

— Êtes-vous enthousiaste, Charlotte ! dit Marguerite, qui avait l'air de souffrir.

— C'est toujours ce que me reprochent maman et ma tante Eugénie. Allez-vous dire comme elles, Marga ?

— Ah ! je vous aime bien ainsi, dit Marga en lui pressant la main, c'est à ce caractère généreux que je dois de vous avoir connue, car enfin je ne vous aurais pas approchée, il a fallu que vous m'attiriez à vous.

— Vous êtes si fière, Marga ! et j'avais depuis longtemps un vif désir de vous connaître ! Robert m'avait si souvent parlé de vous, et vous savez que Robert...

— Est le plus aimable des cousins, c'est connu, dit Marguerite vivement, n'en parlons plus, et occupons-nous de notre affaire. Le lilas blanc est épuisé.

— Quel ennui ! dit Charlotte soudainement intéressée : voilà ce que c'est que de tarder à faire ses commandes. Nous ne pouvons cependant paraître avec des coiffures fanées au bal de ce soir.

— Il y a d'autres fleurs, des roses, du muguet, des azalées.

— Des azalées blanches ?

— Des azalées blanches.

— J'en veux, Robert m'a fait beaucoup aimer ces jolies fleurs.

— Elles sont charmantes, en effet, dit Marguerite pensivement, si transparentes, si délicates ! Tout à l'heure j'en voyais de naturelles dans une corbeille, et vraiment j'admirais l'excessive bonté de Dieu, qui s'est donné la peine de tant parer la terre pour le charme de nos yeux.

— Marga, vous tournez au séraphique, comme dit

Robert, s'écria Charlotte, je n'en pense jamais si long sur les fleurs.

— Ces pensées me viennent tout naturellement, Charlotte.

— Et vous pouvez dire à propos de tout. Hier, n'alliez-vous pas me faire un discours sur les oranges ?

— Parce qu'elles sont faites pour exciter notre admiration et notre reconnaissance ? repartit Marguerite avec un doux sourire. Ce beau fruit si éclatant à l'extérieur, si bien aménagé à l'intérieur dans ses petites cellules de gaze, à la fois sucré et rafraîchissant, doux et acidulé, me paraît une des plus aimables gâteries de la Providence. Les hommes ingrats n'ont pas assez de reconnaissance pour l'auteur de tous ces dons.

— Robert admire beaucoup la nature, dit Charlotte, dont toutes les idées, sans qu'elle s'en aperçût, convergeaient vers Robert.

— Robert admire l'œuvre, Charlotte ; malheureusement sa pensée ne monte jamais jusqu'à l'ouvrier.

Charlotte ébaucha un petit bâillement.

— Oh ! sainte Marguerite, dit-elle, restons-en là, la philosophie me prend sur les nerfs quand j'ai été un peu vivement contrariée. Vous observez toujours, vous approfondissez toujours. Quand on vous dit une chose, vous avez tout de suite l'air de vouloir pénétrer plus loin.

— C'est vrai, dit Marguerite pensivement ; ma pensée m'emporte, je vais toujours au delà.

— Chacun son goût. Je prends les gens comme ils sont, et les choses comme elles me sont dites. Ce soir, en me coiffant d'azalées, je ne réponds pas de songer à en remercier Dieu. Des pensées plus profanes m'occuperont, hélas ! Mais j'entends la voix de mon père, il me semble. Il est allé à la recherche de maman et de ma tante Eugénie, qui ont quitté l'hôtel sans dire où elles allaient.

— Elles sont sous le grand platane à gauche dans le parc, Charlotte ; j'étais venue vous le dire. On frappe, je crois.

— Entrez, papa, dit Charlotte qui avait reconnu le pas du général.

Il entra, serra la main de Marguerite, et dit à Charlotte :

— Je n'ai pas trouvé ta mère.

— C'est que vous ne l'avez pas bien cherchée, cher père ; elle est assise sous le grand platane.

— Je ne suis pas allé de ce côté ; la foule est si compacte !

— Est-ce que la musique joue ? demanda Charlotte.

— Oui.

Charlotte posa rapidement sur ses cheveux blonds sa petite toque et se trouva enveloppée d'un nuage de gaze bleue.

— Venez-vous continuer à philosopher, en écoutant le *Domino noir*, Marguerite ? dit-elle en riant.

— Je ne pense pas pouvoir rester, répondit Marguerite ; mais cependant je retourne avec vous. Mon

père, qui tient en ce moment compagnie à votre mère, me reconduira place Rosalie.

— A défaut de son bras, vous aurez le mien, Marguerite, répondit le général; mais Charlotte va vous retenir dans le parc.

— Vous ne connaissez pas l'indépendance de Marga, dit Charlotte en prenant le bras de sa cousine; elle ne m'a pas encore obéi une fois.

Une charmante expression d'étonnement se peignit sur les traits bronzés du vieux soldat, qui trouvait si doux d'obéir à sa fille.

— Mais je réserve toutes nos forces, continua Charlotte en entraînant Marguerite vers le corridor, et il faudra bien qu'elle nous obéisse une fois à tous, en nous suivant à Nédonville.

— Je croyais que c'était une chose arrêtée, dit le général, qui descendait derrière elles l'escalier balayé par leurs longues robes.

— Je n'ai jamais rien promis positivement, dit Marguerite, que toutes ces allusions à son séjour à Nédonville semblaient mettre au supplice.

— Mais mon oncle de Prévaneau et le cher grand-père ont promis pour vous, riposta Charlotte ; donc, à quoi bon ces résistances ? Robert et moi, irions plutôt vous enlever sur la route de votre Bretagne. Vous n'avez pas idée de tous les complots que nous avons formés ensemble là-dessus.

Charlotte riait, le général riait, Marguerite seule restait sérieuse. Pourquoi ? C'est ce que va nous révéler le chapitre suivant.

XII

PRISE PAR L'AILE

Elle paraît bien légère, cette guirlande d'azalées blanches qui serpente dans les cheveux châtains de Marga, et cependant comme le front de Marga se baisse sous ces fleurs charmantes ! On dirait qu'il y a un poids sur ce front d'albâtre, qui ne s'incline ordinairement si bas que devant Dieu. Mais, s'il n'y a pas de poids sur le front pur de Marguerite, il y en a un sur son cœur, et celui-là devient lourd, si lourd qu'il commence à l'écraser. Marga ne peut plus se dissimuler d'abord que Charlotte aime Robert ; en second lieu, que Robert aime quelqu'un plus que Charlotte. Elle ne se dissimule pas non plus que le jour où Robert a délaissé sa brillante parenté pour se rapprocher de sa pauvre parenté, que le jour où elle l'a vu s'installer, sous le même toit qu'elle, dans cette maison modeste, où tout froisse ses habitudes de luxe, il a pris une place redoutable dans ses affections, il a ajouté à toutes ses qualités séduisantes ce parfum de générosité qui relève la noblesse du cœur. Sa fortune la fera aimer, elle ne l'ignore pas, mais Robert l'a aimée sans sa fortune : il est bien difficile qu'elle ne lui en soit pas reconnaissante. Elle a longtemps caché ses

impressions, se tenant toujours sur la réserve, ne se départant pas de je ne sais quelle défiance irraisonnée. Mais un mois s'est écoulé, les situations s'accentuent chaque jour davantage ; entre Robert et elle, la chaîne d'or pur se soude. Il faut ou se séparer, ou accepter qu'il ose se déclarer. Mais Charlotte ! Charlotte est le grain de sable qui fait grincer les roues. Charlotte est le poids qui pèse sur le front de Marguerite. Briser ce cœur généreux, aimant, qui s'est donné si franchement à elle, détruire les riants projets d'avenir timidement dévoilés par la naïve jeune fille devant celle qui se sait sa rivale, semble à Marguerite une chose impossible. Son âme délicate souffre jusque dans le plus intime de son être à la pensée de bâtir l'édifice de son propre bonheur sur les ruines du bonheur d'une autre. Et cette autre est Charlotte, c'est-à-dire la franchise, la candeur, la noblesse même ; Charlotte, qui aime Marguerite, et qui, pleine de confiance dans la loyauté de Robert, ne soupçonne pas la vérité. Robert est venu habiter la maison de la place Rosalie, ne trouvant pas de place à l'hôtel Germot : qu'y a-t-il de plus simple ?

Le séjour de Vichy est devenu insupportable à Marguerite ; elle n'aspire plus qu'après Rosenclan, où elle espère bien apaiser le trouble de son cœur. Mais voici que la comtesse de Prévaneau a imaginé de la faire aller à Nédonville. C'est en vain que Marguerite a mis en avant, souvent un peu faiblement, tous les motifs qui lui ont paru plausibles pour éviter une acceptation ; ils ont été refusés un à un. Elle est

seule contre tous, et sa tante, la comtesse Henriette, qui fait entrer ce séjour dans ses plans, est une rude jouteuse. Cependant Marguerite le sait : accepter de vivre encore un mois à la campagne, de cette vie intime avec Robert, c'est enchaîner sa propre liberté. Robert lui plaît. Le contact journalier avec cette nature élevée, distinguée, délicate, le rayonnement de cette forte intelligence, ont produit leur effet naturel, et chaque jour elle se sent intérieurement faiblir dans la lutte engagée. Se sacrifiera-t-elle elle-même en retournant en Bretagne, ou sacrifiera-t-elle Charlotte en acceptant le séjour à Nédonville : telle est la question qui s'agite en son âme, et, comme de la résolution qu'elle va prendre dépend évidemment le dénoûment de l'affaire engagée, comme elle se sent arrivée au point culminant de la lutte, toute sa force d'âme ne parvient pas à maîtriser son trouble profond. L'entrée de Marie-Rose vint tout à coup faire diversion à ses pensées.

— M. Blouan veut vous voir toute parée, mademoiselle, dit-elle ; il refuse de s'endormir.

Marguerite fit un geste de lassitude.

— Il est bien heureux, bon-papa, de se trouver couché à neuf heures ! dit-elle.

— C'est le lot des anciens, mademoiselle, et il y a bien des jeunes gens qui ne voudraient pas changer ; mais, dites-moi, est-ce que nous resterons *in æternum* dans ce drôle de pays, qui ne ressemble pas plus au nôtre qu'une poule ne ressemble à un chien ?

— J'espère en partir cette semaine, dit Marguerite ;

rester plus longtemps serait me donner le mal du pays, Marie-Rose.

— Sans doute, mam'zelle! Pour moi, j'en suis, je crois, bien attaquée. Tout me déplaît, et j'ai de ces Auvergnates par-dessus la tête. J'aimais encore mieux le breton de Lorient que le charabia d'ici.

— Il est certain que tu te plaignais beaucoup de Lorient quand nous y habitions. On se plaint toujours.

— Toujours tant qu'on est dans cette pauvre vie. Vous-même, n'êtes-vous pas devenue toute... toute triste depuis quelque temps? Et pourtant rien ne vous manque. Notre vieux monsieur est tout ragaillardi, vous êtes riche comme Crésus, vous avez un château, une voiture: pas plus de contentement pour ça.

— La fortune n'empêche pas les contrariétés ni les souffrances, Marie-Rose.

— Je sais bien, et je sais aussi que, quand le corps ne geint pas, c'est l'esprit qui se tourmente. Ici rien ne me manque, je mange du poulet rôti tous les jours, je me croise les bras, je vis comme une rentière; eh bien, j'ai une envie rouge de me retrouver dans mon pays, et il n'est pas de nuit que je ne rêve de Plégon et de Rosenclan.

— Et de Mathurin, dit Marga en souriant.

— Non, mam'zelle, répondit Marie-Rose avec énergie; depuis que je sais qu'il boit toute sa paye au cabaret, je ne veux plus y penser.

— C'est un peu tôt le condamner, Marie-Rose. M. Smith est sévère pour ses ouvriers.

— Mam'zelle, avant d'aller au régiment, Mathurin

n'aurait jamais laissé mendier sa mère ; il s'est gâté, je l'ai tout de suite deviné. Enfin je ne dirai rien encore, puisque vous me l'avez conseillé, et je saurai bientôt la vérité ; car enfin nous ne resterons plus longtemps dans ce Vichy, je pense.

— Nous le quitterons très-prochainement, dit Marguerite en se levant ; mais tu sais que nous retournerons peut-être en Bretagne par Bremonville.

— Ah ! mon Dieu, mam'zelle, s'écria Marie-Rose avec consternation, quelle idée vous prend de retourner chez les bonnets de coton ! J'aime beaucoup M. le curé et même Alsina, mais je croyais bien ne plus les revoir qu'au jugement dernier. Retourner par Bremonville, quelle idée ! quelle idée ! Notre vieux monsieur sait-il cela ?

— Oui, mais je vais lui demander une dernière fois son avis. Il décidera.

Et Marguerite, laissant Marie-Rose tout ébahie, passa dans la chambre de son grand-père.

Le vieillard était assis sur son lit, et écoutait, le sourire aux lèvres, tout ce qu'il plaisait à son gendre de lui raconter sur les connaissances nouvelles qu'il faisait à Vichy. Tout homme qui faisait une partie d'écarté, ou qui fumait un cigare en compagnie de M. de Prévaneau, se rangeait parmi ses amis intimes, pour peu qu'il lui parût placé dans une position qui flattât sa vanité. A Vichy, il avait donc des amis à la douzaine, et, tout en faisant le nœud de sa cravate devant une glace, il racontait au vieillard ses conquêtes de la journée, quand Marguerite entra. La

simplicité de sa toilette choqua M. de Prévaneau.

— C'est cela, ta nouvelle toilette ? dit-il dédaigneusement.

— Oui, mon père.

— Autant valait garder l'ancienne. Sais-tu que tu n'as pas grande mine auprès de Charlotte, Marguerite ?

— Je n'ai jamais eu la pensée d'éclipser Charlotte, mon père.

— Parbleu ! cela se voit ; mais, pour mon compte, j'aimerais assez à te voir un peu plus élégamment attifée. Dans ma jeunesse, on ne m'aurait pas fait porter une cravate qui n'aurait pas été à la dernière mode ; mes notes chez le tailleur étaient effrayantes, n'est-ce pas, père Blouan ?

— Effrayantes, c'est le mot, répondit le vieillard en souriant à Marga, qui s'était assise sur son lit, et avait pris une de ses mains dans les siennes. Que dites-vous donc de la toilette de votre fille, Charles? ajouta-t-il, elle est charmante. Ne crains-tu pas que ces azalées délicates ne se fanent bien vite dans tes cheveux, Marga ?

Marguerite sourit.

— Ce n'est qu'à Rosenclan que je me pare de fleurs naturelles, pour vous faire plaisir, dit-elle ; ma coiffure ne sort pas des mains de Dieu même, cette fois.

— Enfin c'est toujours lui qui a donné le modèle, et je dois dire que l'imitation est admirablement réussie ; mais, n'est-ce point une idée? il me semble que, si ma fille a sa toilette de fête, elle n'a pas sa figure de fête.

Marguerite plaça ses deux mains sur les yeux que la tendresse paternelle rendait si pénétrants.

— Ne savez-vous pas que je commence à avoir le mal du pays, bon-papa ? dit-elle avec mélancolie, il n'y a pas à s'inquiéter, puisque nous partons après-demain.

— As-tu pensé qu'Henriette attend une réponse ce soir? demanda M. de Prévaneau, qui faisait onduler son toupet.

— Oui, mon père, dit Marguerite en baissant presque involontairement les yeux ; il faut nous entendre pour le retour.

— Comment nous entendre ! mais tu fais seule des difficultés. Il n'y a pas moyen de refuser une invitation aussi pressante sans tomber dans la grossièreté, et tu as été par trop impertinente de passer plusieurs jours à Bremonville sans aller faire au moins une visite de politesse à tes parents.

— Je vous ai dit mes raisons, mon père.

— Ta, ta, ta, est-ce qu'il faut-être aussi regardant que cela? C'est en agissant ainsi qu'on éternise les démêlés de famille. Pour moi, je tiens à faire à nos parents une visite de réparation. Je l'ai dit à Henriette ce soir, Marguerite fera comme toujours, à sa tête ; mais comptez sur moi.

— Et vous, bon-papa ? dit Marguerite avec effort.

— Moi, je te suis, Marga, tu le sais bien.

— Allons, vas-tu maintenant persuader à M. Blouan de te défendre de repasser par la Normandie? dit M. de Prévaneau; ta volonté n'est-elle pas la sienne ?

— Mais si sa présence était nécessaire à Rosenclan?

— Non, dit vivement le vieillard emporté par sa générosité, ne pense pas à moi, Marga, tout va bien là-bas, je ne suis désormais qu'un rouage inutile.

— Oui, mais Polyxène, dit Marguerite, n'est-il pas cruel de la laisser seule, sa fille ayant la rougeole?

— Polyxène a son mari et son beau-père, que diable! s'écria M. de Prévaneau; et la rougeole de la petite Émilie est tout ce qu'on peut voir de plus bénin. Tu auras beau chercher, tu ne trouveras pas l'ombre d'un prétexte raisonnable pour refuser l'invitation qui t'est faite.

Comme M. de Prévaneau faisait cette déclaration, la pendule sonna neuf heures.

— Neuf heures! s'écria-t-il; nous arriverons encore en retard, et tu risques bien de ne plus trouver de danseurs. Es-tu prête?

— Oui, mon père. Puisque vous sortez, veuillez dire à Marie-Rose de m'apporter mon burnous blanc.

— A la seule condition que tu descendras tout de suite. Si la conversation s'engage, je serai obligé de venir te relancer. Bonne nuit, monsieur Blouan, ne la retenez pas.

Il sortit, et bientôt sa voix retentit de nouveau dans l'escalier. Marguerite, se retournant vers son grand-père, reprit immédiatement le sujet de conversation qui l'occupait, et mit tout en œuvre pour l'amener à choisir de repartir pour la Bretagne; mais le vieillard ne sortait pas de son: « Choisis pour nous, ma fille. » Marguerite, devinant que toute insistance était inutile,

l'embrassa et descendit rejoindre M. de Prévaneau. Marie-Rose, qui l'attendait dans le vestibule, lui jeta son burnous sur les épaules, et le père et la fille se dirigèrent vers le casino.

A la porte de la salle de bal, Marguerite pressa le bras de son père comme pour lui demander de s'arrêter un instant, et explora la salle du regard. Elle ne tarda pas à découvrir parmi les groupes dansants Charlotte, belle, animée, éblouissante; elle aperçut aussi dans un coin Robert, qui assistait presque en étranger à cette fête. Marguerite souffrait surtout à la pensée de l'inconsolable douleur qu'elle préparait à Charlotte. En la voyant passer en tourbillonnant devant elle, un demi-sourire détendit sa bouche sérieuse; en ce moment ses secrets désirs se fortifièrent et ses résistances faiblirent soudain. Elle se demanda si elle n'exagérait pas la générosité. Qu'était devenue la grande mélancolie de Charlotte?

Pendant toute la soirée, Marguerite se nourrit de ces réflexions et reçut avec une amabilité marquée les délicates attentions de Robert, et quand, au moment de se séparer de la comtesse Henriette, cette dernière lui demanda, si elle pouvait compter qu'elle accompagnerait à Nédonville son père et son grand-père qui s'étaient engagés à s'y rendre, elle répondit en hésitant, mais affirmativement.

— Vous voilà débarrassée de votre Robert, murmura mademoiselle Eugénie à l'oreille de la comtesse Henriette. Ils ne quitteront Nédonville que pour se marier, et cela me fait enrager à cause de Charlotte.

— Charlotte se consolera, répondit philosophiquement madame de Prévaneau. A son âge, je m'étais engouée d'un bellâtre qui m'aurait rendue très-malheureuse. Mes parents eurent le bon sens de me faire épouser le général. Robert marié, Charlotte se laissera conduire, et épousera notre bijou de marquis.

XIII

A NÉDONVILLE

La petite gare de Bremonville était vraiment tout encombrée le jour où, entre dix et onze heures du matin, toute la famille de Prévaneau, augmentée de M. Blouan, de Robert de Nédonville et de la dame à la figure inflexible, descendit d'un wagon de première classe.

— Eh bien, les voitures ? demanda le vieux général d'une voix de stentor, en regardant autour de lui.

— Je n'en vois pas l'ombre d'une, répondit la comtesse en se secouant, il y a quelque malentendu là-dessous; mais aussi pourquoi ai-je chargé ma fille d'écrire à Germaine?

Charlotte, qui riait au bras de son cousin, s'approcha :

— Où sont les voitures, ma fille? demanda le général.

— Cher père, où sont-elles? Ordinairement elles nous attendent contre ce hangar.

— Tu as bien écrit à Germaine le mardi par le train du matin?

Charlotte releva vivement sa tête blonde.

— Ah! mon Dieu! j'ai mis du soir, dit-elle en riant.

— Nous voici consignés à Bremonville, grâce à l'étourderie de mademoiselle ma fille, dit le général à ses invités; elle n'en fait jamais d'autres. Que devenons-nous, Henriette? Partons-nous de notre pied léger pour Nédonville? Ce ne serait pas la première fois.

— Pas à jeun, général, à cette heure, sous ce soleil et après une nuit de voyage. Vous n'allez pas non plus *traîner* M. Blouan par le sentier des herbages, et lui faire traverser des mares sur des planches. Faisons plutôt contre mauvaise fortune bon cœur. Puïsque notre déjeuner ne nous attend pas au château, toujours grâce à l'étourderie de Charlotte, déjeunons à Brémonville. De l'hôtel nous enverrons un exprès au château. Votre bras, Robert: j'ai besoin de vos conseils pour commander le déjeuner, qui ne sera, je vous en avertis, qu'un déjeuner d'auberge.

— Excellent par conséquent, dit Robert en lui offrant le bras.

Les autres suivirent, moins Marguerite, le général et Charlotte, qui avait saisi le bras du général.

— Cher père, disait-elle vivement, je meurs d'envie de montrer notre vieux Nédonville à Marga; il fait un temps superbe; par les herbages, ce n'est qu'une petite lieue à faire à pied; laissez-nous servir d'exprès

et nous en aller maintenant porter les ordres à Germaine.

— Quoi ! sans cavalier ?

— Ne sommes-nous pas chez nous ? Je marcherai tout le temps sur vos domaines. Dites vite oui, cher père, et laissez-moi faire cette petite escapade. Maman vous appelle : à bientôt !

— Va donc, enfant terrible, murmura le général.

Il ouvrit lui-même la barrière aux deux jeunes filles qui prirent par les prés leur vol vers Nédonville, tandis que le gros de la société entrait à l'hôtel du Beau-Normand.

Le soleil qui commençait à chauffer les tuiles rouges des bâtiments de la petite gare avait à peine séché les herbages et n'avait pas pénétré sous les épaisses feuillées qui les reliaient entre eux. C'était une promenade charmante que faisaient Marguerite et Charlotte. Au-dessus de l'herbe un peu roussie tremblait l'étoile bleue et délicate de la chicorée sauvage ; de toutes les haies bien lisses de l'aubépine sortaient des liserons blancs, pareils à de ravissantes coupes d'albâtre destinées à recevoir la rosée. Charlotte, en précédant d'un pied leste Marguerite par l'étroit sentier, rappelait les souvenirs des vacances qu'elle avait passées à Nédonville dans sa première enfance.

— Cela m'amusera de vous faire visiter mon vieux château de la cave au grenier, disait-elle en riant ; nous allons pendant quatre heures en être les seuls

habitants, et aucune sorte de convenance n'entravera notre curiosité.

Marguerite approuvait en souriant et laissait parler Charlotte, dont la jeune et vive imagination parlait toujours.

— Marga, je vous présente Nédonville entre ses balais ! s'écria enfin Charlotte, en sautant dans une sorte de longue avenue plantée de pommiers qui allait aboutir à douze grands peupliers d'inégale grandeur, dont le feuillage vacillant ombrageait la masse grise du château, auquel ces beaux arbres semblaient former une élégante garde d'honneur.

Marguerite sourit, salua le vieux château, et, prenant le bras de Charlotte, la suivit tout en essayant de modérer son ardeur. Elles poussèrent une grille de fer et entrèrent dans une vaste cour sablée, au milieu de laquelle fleurissait une immense corbeille ovale de géraniums rouges, enguirlandée par les panaches frémissants de l'herbe des pampas.

Marguerite s'arrêta un moment pour admirer les fleurs de pourpre, et Charlotte alla tirer le cordon d'une cloche placée à un des angles du château. Le son avait à peine retenti, que de toutes parts s'ouvrirent des fenêtres et s'élevèrent des exclamations joyeuses. Un grand mouvement se fit à l'extérieur et à l'intérieur, tout ce qui vivait dans la maison accourut au-devant de mademoiselle Charlotte. Marguerite vit apparaître successivement : Germaine, la vieille femme de chambre ; la cuisinière, non moins âgée ; le jardinier et son aide ; le cocher et le groom ; les

beaux lévriers noirs de M. de Prévaneau ; une chèvre blanche, favorite de Charlotte ; deux chats qui s'imaginèrent de suivre en simples curieux l'entraînement général. Charlotte eut une parole aimable, un sourire, une caresse pour chacun de ceux qui lui souhaitaient ainsi la bienvenue. Puis, cette petite dette de reconnaissance payée, elle donnna les ordres qu'elle était venue porter au château et entraîna Marguerite dans une salle à manger immense. Elle ouvrit avec fracas les nombreuses portes du buffet gigantesque de vieux chêne dont la corniche festonnait de noir le plafond blanc, espérant y trouver les rafraîchissements qu'elle voulait offrir à Marguerite, dont l'appétit avait été, comme le sien, fort aiguisé par leur course à travers champs. Ne découvrant rien, elle allait déférer de son embarras à Germaine, quand celle-ci se présenta avec un plateau très-bien garni.

— Grâce à ma bonne Germaine, vous ne mourrez pas de faim en arrivant à Nédonville, Marguerite, dit Charlotte en riant ; réparons bien vite nos forces : j'ai hâte de vous faire faire connaissance avec la vieille maison.

Les deux jeunes filles attaquèrent la collation, et, un instant après, rafraîchies et reposées, elles se mirent à parcourir le château, dont l'ameublement antique était des plus curieux. Charlotte, un énorme trousseau de clefs à la main, ouvrait toutes les portes devant Marguerite, et annonçait chaque appartement suivant sa destination particulière. Ce fut d'abord le tour des grands salons au dallage poli, noir et blanc. Sur la

cheminée d'un salon de réception, la pendule, une grande machine de bronze doré, représentait le char du Soleil guidé par Phébus, armé de pied en cap. Les jeunes filles rirent fort irrévérencieusement au nez du dieu, si singulièrement accoutré, ce qui aurait bien pu scandaliser les vieux marquis de Nédonville, dont les portraits formaient autour des grands appartements une galerie intéressante à étudier. Quelques-unes des femmes de cette galerie portaient des costumes de fantaisie qui divertirent beaucoup Marguerite. La phase ascendante de Nédonville commençait à l'époque où florissait la mythologie, et où l'Olympe païen semblait être venu visiter la cour de France. Charlotte riait follement devant toutes ces grandes dames assez ridiculement costumées en Diane, en Cérès, en Junon ; tout à coup elle s'écria :

— Marga, ma trisaïeule en pèlerinage !

La jeune et charmante femme portait en effet, sur sa taille en cornet, un camail court et noir, parsemé de coquilles blanches ; son coude nu s'appuyait sur un petit chapeau d'homme orné d'une coquille en guise de cocarde, et elle tenait fort prétentieusement entre ses doigts fins le gros bourdon des pèlerins.

Le sérieux de Marguerite ne tint pas longtemps devant les folles réflexions de Charlotte, et un duo d'éclats de rires argentins vint réveiller les échos des vieilles murailles qui avaient entendu la voix de Guillaume le Conquérant. Après avoir voltigé par tous les grands appartements comme des abeilles mutines, les jeunes filles s'en allèrent fureter au dehors.

Tout étonnait et intéressait Marguerite, qui avait vécu en Normandie, les yeux fermés, blottie devant son télégraphe. Les tonnes gigantesques préparées pour recevoir le cidre nouveau lui arrachaient des exclamations, elle riait des termes techniques que Charlotte prononçait en forçant l'accent bas normand. Elles visitèrent en dernier lieu les écuries et les remises, Charlotte ayant en fort grande tendresse sa petite jument arabe Graziella, à laquelle elle prodigua force caresses et morceaux de sucre. La vue de Graziella rappela à Marguerite sa première entrevue avec sa cousine, et elle se plaisait à en énumérer les circonstances, quand Charlotte s'élança soudain dans l'énorme carrosse doublé de drap rouge, qui n'était pas une des moindres curiosités de Nédonville.

— Un de ces jours, nous nous ferons traîner à quatre chevaux, si vous voulez, Marguerite ! cria la rieuse jeune fille ; que dites-vous de cette voiture ?

La voiture était une calèche gigantesque, suspendue en balançoire sur d'énormes soupentes de fer ; son marchepied était un petit escalier mouvant de six degrés, qui se déroulait avec bruit, et qui se repliait vers la machine compliquée de serrurerie qui soutenait l'édifice. Entre les roues s'allongeait une sorte d'animal fantastique de fer, et Marguerite, qui examinait curieusement le vénérable véhicule, fit remarquer à Charlotte que, sur ce serpent de fer, elle se tiendrait facilement debout au-dessous du siége du cocher, qui était très-élevé !

Finalement, elle ne trouva rien de mieux que d'aller

s'installer auprès de Charlotte sur les épais coussins, pour continuer la causerie commencée, et ce fut dans le fond de leur carrosse antique que le son de cloche qui annonçait l'arrivée des autres voyageurs surprit les deux jeunes filles. A cet appel, elles s'empressèrent de courir vers le château, qui avait repris soudain sa vie accoutumée, et où tout devenait fort mouvementé. Les arrivants les accueillirent assez mal, et les traitèrent de transfuges; Charlotte, qui possédait l'art de se faire tout pardonner, fit bien vite taire toutes les plaintes, et s'occupa de seconder activement sa mère dans ses devoirs de maîtresse de maison. Le château était grand, mais il s'agissait de loger chaque hôte à sa convenance. Marguerite demandait à ne pas être séparée de son grand-père par de trop longs corridors. Elle abandonna à M. de Prévaneau la belle chambre d'honneur isolée dans un des pavillons, et choisit de préférence un appartement plus modestement meublé, mais qui communiquait avec celui du vieillard.

Quand elle en prit possession, le soir, elle éprouva tout un monde d'émotions confuses, qu'il lui eût été difficile d'analyser. Un secret ennui dominait de beaucoup le plaisir qu'elle éprouvait de voir sceller publiquement leur réconciliation avec cette branche heureuse de sa famille. C'était en vain qu'elle essayait d'imposer silence à son imagination, à son exquise délicatesse; elle se sentait mal à l'aise sous ce toit. Ce qu'il y avait de certain et d'avéré, c'est qu'elle était à Nédonville, qu'il fallait y rester, et tâcher

de mettre momentanément en oubli son étrange position vis-à-vis de Charlotte. Pour ne pas s'endormir sur ses intimes pensées, la jeune fille s'amusa à passer en revue les meubles de son immense appartement. Ils étaient en petit nombre, mais excessivement curieux. Le lit, les fauteuils, les glaces, étaient d'un Louis XV plus ou moins pur; mais la commode remontait certainement à une époque fort reculée. Aux encoignures du grand bahut sculpté, des griffons déployaient de lourdes ailes de cuivre, et déroulaient une large queue scintillante qui se recourbait jusque sous les pieds du vieux meuble, dont une plaque artistement découpée et de magnifiques poignées ouvragées complétaient la décoration. Ces animaux fantastiques hantèrent quelque peu les rêves de la jeune fille et auraient pu troubler son sommeil, si la fatigue écrasante de ce jour n'avait opposé à cette impression son bienfaisant contre-poids.

XIV

RAQUETTES ET VOLANTS

Le jour qui suivit l'arrivée des hôtes de la comtesse Henriette au château de Nédonville fut employé au repos. Sous l'inspiration du général et de Charlotte, qui se consacraient tout entiers à leurs invités, on fit

cercle sous les vieux ormes du parc. Ce jour-là, la comtesse Henriette se donna congé d'une partie de ses devoirs de maîtresse de maison, et se fit remplacer par sa fille. Ne fallait-il pas qu'elle promenât son regard perçant par tous les recoins de son château, et qu'elle s'enquît avec détails de tout ce qui s'était passé pendant son absence ? M. de Prévaneau, qui était une sorte de mouvement perpétuel, et à l'activité stérile duquel le repos absolu ne convenait jamais, s'imagina d'aller, mademoiselle Eugénie à son bras, jeter des coups d'œil sur le domaine extérieur. On aurait pu se demander dans quelle intention la figure inflexible et moqueuse de mademoiselle Eugénie se résignait à faire pendant aussi longtemps à l'insignifiant et beau visage de M. de Prévaneau. La politesse du père de Marguerite avait-elle attendri ce cœur ou plutôt cet amour-propre de roc; ou mademoiselle Eugénie, qui, tout en détestant le genre humain, et peut-être parce qu'elle détestait le genre humain, aimait à pénétrer dans les affaires d'autrui, à démêler dans ce fond mouvant et trouble ce qui pouvait alimenter sa causticité et satisfaire sa curiosité, trouvait-elle à glaner dans les récits interminables et souvent indiscrets de son cavalier? On pouvait, sans craindre de se tromper, s'arrêter à cette dernière hypothèse; car vivre en tête-à-tête avec M. de Prévaneau, c'était acheter cher le plaisir d'avoir un cavalier.

L'intimité qui s'établissait entre M. de Prévaneau et mademoiselle Eugénie alarmait quelque peu Marguerite. Chaque fois qu'elle voyait son père s'élancer

sur les traces que les petits pieds inflexibles de mademoiselle Eugénie laissaient sur le sable, elle devenait silencieuse. Le caractère méchant, jaloux, de mademoiselle de Nédonville ne lui avait pas échappé; elle ne connaissait que trop celui de son père. Une flatterie adroite, une question insidieuse, suffisaient pour ouvrir d'un coup toutes les écluses de sa mémoire, pour arracher tous les voiles de son passé, de sa vie publique et privée. L'âme délicate de Marguerite avait plus d'une fois souffert de ce laisser-aller indiscret, de ces confidences intempestives; elle souffrait de sentir son père aux prises avec un esprit curieux et malveillant. Robert, qui devinait à demi toutes ses impressions, s'en allait souvent, sous prétexte de fumer un cigare, au-devant des deux promeneurs, ce qui arrêtait forcément les confidences.

Il est vrai de dire que M. de Prévaneau et mademoiselle Eugénie s'accordaient parfaitement sur un point: ils détestaient cordialement la campagne. Tandis que M. Blouan, Marguerite, Charlotte et le général, qui l'aimaient, se groupaient d'un air heureux autour du bel arbre qui leur prêtait son ombre, les deux ennuyés jetaient autour d'eux des regards errants et maussades qui, heureusement, n'avaient pas le pouvoir de sécher l'herbe verte et de faner les fleurs.

— Après Vichy, que cette solitude est délicieuse! disait tous les jours Marguerite.

— Nédonville n'a donc pas de voisins? deman-

dait M. de Prévaneau deux jours après son arrivée.

Mademoiselle Eugénie s'empressait de lui répondre que Nédonville avait des voisins, et qu'ils ne tarderaient pas à se présenter.

Aussi le même tressaillement de joie les agita-t-il quand, au milieu d'une belle et calme après-midi, ils entendirent un bruit retentissant de grelots, qui annonçait l'arrivée d'un équipage fringant.

— Voici enfin quelqu'un ! s'écria mademoiselle Eugénie en souriant à M. de Prévaneau.

— Ne vous réjouissez donc pas tant, ma tante, dit Charlotte avec un léger bâillement : c'est sans doute M. de Bérinville...

— Qui vient nous parler de ses chevaux, dit Robert négligemment.

— Et de sa meute, et de ses étangs, ajouta Charlotte.

— Sa meute est superbe..... ses étangs fort beaux, continua Robert. Connaissez-vous Bérinville, Marguerite?

— Non, mon cousin.

— C'est une terre magnifique, continua Robert nonchalamment. Si j'étais femme, je rêverais d'habiter ce domaine, ne fût-ce que pour avoir le droit de m'accouder au soleil couchant sur les beaux balcons de pierre sculptés qui décorent les pavillons.

— Est-il marié, ce jeune marquis de Bérinville? demanda innocemment M. Blouan, qui ne pouvait se douter de tout ce qui s'agitait sous cette simple question.

— Pas encore, répondit le général, on a encore le

plaisir de lui faire épouser tour à tour toutes les héritières du pays.

— Bérinville est un bien beau diamant à placer dans une corbeille de noces, dit mademoiselle Eugénie d'un air pénétré.

— Il est certain que, si l'on épousait un château, nul ne pourrait rivaliser avec celui de Bérinville, s'écria Charlotte gaiement. Vous appelez ce domaine un diamant, ma tante, il me fait plutôt l'effet d'un écrin.

— Eh ! oui, parbleu ! s'écria M. de Prévaneau, le diamant, c'est le marquis.

— Pur strass, mon oncle, dit Charlotte avec une moue dédaigneuse et charmante.

— Tu le prends toujours de haut, Charlotte, dit la voix métallique de mademoiselle Eugénie ; le marquis, ma chère, a ses qualités ; ce n'est pas un... comment dirai-je ?.. un accompli... un idéal...; mais il est gentil, et pas aussi sot qu'on le pense, n'est-ce pas, Robert ?

Et son regard inflexible, après avoir glissé sur Charlotte, se leva sur Robert avec une expression légèrement provocante.

— C'est vraiment un gentil garçon, dit Robert gravement.

Charlotte laissa tomber d'étonnement sur ses genoux l'ouvrage qu'elle tenait à la main. Elle possédait si peu le secret de la situation, qu'elle ne craignit pas de montrer naïvement sa surprise en entendant Robert parler ainsi d'un homme sur lequel sa verve caustique s'était exercée plus d'une fois.

— Robert ! est-ce bien vous qui parlez ainsi de

M. de Bérinville ? s'écria-t-elle en secouant sa tête blonde.

Robert se contenta d'incliner la tête par un léger salut d'assentiment.

— Mon cousin, je partage la surprise de Charlotte ; mais vous savez que je suis plus curieuse qu'elle, dit mademoiselle Eugénie avec un certain sourire qui, en faisant se replier en dedans sa lèvre supérieure découvrait ses larges dents blanches; la curiosité est mon moindre défaut. Vous plairait-il de nous dire le motif de cette charitable volte-face en faveur du marquis ?

— A moins de rendre M. de Bérinville lui-même juge en sa propre cause, répondit froidement Robert, je suis tenu de faire jeûner votre curiosité, ma cousine.

— Voilà ce qui s'appelle arriver à point, murmura mademoiselle Eugénie avec un regard dont Marguerite seule devina la profonde malice.

Par la grande allée sablée s'avançait la comtesse Henriette, au bras d'un grand jeune homme, dont la figure, sans ligne arrêtée, avait un certain rapport avec celle d'un lapin. Tous ses traits tombaient en quelque sorte les uns sur les autres, et venaient aboutir à un menton flasque qui s'enfuyait entre deux touffes maigres de crins incolores.

Mais ce qu'il y avait de plus singulier en ce riche marquis, c'était sa voix. Cette voix haute, glapissante, sans inflexions, agaçait l'oreille et, à la longue, causait une sensation d'hébêtement dont on sortait difficile-

ment, car le marquis, n'ayant pas conscience de l'effet d'acoustique qu'il produisait, élevait davantage la voix à mesure que son interlocuteur paraissait moins attentif.

En arrivant, il adressa à Charlotte un regard d'une éloquence toute particulière, et, après avoir présenté ses devoirs au reste de la société, il s'assit sur le banc auprès de la comtesse Henriette, qui l'enveloppait, dans une sorte d'atmosphère caressante, et l'entourait habilement d'un réseau de toiles d'araignée, attendant le jour où ces fils invisibles se changeraient en des rênes solides.

— Mesdames, s'écria le marquis de sa voix glapissante, je n'ai appris qu'hier votre retour à Nédonville, et je viens mettre à votre disposition un omnibus à huit places qui m'est arrivé de Paris hier : c'est un bijou.

Tout ce qui appartenait au riche marquis était nécessairement de la plus haute élégance, et, comme il prodiguait volontiers ce nom à tout ce qui lui appartenait, il s'était, sans le savoir, baptisé du sobriquet de : marquis Bijou.

— Où avez-vous acheté cette nouvelle voiture, Bérinville? demanda le général; à Caen?

— A Paris, général, j'étais à Paris la semaine dernière. J'aime beaucoup Paris, comme vous savez; mais cette fois j'avais hâte d'en partir, je ne décolérais pas.

Comme le marquis était au fond le plus facile des hommes, personne ne s'émut à l'annonce de ses grandes colères.

— Et quel était le sujet de cette immense irritation? demanda la comtesse Henriette en souriant.

— Madame, c'est ma belle-sœur qui en a été la cause innocente. Vous savez qu'elle est entrée en religion. Nous espérions tous qu'il ne s'agissait que d'un moment d'exaltation. Point du tout : elle a prononcé ses grands vœux, auxquels j'ai dû assister bien à contre-cœur, je vous assure.

— S'agirait-il de la belle vicomtesse de Bérinville? demanda Robert.

— Oui, et c'est ce qui rend la chose doublement absurde, répondit le marquis en criant à tue-tête ; une femme charmante, douée de toutes les grâces, de tous les talents, aller, à vingt-cinq ans, s'ensevelir dans un cloître : cela n'a pas le sens commun !

— Ou plutôt la résolution n'est pas commune, dit Marguerite en souriant, ce qui ne veut pas dire qu'elle manque absolument de sens commun.

— Permettez-moi de vous demander si vous connaissez ma belle-sœur, mademoiselle? bredouilla le marquis.

— Je l'ai vue, monsieur, personne ne l'admirait plus que moi.

— Et vous trouvez qu'elle a raison de cacher d'aussi beaux traits, d'enfouir de pareils talents, de dédaigner de semblables dons, mademoiselle ?

— Il me semble qu'elle rend simplement ces dons splendides à celui de qui elle les tient, répondit doucement Marguerite. On est vraiment très-avare envers Dieu, en tout et toujours. Je me rappelle que, me

trouvant à la campagne chez une de mes amies, je l'entendis refuser sèchement des fleurs pour orner le reposoir de la Fête-Dieu. Le soir même, elle les ravagea toutes sans pitié pour se composer un bouquet de bal. Le monde fait ainsi à propos des vocations religieuses.

— Comparaison très-juste, dit Robert, les femmes sont les fleurs vivantes de la création ; il est juste qu'elles choisissent librement le lieu qu'elles embaumeront de leurs parfums, dussent-elles se faner devant l'autel.

— Je ne peux pas approuver cela, cria le marquis, et je l'ai bien dit à ma belle-sœur.

— Je n'aime pas non plus ces résolutions extrêmes, dit la comtesse Henriette en prenant une pose commode sur son banc.

— Tout cela, c'est du fanatisme pur, murmura la voix inflexible de mademoiselle Eugénie.

— C'est aussi mon opinion, appuya M. de Prévaneau, j'ai toujours laissé une grande liberté à mes filles (même celle de mourir de faim, aurait-il pu ajouter *in petto*) ; mais je n'aurais jamais permis qu'elles me quittassent pour se faire religieuses.

— Je ne suis pas aussi absolu, dit le général ; le bonheur de nos enfants avant tout.

— A la bonne heure, cher père ! s'écria Charlotte ; du moins, vous n'êtes pas égoïste, et, si le désir de me faire religieuse... me prend quelque jour...

— Horreur ! glapit le marquis ; mademoiselle Charlotte, de grâce, ne nous glacez pas ainsi le sang dans les veines.

— Il n'y a pas de quoi s'effrayer, dit mademoiselle Eugénie d'un air sarcastique ; Charlotte sera religieuse comme moi je serai duchesse.

— A propos de duchesse, il y en a une demi-douzaine à Houlgate, m'a-t-on dit, répondit le marquis.

— Je croyais que c'était à Beuzeval, dit Robert nonchalamment.

— Non, non, c'est à Houlgate que court la fashion cette année, repartit vivement le marquis ; si nous allions visiter Houlgate, mesdames ?

Sur cette proposition se concentra immédiatement l'intérêt de la conversation. Des si et des mais se produisirent ; mais, après une discussion animée, le marquis l'emporta et l'excursion fut décidée pour le lendemain. Profondément heureux de la perspective de déployer, aux yeux de tous, et particulièrement aux yeux de Charlotte, son nouveau luxe d'équipage, le marquis prit congé et s'éloigna avec Robert, qui, à la stupéfaction continue de Charlotte, lui avait pris familièrement le bras pour le reconduire jusqu'au château.

XV

SUR LES GRÈVES D'HOULGATE

Quatre chevaux fringants attelés à un omnibus brillant entraînaient le lendemain les habitants de Nédonville et leurs hôtes sur la route du joli village d'Houlgate, où ils avaient arrangé de passer la journée. Le soleil montait étincelant à l'horizon, et tous les stores avaient été abaissés afin qu'on pût jouir de la vue de la campagne. Marguerite, qui ne connaissait pas cette partie de la Normandie, regardait attentivement le paysage, et se faisait nommer tous les hameaux par lesquels ils passaient. C'est un plaisir charmant de traverser un pays inconnu dans une voiture qui, quelque rapide qu'elle soit, n'a jamais la rapidité vertigineuse et monotone du chemin de fer. On ne rencontre plus seulement les jolis cottages uniformément jolis, élevés à chaque station, mais des habitations d'architecture, de situation, d'importance absolument différente. Le château, le presbytère, la maison de campagne, recouverts d'une toiture rayonnante d'ardoises bleues, la chaumière à la porte de laquelle se meuvent les blocquets sous les doigs agiles de la dentellière, se montraient successivement, et chacune de ces habitations, placée dans le cadre qui lui convenait, cadre na-

turel et toujours pittoresque, formait une série de tableaux champêtres, qui délassaient et charmaient le regard.

La mer et Houlgate apparurent en même temps aux yeux de Marguerite : Houlgate, assise sans façon sur le rivage, les pieds couverts sous les plis mouvants d'une belle robe d'azur frangée d'argent. De la mer bouillonnante s'échappaient des flocons d'écume qui ressemblaient de loin à des volées de cygnes.

L'omnibus s'arrêta à la porte de l'hôtel, et un conseil se tint entre les arrivants. Qu'allait-on faire ? Quand cette importante question se formula, Charlotte s'écria gaiement :

— Se jeter à l'eau !

Mademoiselle Eugénie soutint qu'il valait mieux commencer par visiter Houlgate, ses temples, son casino. Mais Charlotte, que la vue de la mer avait animée, répétait toujours : « A l'eau ! à l'eau ! » Elle amena à son sentiment la grave majorité qui ne se baignait pas, mais qui n'avait d'autre désir que celui de lui être agréable. On se rendit en conséquence directement à la grève, et tous s'y ancrèrent momentanément, moins mademoiselle Eugénie qui, fidèle à ses habitudes indépendantes, s'en alla aux découvertes. Laissant Charlotte et Marguerite s'ébattre dans les flots brillants sous la garde de M. Blouan et de la comtesse Henriette, qui les regardaient du rivage, elle se dirigea vers le casino et s'y perdit.

Sa figure inflexible ne reparut qu'à l'heure du déjeuner.

— Je parierais que ma tante Eugénie a sa hotte pleine de nouvelles, dit Charlotte, quand mademoiselle Eugénie entra dans la salle à manger de l'hôtel.

— Elle va nous la servir pendant que nous déjeunerons, répondit la comtesse Henriette en s'asseyant, et ce sera bien heureux pour nous, car ces messieurs ont déclaré que l'appétit qu'ils ont gagné au bord de la mer est un appétit muet, c'est-à-dire le plus féroce des appétits.

Ainsi plaisantant, on prit place autour de la table, et mademoiselle Eugénie, mise en demeure d'animer la conversation, s'en tira à son honneur.

Elle avait appris le nom de tous les personnages un peu marquants qui avaient choisi cette année pour leur résidence d'été ce coin riant de la Normandie; elle connaissait déjà mille particularités piquantes sur les habitudes de chacun d'eux.

La comtesse Henriette, le marquis, et M. de Prévaneau, qui avait un certain talent dans ce genre de conversation, lui donnaient la réplique, et provoquaient les confidences qu'elle brûlait de faire.

La presque totalité de la population flottante de Houlgate appartenait positivement à la haute société parisienne, et la plupart de ces personnages étaient personnellement connus des habitants de Nédonville. Naturellement M. Blouan et Marguerite devenaient étrangers à ce genre de conversation, et se trouvaient complétement dépaysés en la société de leurs hôtes. Ni l'un ni l'autre n'aimaient à se mêler activement à ces conversations générales, flottantes, qui effleurent

tout, qui se nourrissent de riens, d'à-peu-près et d'on-dit. Ce fut un peu grâce à leur silence expressif que le déjeuner, pendant lequel on dégustait si délicatement le beau monde réuni à Houlgate, ne se prolongea pas outre mesure. Ceux des promeneurs qui étaient venus chercher la mer et ses bleus horizons avaient hâte de se retrouver devant elle. Le signal du départ ayant été donné, ils se dirigèrent à pied vers les hauteurs, sous la protection de ces larges ombrelles blanches doublées de vert que les hommes eux-mêmes ne dédaignent pas de porter. Le général criait halte de temps en temps, et on se groupait pour se reposer pendant quelques minutes.

Marguerite, qui avait peu voyagé et dont l'œil était habitué aux beautés un peu rudes et aux aspects sauvages qu'offrent les côtes de la Bretagne, regardait avec étonnement autour d'elle : elle ne retrouvait plus la mer d'Armorique se lamentant contre d'abrupts rochers, baignant de pauvres et sombres villages. Houlgate se déployait tout entier à sa droite, surgissant au milieu de ses buissons feuillus... Était-ce un village, ce pêle-mêle de chalets élégants, de maisonnettes étranges mais originales, d'habitations splendides? Quelque nom qu'il portât, Marguerite se disait que cet assemblage ressemblait fort à la création artistique et gigantesque d'un fabricant de jouets. La maison crénelée et le chalet, le château à tourelles et la chaumière, l'église au clocher aigu et le cottage aux fenêtres dentelées, semblaient sortir tout fraîchement vernis de leur boîte, avec l'accompagnement obligé

d'arbres tout petits, bien réguliers et bien touffus. La Dive qui serpentait gracieusement à l'horizon, la mer qui caressait la grève blanche, mollement inclinée vers elle, le ciel lumineux magnifiquement drapé de nuages blancs, encadraient de grandeur le joujou coquet.

— Comment trouvez-vous Houlgate, Marguerite? demanda tout à coup Robert.

— Charmant! s'écria M. de Prévaneau, qui s'adjugeait le droit de répondre à toutes les questions.

— Oui, charmant, répondit Marguerite pensivement; cela est frais, joli, gracieux comme la jeunesse; cela donne des idées riantes.

— Cela enfin est presque aussi beau qu'un grand décor d'opéra, ajouta majestueusement M. de Prévaneau.

— Plus beau, mon oncle, dit Robert en souriant. Quelle nature gracieuse! Houlgate pour moi, en nature, c'est le chant de la Patti, une toile du Poussin, un roman d'Octave Feuillet.

— Robert, vous me volez ma pensée, dit Charlotte, et vous aussi, peut-être, Marguerite. Mais non, vous paraissez froide, très-froide. Vous n'aimez pas ma chère Normandie?

— J'aime mieux la Bretagne, dit Marguerite.

— Marguerite, tu ne sais ce que tu dis! s'écria M. de Prévaneau; la Bretagne est laide à faire peur auprès de ceci.

— Mon père, je dirais volontiers qu'elle est belle à enchanter. Toute la question, il me semble, est de

choisir entre le grandiose et le joli. Si je poursuivais la comparaison de Robert, que dirais-je de nos grèves aux sombres aspects, de nos ruines féodales, de nos villages pittoresques? Ils me rappellent la tragédie de Shakespeare, le chant de la Malibran, les toiles de Salvator Rosa. Les paysages sont différents, et les goûts aussi.

— Je ne partagerai pas le tien, dit M. de Prévaneau; ces grèves que tu admires, avec leurs tas de rochers, me donnent le spleen et ne sont hantées que par de pauvres diables à demi nus, qui ne prêtent guère à la poésie.

— Mon père, répondit Marguerite en souriant, vous changez, il me semble, le terrain de la question. Dans tous les cas, je ne placerai jamais un drame à Houlgate; ce serait me résigner à ne mettre en scène que des héros bien gantés, le lorgnon à l'œil, le stick à la main, et des femmes rieuses, au visage et à l'esprit maquillés. Il faut d'autres personnages sur nos grèves sauvages, n'est-ce pas, grand-père?

— Oui, ma fille, dit M. Blouan, en secouant ses longs cheveux blancs; la mer en Bretagne est une rude nourrice, elle prépare âmes et corps à la lutte; ce ne sont pas de pareils joujoux qui tiendraient sur ses rivages.

Et le vieillard levait sa canne vers la guirlande d'habitations coquettes que le soleil dorait.

— Décidément notre Normandie a le dessous, dit mademoiselle Eugénie en riant; ces Bretons adorent inébranlablement leur pays et leur clocher.

— M. Blouan a enseigné le chauvinisme à sa petite-fille, s'écria M. de Prévaneau, qui se piquait d'un certain cosmopolitisme, et qui se naturalisait le plus facilement du monde là où il trouvait la table bonne et la société amusante.

— Mais Marguerite a raison d'aimer son pays, dit Charlotte vivement.

Et elle ajouta en souriant :

— J'aime tant ma Normandie !

— Le vent ne vous incommode-t-il pas ? demanda la comtesse Henriette en se levant ; si nous marchions un peu au soleil, qui, comme mon cousin Charles, a l'avantage d'être un peu de tous les pays ?

Tout le monde imita son exemple, on redescendit vers la mer. A une certaine distance du sémaphore, M. de Bérinville, qui connaissait le pays, fit faire une nouvelle halte, et mit à la disposition des promeneurs d'excellentes jumelles qui leur permirent d'explorer sans fatigue tous les environs.

De la distance où ils étaient, ils apercevaient parfaitement Trouville blotti entre un demi-cercle de terrains bleuâtres, et le Havre dont les maisons s'entassaient dans une anse formée par une dune sablonneuse.

— S'il plaisait à ces dames d'aller visiter le Havre ? s'écria tout à coup le marquis de Bérinville en regardant Charlotte.

— Cela vous tente-t-il, Marguerite ? demanda Charlotte.

— Qu'en dit ma tante ? répondit Marguerite évasivement.

— Mon cher voisin, développez, s'il vous plaît, votre plan, dit la comtesse Henriette avec sa prudence habituelle ; il ne faut pas nous embarquer à la légère dans des expéditions de long cours.

Le marquis, de sa voix la plus éclatante, développa son plan, c'est-à-dire qu'il enfila une suite de phrases embrouillées, au bout desquelles il parut certain qu'il serait impossible d'aller jusqu'au Havre et d'en revenir le soir même, ce qui était le contraire de ce qu'il avançait. Comme il arrive toujours, chacun donna son opinion un peu au hasard, personne ne connaissant exactement les distances à parcourir. La comtesse, qui suivait attentivement les développements obscurs, trancha tout à coup la question par un non bien formulé, et ramena tout le monde à l'avis qu'il était plus sage de retourner le soir à Nédonville.

Ce petit incident terminé, on descendit paisiblement vers le casino, où se faisait remarquer une allée et venue de baigneurs et de baigneuses.

— Maintenant, dit Charlotte en s'asseyant dans le salon de conversation, qu'allons-nous devenir jusqu'à l'heure du retour ?

Dans la plupart de ces parties, quand les moments d'entrain sont épuisés, on en arrive toujours à se demander ceci : Qu'allons-nous devenir ?

La comtesse Henriette et mademoiselle Eugénie répondirent en tirant de leur poche l'ouvrage qui ne les quitttait guère, M. Blouan et le général s'étaient déjà emparés des journaux, Robert, le marquis et

M. de Prévaneau arrêtaient les préliminaires d'une partie de billard.

— Nous sommes à vos ordres, mademoiselle, s'écria galamment le marquis, qui avait entendu la demande et qui abandonna sur-le-champ les arrangements commencés.

— Parlez, Charlotte, ajouta Robert ; nous n'avons à Houlgate d'autre titre que celui de vos serviteurs très-humbles. Passer notre temps à vos côtés vaut mieux que de le tuer à coups de queue de billard, et, si vous n'êtes pas ennuyée de nous, continuons à le tuer ensemble.

Charlotte regardait avec envie les légers bateaux qui effleuraient à peine les vagues brillantes.

— Y a-t-il des bateaux de plaisance à Houlgate, monsieur? demanda Robert, interprétant le désir de Charlotte.

— Non, monsieur, répondit M. de Bérinvile ; du moins je ne le crois pas. Est-ce que mademoiselle Charlotte aurait la fantaisie de faire une promenade en bateau ?

— C'est le plaisir que j'aime le plus au monde, répondit Charlotte.

— Après les ânes de Vichy, Charlotte, dit Robert en riant.

— Avant tous les ânes du monde.

— Il n'y a pas à hésiter, s'écria le marquis avec sa plus galante précipitation. Venez-vous à la recherche d'un bateau, messieurs ? Il nous en faut un.

— Certainement, répondirent ensemble Robert et

M. de Prévaneau, qui aimait à prendre des allures jeunes.

Ils sortirent. Charlotte et Marguerite prirent comme contenance une revue illustrée. Le salon se remplissait de femmes élégantes, des conversations s'engageaient dans tous les groupes.

— Que pensez-vous de tout ce monde ? demanda tout à coup Charlotte en se penchant vers Marguerite qui, aux premières pages qui avaient glissé sous ses doigts, avait rejeté la revue sur la table par un geste de dégoût.

— Ce monde, Charlotte, m'étonne comme m'étonnait tout à l'heure cette revue, qui s'intitule élégante. Entendez-vous ce que disent ces personnes ?

— Certainement. Cette dame en robe verte a raconté le menu de son dernier grand dîner ; cette autre, qui a le cou orné d'une large croix d'or, nous initie à ses démêlés avec sa bonne allemande ; cette jeune fille décrit la dernière toilette de l'impératrice à Biarritz. Que trouvez-vous d'étonnant à cela, Marguerite ?

— Je ne sais, répondit Marguerite les yeux fixés sur la mer, qui déployait en ce moment, à la porte même du casino, la gamme magnifique de ces tons d'émeraude ; mais ici ma pensée sort naturellement des bornes étroites de la vie purement matérielle, et monte à des régions plus élevées.

— O poëte ! dit Charlotte en riant, il est heureux que maman et ma tante Eugénie ne vous entendent pas, car elles recommenceraient contre vous ce que

papa appelle leur petite guerre. Remarquez-vous comme elles paraissent s'amuser extraordinairement de ce qui vous attriste ? Votre air mélancolique contraste avec l'air épanoui de ma tante Eugénie. Ces conversations, qui vous ennuient, la récréent au superlatif ; c'est une sorte de journal amusant qu'elle lit en ce moment.

Comme Charlotte finissait cette remarque, Robert entra dans le salon.

— Savez-vous à quoi ont abouti nos recherches ? dit-il en riant; à vous proposer un mauvais bateau sans voiles. Nous n'avons pu découvrir rien de mieux, et nous avons bouleversé Houlgate.

— Si l'embarcation n'offre pas toute garantie, dit le général vivement; je m'oppose absolument à cette promenade.

— Il est certain que je ne tenterais pas avec elle un voyage de long cours, répondit Robert; mais, si Charlotte ne veut que se balancer quelque temps sur cette belle mer onduleuse, il ne peut y avoir l'ombre d'un danger à s'en servir.

— Je ne veux pas autre chose, dit Charlotte. Cher père, puisqu'il y a un bateau, ne faites pas trop de difficultés. Il s'agit, comme dit Robert, d'aller se dodeliner un peu sur les vagues, et non pas d'entreprendre une promenade sérieuse.

— Allons voir, dit le général en prenant son chapeau.

— Où allez-vous ? demanda la comtesse arrachée par le mouvement du général à sa conversation particulière.

MERCA
LIBR

— Examiner le bateau dans lequel Charlotte désire se promener sur mer, répondit le général.

— Charlotte a toujours des désirs inattendus et saugrenus, dit la comtesse; ne peut-elle jouir de la mer de ce salon?

— Chère mère, j'aime flotter dessus, reprit Charlotte en riant, et il y a si longtemps que ce plaisir m'a été refusé! Venez avec nous, maman. Si le bateau ne vous convient pas, je ferai de grand cœur le sacrifice de ma fantaisie.

— Allons, dit la comtesse en repliant son ouvrage; ne vous dérangez pas, Eugénie : restez paisiblement ici avec M. Blouan; je reviens. Vous comprenez que je ne vais point pousser la complaisance jusqu'à m'embarquer avec ma fantaisiste de fille.

Ils se dirigèrent tous vers la partie de la grève où se trouvait le bateau, c'est-à-dire un assemblage de planches vermoulues, auxquelles une peinture récente donnait un air de jeunesse qui trompa l'œil vigilant du général. M. de Prévaneau se hâta d'affirmer qu'il ferait le voyage du Havre sur cette barque, et que toute crainte lui paraissait superflue.

— Combien peut-on se mettre dans cette coque de noix? demanda le général au grand garçon à l'air indolent qui se tenait accroupi sur l'avant.

— Six en temps très-calme, monsieur, répondit-il; quatre aujourd'hui qu'il vente de la côte.

— Pour cette courte promenade, ne nous porterait-elle pas cinq, sans qu'il y ait danger qu'elle chavire? demanda encore le général.

Le jeune garçon leva la tête et huma l'air :

— Cinq, dit-il en riant niaisement, oui, et même six; mais il faudrait savoir nager.

— Nous nageons tous un peu, s'écria Charlotte impatientée par ces lenteurs, ne craignez donc rien, mon père; pour vous rassurer, nous nous balancerons sur les premières vagues, sous vos yeux.

En disant cela elle entraîna Marguerite vers le point d'où l'on pouvait s'embarquer, et elles sautèrent toutes deux dans le petit canot.

— Qui de vous, messieurs, servira de cavalier à ces demoiselles? dit la comtesse Henriette, en retenant par un pan de sa redingote le général, qui faisait un pas en avant.

Et elle ajouta, en lui prenant le bras :

— Avez-vous perdu l'esprit, général, et croyez-vous qu'il soit bon pour vos rhumatismes d'aller ainsi voltiger sur les flots? Vous n'avez jamais manié une rame d'ailleurs; cédez la place à un de ces messieurs qui savent diriger un bateau.

— Certainement, dit Robert; M. de Bérinville et moi sommes tout prêts. Ce brave garçon nous confiera bien sa barque?

— Non, monsieur, répondit le jeune batelier en hochant la tête. Le patron ne veut pas que les passagers soient les seuls maîtres du bateau; il n'y a qu'une place à prendre.

— Ce pauvre diable ne m'inspire aucune confiance, dit le général à demi-voix ; il a l'air stupide; je me demande si je dois permettre cette équipée.

— Je ne sais comment il conduit son canot, dit Robert, je sais seulement qu'il nage comme un poisson. Mais je dirigerai moi-même cette coque de noix.

— Et pour cela je suis tout à votre disposition aussi, cria M. de Bérinville de sa voix aigre.

— Finissons-en donc! s'écria Charlotte en bondissant à l'arrière du bateau; de quoi s'agit-il encore?

— De choisir votre second rameur, mademoiselle, dit M. de Bérinville en s'avançant sur le petit promontoire; M. Robert et moi, briguons cet honneur.

— Que le hasard le choisisse! dit la rieuse fille; voyez-vous mes doigts, messieurs?

Et elle leur présenta de loin sa belle main en éventail.

— Oui, répondirent-ils.

Elle se pencha sur le bord de la barque, et replaça sa main à la hauteur de son visage.

— Quel doigt ai-je mouillé, monsieur? demanda-t-elle à M. de Bérinville?

— L'index! s'écria le petit marquis.

— Le petit doigt! s'écria Robert.

— C'est Robert qui a deviné, dit Charlotte, qui s'assit gravement en disant à Marguerite :

— J'ai triché, c'est très-mal ; mais la tentation était trop forte.

Robert ne se fit pas annoncer deux fois le résultat de l'épreuve. Il sauta dans la barque, saisit une rame et le petit canot, pivotant sur lui-même, bondit en avant.

— Qu'on ne s'éloigne pas du rivage! cria le général d'une voix retentissante.

Les promeneurs lui adressèrent un signe d'assenti-

ment, et le petit bateau s'en alla paresseusement et docilement flotter un peu au hasard sur les premières vagues. Robert, après l'avoir essayé, absolument comme un cavalier éssaye un cheval, donna ses ordres au batelier, posa sa rame en travers, s'assit dessus et ne s'occupa plus que de Marguerite et de Charlotte, assises côte à côte. Une de ces causeries insignifiantes dans leur sujet, mais très-douces par l'accord parfait des esprits, s'engagea entre les trois passagers. La marche du bateau les faisait passer et repasser devant le casino, et ils pouvaient apercevoir le général qui sortait de temps en temps du salon de conversation, sans doute pour inspecter leur allure. Ses sorties, d'abord très-fréquentes, diminuèrent peu à peu et cessèrent tout à fait, quand il fut suffisamment édifié sur la docilité avec laquelle on suivait ses prudentes recommandations. On lui obéissait avec une soumission passive. La limite dépassée, Robert faisait virer de bord, et le petit bateau reprenait le même chemin, presque la même vague. Mais la conversation s'animant peu à peu entre les trois promeneurs, le jeune homme s'abandonna au charme et ne s'occupa plus de tracer aussi rigoureusement leur itinéraire au rameur qui s'assoupissait sur sa rame. Sans qu'ils s'en aperçussent, le vent qui soufflait doucement de la côte, mais qui augmentait de force à chaque minute, les poussa peu à peu vers le large. Un fort craquement vint heureusement arracher Robert à son indolente contemplation.

Il se leva vivement. Le jeune batelier regardait d'un air stupide à ses pieds.

— Qu'y a-t-il? s'écria Robert.

Le jeune homme, pour toute réponse, dressa en l'air le tronçon de rame qui lui restait dans les mains. Il avait imprimé à sa rame usée un mouvement brusque et faux : elle s'était fendue.

— Comme nous voilà loin de la grève ! s'écria Marguerite.

Robert venait de s'apercevoir du chemin que le vent leur avait fait faire. Pâle et les sourcils froncés, il mesurait de l'œil l'énorme distance qu'ils avaient insensiblement parcourue, et il constatait que le vent devenait de plus en plus fort, la mer de plus en plus houleuse.

— Robert, vous avez peur? s'écria Charlotte en pâlissant.

— Non, dit Robert avec un serrement dédaigneux des lèvres ; mais il est temps que je reprenne le commandement de cette coque de noix. Le vent qui vient de s'élever nous pousse vigoureusement vers le large, et nous ne pouvons lutter que d'une main, puisqu'une seule rame nous reste. Demeurez assises là, sans crainte. Je vais essayer de nous faire regagner le bord au plus vite.

Il reprit la rame et se remit à ramer avec vigueur. Pendant une demi-heure il lutta vaillamment contre le vent ; mais la lutte était fatigante et inégale. Au moment même où le jeune homme croyait avoir gagné du terrain, une rafale soudaine le rejetait violemment au loin. Et cependant il ne se dissimulait plus le danger qu'ils couraient sans avirons et sans voiles, dans ce

mauvais petit canot qui pouvait devenir le jouet du vent et de la mer. Une fois lancé au large, où s'arrêterait-il, et comment se comporterait-il sur cette mer sourdement agitée? Aussi, bien que la sueur lui découlât du front, il continuait de ramer avec énergie pour se rapprocher du bord. Le vent tomba un instant; une courte période de calme s'ensuivit, et Robert put avancer rapidement. Ils n'étaient plus qu'à une très-petite distance du rivage quand le reflux les entraîna de nouveau vers le large, le vent soufflait avec rage et imprimait à la frêle embarcation des oscillations perfides. Robert se leva, et, jetant sa rame :

— Vous êtes fort et vous nagez bien, dit-il tout bas au batelier; porteriez-vous en nageant une de ces dames jusqu'à la grève?

— Toutes les deux, monsieur, répondit-il; mais je ne puis abandonner le bateau.

— Ne vous inquiétez pas du bateau, je l'achète. Tenez-vous prêt.

Et s'approchant des deux jeunes filles qui s'étaient levées :

— Mon avis est qu'il faut regagner la grève à la nage, dit-il rapidement, nous allons être portés en pleine mer, il ne faut pour cela qu'un coup de vent. Profitons de ce moment favorable, une fois éloignés de la côte, nous sommes perdus. Vous nagez un peu, et, à nous quatre, rien ne nous est plus facile que de regagner la terre d'ici. Il n'y a pas à hésiter, cette coque de noix n'est plus sûre; voyez, le vent et le flot l'entraînent à la fois.

— Robert, nous ferons ce que vous voudrez, dit Charlotte en se rapprochant instinctivement de lui.

— Très-bien, je ne vous demande qu'un peu de sang-froid pour ce bain improvisé. Êtes-vous prêtes?

— Oui, répondirent simultanément les deux jeunes filles.

Il fit un signe au pêcheur, et, saisissant Marguerite par la ceinture, il s'élança dans les flots. Le jeune pêcheur tendit le bras vers Charlotte qui avait affreusement pâli.

— Allons! cria Robert, mais sautez donc!

— Je puis me sauver seule, dit rapidement Charlotte au batelier, qui allongeait de nouveau le bras vers elle; je nage bien, restez seulement auprès de moi pour me prêter l'appui de votre épaule quand je me sentirai fatiguée.

Et, sans répondre aux appels passionnés que lui adressaient Marguerite et Robert, elle se jeta à l'eau.

XVI

FIAT LUX

Dans le salon de conversation du casino, on causait et on lisait fort paisiblement. Le général, ainsi qu'on l'a vu, avait voulu suivre, au moins des yeux, la petite barque qui portait son trésor; mais, la voyant tracer si régulièrement son sillon d'écume dans la zone per-

mise, il avait fini par s'enfoncer dans la lecture d'un journal politique. M. de Bérinville, qui était devenu tout pensif depuis l'embarquement, avait entraîné M. de Prévaneau à une table d'écarté; la comtesse Henriette et mademoiselle Eugénie travaillaient dans un coin, plus occupées de ce qui se passait au dedans que de ce qui se passait au dehors. M. Blouan, seul, était resté auprès de la large porte vitrée ouverte, et contemplait doucement la mer, sur laquelle ses yeux affaiblis ne voyaient pas flotter la coque de noix qui portait Marguerite.

Une simple remarque faite tout haut par un jeune homme qui fumait, nonchalamment appuyé contre le chambranle de la porte, vint tout à coup jeter l'alarme dans le tranquille salon.

— Quelle bourrasque! dit un homme qui rentrait.

Et s'adressant au fumeur, il ajouta :

— Cette poussière ne vous aveugle donc pas?

— Si, mais je veux voir ce que devient cette petite barque qui danse sur la vague, et qui pirouette si singulièrement sous le vent, répondit celui qu'il interpellait, tenez, là-bas, à droite, ajouta-t-il, comme elle gigotte, hein! On dirait qu'elle n'est plus gouvernée; il y a cependant quelqu'un à bord, j'ai cru apercevoir quelqu'un! Parole d'honneur, elle chavire.

— Que dites-vous, monsieur? s'écria le général d'une voix éclatante, et en se levant tout droit dans le coin où cette parole le frappait.

— Je dis, monsieur, que ce bateau me paraît en danger, répondit le jeune homme un peu surpris;

heureusement il est vide. Tout à l'heure, cependant, il se rapprochait de la côte comme s'il avait été gouverné. Mon attention en a été un instant détournée et, quand je l'ai cherché des yeux, il était où vous le voyez. Un coup de vent l'aura saisi en flanc et l'aura emporté au large, là où je l'aperçois à peine maintenant. Ce n'est probablement qu'une vieille barque amarrée, que le reflux aura attirée au large.

— C'est le bateau de Charlotte ! s'écria le général, dont l'œil plein d'angoisse avait inspecté la mer.

M. Blouan et la comtesse se levèrent pâles de terreur.

— Une embarcation ! une embarcation! criait le malheureux père. Messieurs, de grâce, trouvez-moi une embarcation, n'importe laquelle. Ma fille ! ma fille !

L'émoi s'était répandu dans le casino, et tous les yeux se dirigeaient vers cette frêle nacelle ballottée par le vent qui semblait ne plus obéir au gouvernail.

Le général, M. de Prévaneau, M. de Bérinville et les étrangers qui s'étaient joints à eux, coururent à la recherche d'un bateau; la comtesse, mademoiselle Eugénie et M. Blouan s'avancèrent jusqu'au bord de la grève qui se découvrait peu à peu. La comtesse sanglotait, le vieillard priait en levant ses mains vers le ciel; mademoiselle Eugénie, à l'aide d'une lorgnette qu'on venait de lui apporter, suivait les oscillations du bateau, et tenait ceux qui l'entouraient au courant de ses mouvements.

— Les voyez-vous, Eugénie ? demanda la comtesse

dont les yeux voilés de larmes ne pouvaient rien distinguer.

— Non, Henriette, mais ce malheureux bateau bouge tellement. Il se rapproche... il vient... non, il s'éloigne encore. Je suis bien étonnée de ne pas les apercevoir d'ici.

— Vous ne les voyez pas? s'écria la pauvre mère; serait-ce déjà fini, mon Dieu!

—Non, madame, rassurez-vous, dit le jeune homme qui avait donné l'alarme; si la chaloupe avait chaviré, elle ne se serait pas remise toute seule à flot, et puisqu'elle n'a pas chaviré, elle porte sans doute ceux qu'elle portait. Leur sauvetage n'est qu'une question de temps. Ce grand vent qui s'est élevé tout d'un coup de la côte les a poussés malgré eux au large, et, la mer devenant houleuse, il y aurait certes du danger à flotter dans ce mauvais canot; mais on trouvera une embarcation plus solide pour aller à leur secours. Ceci, je vous le répète, n'est qu'une question de temps. Voici ces messieurs qui reviennent; n'auraient-ils rien trouvé?

Ils revenaient en effet précédés par le général.

— Pas un bateau solide à Houlgate, dit-il les dents serrées, pas une embarcation de plaisance, je pars pour Beuzeval.

— Un instant, monsieur! s'écria le jeune homme qui semblait suivre avec un intérêt tout particulier les péripéties du drame; on fait des signaux là-bas, il me semble.

L'alarme s'était tout de suite répandue à Houlgate;

les plus indifférents accouraient sur la grève et braquaient leur lorgnette sur le canot en perdition. Deux jeunes gens avaient grimpé sur la falaise, et c'étaient eux qui agitaient leur chapeaux. On courut de ce côté, et l'un d'eux étant descendu rapporta cette nouvelle : les jeunes vigies distinguaient parfaitement à l'opposé de l'endroit où flottait le canot vide qui attirait tous les regards, et beaucoup plus près du rivage, un petit groupe de nageurs qui s'avançaient péniblement, car le vent était contraire, et ils pensaient que c'étaient peut-être les passagers qui avaient prudemment abandonné l'embarcation dans un moment où le caprice du vent l'avait rapprochée de la côte. Cette supposition parut plausible à tout le monde, même au général. Il ne s'agissait plus que d'aller au-devant des nageurs, que la fatigue pouvait saisir. Deux jeunes gens fort entendus dans le maniement d'une embarcation, s'en allèrent rapidement revêtir leur costume de baigneurs et s'élancèrent dans une yole qu'ils dirigèrent du côté qui leur avait été indiqué.

Quelques minutes plus tard ils revenaient à la nage, suivis par la yole sur laquelle les deux jeunes filles, qui commençaient à se sentir à bout de forces, avaient pris place.

On débarqua, on s'embrassa, on se félicita, et les naufragés gagnèrent le casino. Sur le seuil de la porte Robert se détourna pour voir ce qu'était devenue la malheureuse petite barque qui avait failli leur devenir si fatale; il ne l'aperçut même plus. Elle avait disparu derrière les vagues qui commençaient à s'é-

lever en montagnes liquides sous le souffle de plus en plus ardent de la tempête.

Un grand feu avait été allumé dans le petit salon de jeu du casino, que les baigneurs, par une délicate attention, avaient laissé à la disposition de la famille de Prévaneau. Robert vint le premier s'y réchauffer et raconter à M. Blouan, qui s'était chargé de l'entretenir, les épisodes de leur promenade. Son récit fut interrompu par Marguerite, qui entrait toute pâle et toute frissonnante encore. M. Blouan se hâta de lui céder le fauteuil qu'il occupait au coin du feu, et courut à la recherche d'un cordial qu'il avait fait préparer et qui devait se boire très-chaud. Lui sorti, un silence de plomb, assez singulier entre deux personnes qui venaient d'échapper à un danger commun, régna dans le petit salon.

Marguerite était très-grave, presque triste, et Robert se sentait troublé devant elle.

Tout à coup la jeune fille porta ses deux mains à son visage, et dit avec un accent très-douloureux :

— Robert, c'est indigne ! cela ne peut durer.

— Expliquez-vous, Marguerite, murmura Robert.

— En est-il besoin? reprit Marguerite avec accablement; ce que je sais, c'est que je ne veux plus faire souffrir Charlotte, c'est que vous ne devez pas la tromper plus longtemps, si vous la trompez.

— Je la trompe, c'est vrai, murmura Robert.

— Oh! Robert, c'est indigne ! s'écria Marguerite.

Et émue, toute rougissante, elle ajouta :

— Vous l'aimiez, Robert?

— Je l'aimais, à moitié, oui.

— Aimez-la encore, je vous en supplie, dit Marguerite en joignant les mains, n'aimez qu'elle !

— Impossible, Marguerite ! Sachez d'ailleurs que votre souvenir s'est toujours placé entre moi et toutes celles qui appelaient mon amour. On ne commande pas à son cœur.

— Enfin, peu importe, murmura Marguerite en se tordant les mains ; mais je ne veux pas la voir souffrir. Sa douleur me fait mal, car je l'aime aussi, je l'aime tendrement. N'est-elle pas venue à moi les bras tendus, quand sa famille me dédaignait? Ne sommes-nous pas devenues sœurs par l'affection? Ne m'a-t-elle pas laissée lire dans son cœur? Et voilà que je vais la faire souffrir, horriblement souffrir, car maintenant ses yeux sont ouverts. Robert ! Robert ! quelle imprudence vous avez faite !

— Marguerite, quand le danger se présente, une indépendance sauvage vous envahit, on ne dissimule plus, on ne raisonne plus, on agit dans la liberté. Je ne pouvais pas confier mon trésor à cet homme, je n'en ai pas eu la pensée. Je n'avais qu'un désir, qu'une volonté, qu'un élan : vous sauver.

— Pauvre Charlotte ! pauvre Charlotte ! sanglota Marguerite.

— Charlotte ne sent pas aussi profondément que vous, Marguerite, dit doucement Robert. N'exagérez-vous pas sa souffrance?

— Taisez-vous, ingrat. Votre abandon la désespère, elle est frappée au cœur. Je ne dis pas qu'elle devrait

l'être, mais elle l'est. Pour moi, vivre à Nédonville m'est désormais impossible ; il me semble que j'y apporte la trahison. Je recevrai une lettre de ma sœur demain. Soyez sûr à l'avance qu'elle m'obligera à partir. Je prendrai le premier prétexte venu pour retourner en Bretagne.

Robert se pencha vers elle.

— Me permettrez-vous de vous y suivre ? demanda-t-il tendrement, mais humblement.

Marguerite tressaillit.

— Est-il généreux de m'adresser cette demande le jour où vous me sauvez la vie ? répondit-elle avec un faible sourire ; m'est-il possible de vous rien défendre aujourd'hui ? Mais je vous en supplie, ménagez Charlotte.

Robert se détourna vivement pour cacher la joie qui se répandait sur son visage, car la porte s'ouvrit devant le général, qui conduisait Charlotte. M. de Bérinville, surchargé de manteaux et de châles, la comtesse un flacon de sels à la main, mademoiselle Eugénie un oreiller sur le bras, les suivaient.

Charlotte avait les joues et les lèvres roses, mais l'air très-abattu. Elle se laissa mener à la place que Robert s'empressait de lui céder, et ne leva pas les yeux, ne desserra pas les lèvres. L'émotion, la fatigue, expliquaient suffisamment aux yeux de ses parents cette attitude qui contrastait avec sa vivacité habituelle. Mademoiselle Eugénie faisait, en vain, force plaisanteries sur sa toilette et sur celle de Marguerite, dont chaque pièce avait été empruntée aux baigneuses obli-

geantes; le sourire semblait éteint sur les lèvres de Charlotte. Ce que voyant, le général affirma qu'elle devait être malade, et précipita les préparatifs de départ.

Pendant le retour, chacun se fit un plaisir de taquiner les deux naufragées sur leur impressionnabilité. L'abattement de Charlotte semblait avoir gagné Marguerite, qui ne parlait ni ne souriait pas plus qu'elle. Leur abattement ne nuisit pas aux dispositions joyeuses de la majorité des promeneurs, possédés par cette joie qui se ressent à la suite d'une commotion, alors que le danger, qui avait soudain jeté la terreur dans l'âme, s'est soudainement évanoui.

En arrivant au château, les jeunes filles sortirent de leur apathie et acceptèrent de souper dans la salle commune.

Vers la fin du souper, on apporta sur un plat d'argent le courrier du jour. Il y avait une lettre pour Marguerite. Elle l'ouvrit et la parcourut rapidement.

— Quelles nouvelles? demanda machinalement M. de Prévaneau.

— Mauvaises, mon père, répondit Marguerite en lui passant la lettre. Ma tante, ajouta-t-elle, nous allons être obligés de vous quitter, la fille de ma sœur est très-mal.

— Oh! ne parlons pas de départ ce soir, dit le bon général, n'est-ce pas, Charlotte?

Charlotte avait les yeux fermés et ne les rouvrit pas à cet appel.

— Mais l'indisposition de cette petite Émilie n'est

peut-être rien, s'écria M. de Prévaneau; Polyxène exagère toujours. La rougeole ne fait que commencer d'ailleurs.

— Qu'importe, mon père! répondit Marguerite avec fermeté, je ne puis laisser Polyxène seule à Rosenclan. Je partirai demain, j'en suis désolée, mais il le faut.

Cette résolution souleva des protestations. Elles demeurèrent d'autant plus inutiles, que Marguerite ne pouvait être la dupe du feint assoupissement qui empêchait Charlotte de mêler ses regrets aux regrets exprimés par sa famille.

XVII

LA GRANDE QUESTION

— Savez-vous bien, mademoiselle, que la richesse ne donne pas tant de gaieté qu'on le dit! M'est avis que votre gaieté s'en va tous les jours, et pourtant vous avez à cette heure la plus grosse fortune du pays, à ce que prétend monsieur.

Voilà ce que disait Marie-Rose en se campant devant Marguerite, assise sur un banc, autour duquel tombaient, comme une pluie parfumée, les fleurs rosées d'un acacia.

Ainsi qu'on peut le penser, Marie-Rose en touchant le sol de Rosenclan avait repris toute sa bonne humeur. Elle s'en allait gaiement la joie dans les yeux,

la chanson aux lèvres, donnant un coup d'œil à tout, et se mêlant avec bonheur aux travaux de la ferme. En ce moment elle revenait évidemment de l'aire à battre, car les épais cheveux blonds qui débordaient de sa coiffe étroite étaient tout constellés de petites gaînes d'or arrachées à l'avoine, ce qui lui formait, sous le soleil, une auréole étincelante du plus bizarre effet.

Elle s'était arrêtée devant Marguerite, qui pensait, un livre fermé entre les doigts.

— J'étais donc plus gaie autrefois ? dit Marguerite en souriant.

— Sans comparaison, mademoiselle. A Plégon, vous étiez comme une alouette par la maison. C'était un plaisir de vous voir tourner autour de notre vieux monsieur, et de vous ouïr chanter.

— Bon-papa était si malheureux alors ! dit Marguerite ; il fallait bien le distraire. Aujourd'hui son rêve est réalisé, et les travaux des mines occupent à peu près tout son temps.

— Oh ! mamzelle, je sais bien qu'il est comme coq en pâte, lui ! Sa Marga et ses mines, c'est toute sa vie ; mais cela ne veut pas dire pourquoi vous allez, vous, en vous attristant. Voilà ! ce sont ces diables de voyages ! Tant qu'on n'a pas quitté son hôté [1], on vit content et joyeux ; quand on s'est mis à dévaler de par le monde, on sème sa joie sur les routes, et son argent. Les anciens ont toujours dit ça, et les anciens savent bien ce qu'ils disent. Et ça revient toujours à la

[1] Hôté, chez soi, en patois.

fortune. Car, quand nous n'avions pas le sou, nous ne bougions pas de Plégon.

— Rien n'est plus vrai, dit Marguerite, souriant toujours de la véhémence avec laquelle Marie-Rose exposait ses naïves théories.

— Eh bien, mamzelle, c'est dit, nous ne voyagerons plus, et vous redeviendrez gaie comme auparavant.

Marguerite appuya son front sur sa main.

— On ne marche pas à reculons dans la vie, dit-elle ; ne sais-tu pas cela, Marie-Rose? Ce ne sont ni les voyages ni la richesse qui me rendent sérieuse, ma pauvre fille.

— Qu'est-ce donc, mamzelle? demanda carrément Marie-Rose.

— Une autre fois, je te le dirai ; va-t'en, car j'aperçois bon-papa. Il pourrait bien deviner, lui, ce que tu ne devines pas, et je ne veux pas qu'il me croie triste. Il est heureux, montrons-lui que nous le sommes. Va-t'en, va-t'en, et ne lui confie jamais tes rêveries sur ma prétendue tristesse.

Marie-Rose hocha brusquement sa tête blonde, ce qui fit voltiger autour d'elle un essaim de paillettes d'or, et s'en alla en grommelant.

M. Blouan sortait en effet de la maison, un portefeuille sous le bras, et il se dirigea droit vers le banc où Marguerite était assise.

Marguerite lui souriait de loin et lui préparait une place auprès d'elle. A Rosenclan, ils avaient repris la douce intimité de leur vie passée, ils s'étaient repris

à vivre l'un pour l'autre. Si la jeune fille était le grand et dernier amour du vieux savant, il avait été jusque-là son unique amour; ce pauvre vieillard avait été, dans sa jeune vie, la justice, la tendresse, l'abnégation, la bonté, et leurs âmes s'étaient unies, à ce point où, comme le dit Montaigne, on ne voit plus la couture. Aucun des membres de sa famille n'avait pu lutter contre cette préférence : elle était innée, irrésistible. On ne vit pas toujours, hélas ! avec les personnes avec lesquelles on demeure. Marguerite n'avait vécu qu'avec son grand-père; ce vieillard rêveur était pour elle la plus douce et la plus aimable des sociétés; il pensait comme elle, il éclairait son intelligence par les vives lueurs de son grand esprit et par les effluves vivifiantes de sa foi; il déversait en son cœur les trésors d'un cœur qui ne vieillissait pas; il soulevait son âme par les élans d'une âme qui devenait plus haute à mesure que le corps s'immatérialisait.

La plupart des hommes ne savent pas vieillir : ou ils s'enveloppent dans leur expérience chagrine, ou ils s'ensevelissent dans un égoïsme sénile comme dans un tombeau. L'homme qui jette dans son intelligence et dans son cœur les enseignements d'une foi vivante, absolue, a seul le secret d'une éternelle jeunesse et d'un éternel renouvellement. Pendant que les incrédules, fermant volontairement les yeux, descendent craintivement vers l'inconnu qu'ils redoutent, son âme continue ses invisibles et mystérieuses ascensions vers Dieu. Les autres s'abandonnent au froid des ténèbres et du doute; lui s'enveloppe de lumière et de vérité; il

sait que toute créature doit aller à Dieu, et il y va courageusement avec joie.

Tôt ou tard on ne jouit que des âmes, a dit un grand penseur. Cela est vrai, comme il est vrai aussi que chaque être finit par ne peser que son poids divin; la vieillesse, cet enfer des incroyants, devient pour certains croyants ce qu'elle devrait être pour tous : le vestibule du ciel. Mais retournons à M. Blouan et à Marga, pour lesquels c'était toujours un bonheur de se rencontrer.

Quelle confiante et mutuelle tendresse il y avait au fond de leur regard ! comme ils se souriaient!

Il était d'ailleurs tout souriant, ce matin-là, le vénérable savant; son beau regard caressait sa petite-fille qui avait placé sa jolie main sur son épaule par un geste plein de tendre câlinerie.

— Vous allez aux mines, bon-papa? demanda Marguerite en lui prenant des mains son large portefeuille pour le placer sur ses genoux.

— Qu'il est lourd! ajouta-t-elle en le soupesant.

— C'est qu'il renferme bien des choses, Marga, dit le vieillard en souriant. Ce ne sont pas seulement des pages chargées de chiffres et de laides figures algébriques qui le bourrent ainsi ce matin.

— Bon-papa parle en énigmes, dit Marga : c'est grave.

— C'est grave, tu l'as dit, chère fille, répondit-il doucement.

Marguerite se détourna, et leur regard se croisa. Il n'existe pas longtemps de secrets entre des gens habi-

tués à lire réciproquement dans leur pensée, et qui se parlent toujours âme à âme.

— Il s'agit de mariage, cher père? dit Marguerite.

— Oui, Marga. Je viens de recevoir deux nouvelles lettres; j'ai pris le dossier ancien, et je suis venu te trouver afin d'en finir.

Et, forçant doucement sa petite-fille à le regarder en face, il ajouta d'une voix lente et profonde :

— Sérieusement, Marga, je désire que tu fasses un choix. Mon cœur reste jeune pour t'aimer, mon esprit se rajeunit pour te comprendre; mais l'enveloppe s'use, et je ne veux pas te laisser seule en ce monde. Et si je n'y étais pas, n'y serais-tu pas seule, chère fille?

— Absolument seule, bon-papa.

— Cela ne doit pas être, cela ne doit pas être! Cette pensée troublerait mes joies suprêmes, mes joies d'exilé rentrant dans la patrie; elle me ferait regarder la mort, qui est une délivrance, comme un malheur. Ce n'est pas que la terre me soit à charge, oh! non ; ta présence, ma fille, en fait pour moi une sorte de paradis; mais enfin, mariée, tu me resteras, je sais que tu me resteras. Un père peut être gênant dans un jeune ménage, mais un grand-père n'est jamais de trop quand il sait ne rien exiger.

Marguerite laissa tomber sa tête charmante sur l'épaule du vieillard.

— Cher père, dit-elle d'un accent pénétrant, si le mariage devait séparer mon cœur d'avec le vôtre, je ne me marierais pas.

— Mais pourquoi nous séparerait-il? J'aimerai tant celui qui aimera ma fille, que je m'en ferai aimer. Et pourrait-il être jaloux? Le soleil qui se lève n'envie pas au soleil couchant ses dernières lueurs, et l'amour ne combat l'amour que dans les âmes égoïstes et les cœurs étroits. Aussi qu'il vienne, cet étranger bien-aimé! que Dieu nous l'envoie, cet ami inconnu que je veux aimer de toute mon âme! Je te l'ai dit, mon enfant, la mort ne séparera pas nos âmes, mais elle séparera nos vies, et il m'est douloureux de penser que, pendant que je jouirai des ineffables délices d'outre-tombe, ma fille chérie marchera seule dans les ténèbres de celui-ci, avec une plaie saignante au cœur. Dieu, ma conscience et mon amour me poussent à te demander de faire un choix.

— Nous en parlerons ces jours-ci, bon-papa, dit Marguerite; je vous promets d'y penser sérieusement.

— Parlons-en aujourd'hui même, chère fille; j'ai beaucoup prié pour toi ce matin, et il ne faut pas que la journée se passe sans que nous décidions quelque chose. Relisons ensemble ces lettres avec la plus grande attention, et ne gardons que celles qui méritent un examen approfondi.

Le vieillard avait tiré un paquet de lettres de son portefeuille, et l'examen commença.

Chacune de ces lettres contenait une demande en mariage. On y célébrait sur tous les tons les charmes, les vertus, les talents de Marguerite; de sa fortune, pas un mot.

Elle interrompit la lecture pour faire cette remarque à son grand-père :

— Cher bon-papa, dit-elle en souriant, que ne vous dois-je pas? De quelle beauté, de quel esprit, de quelles perfections vos mines m'ont dotée!

Il soupira.

— Les hommes sont ainsi faits, dit-il, et nos mœurs françaises ont laissé la cupidité s'introduire dans les institutions les plus sacrées. L'intérêt et l'amour ne peuvent longtemps vivre ensemble, et c'est, hélas! l'intérêt qui est resté maître du champ de bataille. Avant que mes filons d'argent fussent exploités, Dieu t'avait donné la beauté, l'intelligence, la bonté, et les hommes passaient indifférents devant mon trésor. Tu étais une perle enchâssée dans du strass, Marga. La monture a changé, et voilà qu'on s'aperçoit que la perle est d'un prix inestimable.

— Dit bon-papa! murmura Marguerite gaiement; allons, lisons encore.

Il se remit à lire. A mesure qu'il lisait, Marguerite prenait les lettres et en faisait un triage. Quand il finit, elle en avait placé un paquet sur ses genoux, et en conservait seulement quelques-unes dans sa main.

— Bon-papa, dit-elle en lui rendant le gros paquet, vous formulerez un non poli à tous ces convoiteurs des mines; il n'y a pas à s'en occuper.

— Combien te reste-t-il de lettres, Marga?

— Trois.

— Voyons.

Le vieillard lut les signatures.

— Très-bien choisi, dit-il, voici des êtres intelligents, sympathiques; il s'agit maintenant de choisir entre eux.

Marguerite tournait et retournait ces lettres entre ses doigts, d'un air pensif.

— C'est assez du triage, dit-elle avec fatigue.

— Non, ma fille, je veux une décision; dans ma prière, j'ai demandé que tu prisses une décision, que ton cœur choisît aujourd'hui.

Marguerite baissa la tête en soupirant, et la releva soudain.

Le tourniquet placé contre la barrière d'entrée au bout de l'avenue venait de s'ouvrir en grinçant, et un homme jeune et de haute stature s'y avançait.

— Fais-moi ce plaisir, Marguerite, continua le vieillard; résolvons aujourd'hui cette grande question; d'une façon ou d'une autre, prenons une décision aujourd'hui.

— Eh bien! oui, aujourd'hui, répéta Marguerite les yeux baissés; puisque vous le voulez, bon-papa, c'est peut-être parce que Dieu le veut.

— En doutes-tu? Mais n'est-ce point Corentin qui nous arrive?

— Non, c'est-à-dire... je ne crois pas.

— Je n'y vois plus guère; mais si, c'est Corentin, il vient probablement me chercher. Regarde donc, Marguerite, et fais-lui signe de venir par ici.

Marguerite se leva.

— Mon père va à sa rencontre, dit-elle sans faire un pas.

— Mais est-ce Corentin ?

— Non, bon-papa... c'est... mais c'est Robert.

C'était Robert que M. de Prévaneau venait de saisir au passage, et qu'il amenait vers le banc.

M. Blouan l'accueillit avec son aménité ordinaire, Marguerite avec une émotion visible.

— Que faites-vous là, sur ce banc, depuis une heure ? s'écria M. de Prévaneau.

— Nous philosophons, dit le vieillard, Marguerite devient très-forte en philosophie. J'allais lui expliquer le sens philosophique de la charmante fable de la Fontaine, intitulée l'Huître et les Plaideurs, quand vous nous avez aperçus.

Et il lança à Marguerite un petit coup d'œil tout malin, en mettant son bras sur le sien :

— Mon père, veuillez montrer à Robert son appartement, dit Marguerite quand ils arrivèrent auprès de la porte ; je vais voir où en sont Marie-Rose et son dîner.

Et M. de Prévaneau et Robert ayant franchi le seuil, elle se pencha à l'oreille de son grand-père.

— Ai-je donc pu avoir un secret pour bon-papa? dit-elle tendrement.

— Ma chère fille, ce secret n'en est pas un, répondit le vieillard ; Robert n'est pas encore aimé.

Il regarda Marguerite et ajouta en souriant :

— Seulement il est à la veille de l'être, ce dont je me doutais un peu.

— Et ce prétendant inattendu, désintéressé, vous convient-il, bon-papa ?

Le vieillard devint pensif.

— J'ai beaucoup prié Dieu, dit-il, de ne jamais permettre que ma chère enfant éprouvât de l'affection pour un être qui ne fût pas digne d'elle ; mais, comme rien en ce monde ne m'est plus cher que son bonheur, je veux qu'elle choisisse elle-même, dans une complète liberté, le compagnon de sa vie.

— Mais enfin, si c'était Robert, bon-papa? Robert, qui ne m'a pas dédaignée quand j'étais pauvre, Robert, qui m'a dit clairement : « Je vous aime ! » avant de savoir qu'il y avait de l'argent dans les mines de Rosenclan?

M. Blouan leva vers le ciel son regard lumineux, et, l'abaissant sur sa petite-fille :

— Le jour où Robert pourra te promettre un amour chrétien, c'est-à-dire éternel, dit-il, mes vœux seront comblés.

Et, embrassant Marguerite, il franchit le seuil de la porte ouverte.

XVIII

LA LETTRE DE PART

— Décidément Charlotte a quelque chose !

Le général de Prévaneau répéta trois fois cette phrase, en arpentant vivement les dalles noires et

blanches du salon de Nédonville ; puis, s'arrêtant brusquement devant le chiffonnier près duquel travaillaient la comtesse et l'inflexible mademoiselle Eugénie, il répéta d'une voix quasi menaçante et en tordant sa longue royale blanche :

— Enfin, Henriette, savez-vous ce qu'a Charlotte?

— Non, qu'a-t-elle? répondit la comtesse avec un aplomb qui fit trembler sous un sourire les lèvres inflexibles de mademoiselle Eugénie.

— Ce qu'elle a? mais je n'en sais rien ; si je le savais, je ne le demanderais pas. Ce que je sais, c'est qu'elle a quelque chose. Elle est triste, elle pâlit, et cela m'inquiète, cela m'inquiète beaucoup.

— Vous êtes toujours plongé dans quelque genre d'inquiétude pour votre fille, mon ami, répondit la comtesse en levant les épaules ; elle ne peut pas avoir un mal de dents, sans qu'il vous alarme.

— Mais a-t-elle mal aux dents, Henriette? Si elle a mal aux dents, qu'on me le dise.

— On ne vous le cacherait pas. Je ne sache pas qu'elle ait mal aux dents.

— Alors, reprit-il en tiraillant sa royale de plus en plus fort, d'où viennent sa pâleur, sa tristesse, ses larmes? On ne me le dit pas, mais sans cesse je m'aperçois qu'elle a pleuré.

— Nédonville, en automne, n'est pas un séjour gai pour Charlotte, général, dit mademoiselle Eugénie : les jeunes filles aiment beaucoup la campagne, par l'imagination ; le plus souvent elles s'y ennuient.

— Charlotte aime Nédonville ! s'écria le général, qui

aimait follement cette terre, et qui n'admettait pas qu'on pût s'y ennuyer; Charlotte jusqu'ici ne s'est jamais ennuyée à Nédonville.

— A Nédonville, en été, par les beaux jours, avec une brillante société, repartit l'inflexible cousine.

— Au fait, dit le général, sa gaieté s'en est allée avec nos hôtes. C'est depuis le départ de Marguerite qu'elle est toute sérieuse, et qu'elle a souvent les yeux rouges, non d'un tonnerre! Elle regrette peut-être Marguerite, qui est vraiment charmante.

La comtesse et mademoiselle Eugénie se pincèrent les lèvres.

— Et puis, les Prévaneau partis, Robert s'est éclipsé, continua le général en poursuivant son raisonnement, ces airs-là datent positivement du départ de Marguerite. Si nous proposions à Charlotte un voyage à Rosenclan, Henriette?

— Ce serait vraiment le moment! dit la comtesse en regardant son mari avec stupéfaction.

— Pourquoi pas?

— Mais pour beaucoup de raisons, et je vous prie de ne pas même parler à Charlotte de ce projet saugrenu. Vous avez des idées à part, général.

— Comment! nous disions tout à l'heure, il me semble, que c'est l'absence de Marguerite qui la chiffonne.

— Bah! Niaiserie que tout cela! Sont-elles destinées à vivre ensemble? Le mieux serait de laisser votre fille tranquille, et de ne pas examiner à la loupe, comme vous le faites, ses yeux et ses joues. Charlotte

a ses petits ennuis, ses petits caprices, ses petites vapeurs, comme nous avons eu les nôtres ; laissons passer, et demeurons dans la vie réelle et pratique. Je vous assure que vous augmentez beaucoup son malaise, en vous en occupant ainsi. Charlotte est très-impressionable; le bain forcé qu'elle a pris à Houlgate lui a un peu ébranlé les nerfs; puis sont venus ces départs successifs. Elle serait déjà guérie si vous n'étiez pas sans cesse à vous inquiéter de sa santé et de ses petits airs rêveurs.

— Peut-être bien, murmura le bon général; mais je ne puis me faire à l'idée de voir ma pauvre Lotte triste, ni même sérieuse.

— Promenez-la, général. Pourquoi n'acceptez-vous pas toutes les parties qu'arrange M. de Bérinville?

— Parce que Charlotte s'y refuse, Henriette.

— Ah ! je me doutais qu'il y avait un arrangement entre elle et vous. Cela n'a pas le sens commun, mais enfin il faut en passer par là. Cependant le résultat de cette faiblesse grandissante pourrait bien...

— Assez, Henriette, dit le général d'un ton bref; voici Charlotte, ne la molestons pas inutilement.

Charlotte arrivait en effet. Charlotte avait les yeux cernés, la démarche traînante ; Charlotte portait le deuil de ses premières illusions; Charlotte ployait sous ce qu'elle pouvait appeler une double trahison : elle était bien à plaindre, Charlotte ! Elle alla s'enfoncer dans une bergère moelleuse et demeura toute pensive, les mains jointes sur ses genoux, sa jolie tête renversée en arrière.

— Eh bien, ma Lotte, dit le général en posant sa main sur le front de sa fille, notre migraine est-elle passée !

— Un peu, mon bon père, répondit Charlotte.

— Veux-tu ta tapisserie, Charlotte? demanda madame de Prévaneau, qui avait mis son binocle pour mieux examiner sa fille.

— Non, maman, travailler me fatigue.

— Allons faire un tour de parc, Lotte, dit le général en lui prenant les deux mains comme pour l'arracher de son fauteuil.

— Oh ! père, je viens du parc, murmura Charlotte avec lassitude.

— Charlotte, tu tournes au spleenique, quoi qu'en dise le marquis de Bérinville, qui admire tous tes états d'âme, dit mademoiselle Eugénie. Si la migraine m'avait empêchée de travailler, il y a longtemps que je serais morte d'ennui.

— Chacun meurt de ce qu'il peut, dit Charlotte.

— Allons, tu déraisonnes, Charlotte, dit la comtesse; heureusement voici le facteur qui t'apporte toute une occupation. Tu nous liras bien le journal n'est-ce pas?

— Oui, maman, répondit Charlotte.

— Bien. Appelez le facteur, général. S'il se perd dans les cuisines, le journal passera par trente-six mains avant de vous arriver.

— Le général se dirigea vers une fenêtre ouverte, et appela le facteur. Celui-ci accourut, remit des journaux et plusieurs lettres au général, qui en opéra sur-le-champ la distribution.

— Deux pour vous, Henriette, dit-il; une pour vous, Eugénie, une pour moi. Veux-tu les journaux, Charlotte?

Il jeta le paquet de journaux qu'il tenait sur les genoux de Charlotte, et, ayant recouvré la liberté de ses mains, il ouvrit la lettre qui lui était adressée.

— Une lettre de Marguerite pour toi, Charlotte, s'écria-t-il joyeusement en passant un billet à sa fille.

Il reprit la lecture de sa lettre, mais l'interrompant tout à coup :

— Bon! dit-il, un mariage! Ah! les sournois! Henriette, l'auriez-vous jamais cru? Robert épouse Marguerite.

La comtesse et mademoiselle Eugénie tressaillirent, et n'osèrent pas lever les yeux sur Charlotte.

— La nouvelle est-elle officielle? dit la comtesse en essayant de raffermir sa voix.

— Parfaitement. Ils m'écrivent tous : Marguerite, Charles, Robert. Tenez, Henriette, lisez.

Il lui tendit les billets qu'il avait parcourus.

— Mettez cela ici, dit la comtesse en posant un doigt sur le chiffonnier, et allez dire à Auguste que les poneys galopent sur ses plates-bandes.

— Ah! diable! et ma couche de champignons! s'écria le vieux général qui s'intéressait vivement à tout ce qui poussait sur ces terres.

— J'y pensais, Louis; ils vont justement du côté de vos champignons, dit la comtesse.

Le général se précipita hors du salon, et la comtesse

osa regarder sa fille. Charlotte était pâle comme une morte. Elle tenait tout froissé entre ses mains tremblantes le billet que lui avait remis le général. Quand ses yeux se levèrent, ils rencontrèrent le regard tout humide de pleurs de sa mère, qui s'était approchée d'elle. La jeune fille baissa la tête, tint quelque temps son front entre ses mains, puis, se dressant toute droite, elle déchira le billet qu'elle tenait, en jeta les morceaux au vent, et sortit.

La comtesse et mademoiselle Eugénie se regardèrent toutes troublées. C'était peut-être la première fois que la figure inflexible de cette dernière s'était empreinte d'une telle expression; son égoïsme avait l'écorce dure, et ne se laissait pas vite pénétrer.

— Eugénie, auriez-vous cru à une pareille douleur? dit madame de Prévaneau en se laissant tomber sur le siége que sa fille venait de quitter.

— Non, Henriette, je partage absolument votre surprise. Je me serais bien attendue comme vous à quelques trépignements, à quelques larmes, mais non point à cette douleur d'autant plus profonde qu'elle est muette. Ne regrettez-vous point un peu maintenant ce que vous avez fait?

La politique comtesse hocha la tête.

— Non, dit-elle résolûment, je regrette de voir souffrir ma fille ; mais je ne pouvais lui laisser épouser un homme dont les habitudes sont celles d'un grand seigneur, et la fortune insignifiante. La raison ne voulait pas ce mariage, et ce qui arrive me porterait plutôt à m'applaudir de mes résistances. L'attachement de

Robert pour Marguerite et de Marguerite pour Robert n'est pas né d'hier, il n'a point poussé comme un champignon, il date de loin. Or, si Robert aimait Marguerite, il n'aurait jamais aimé Charlotte qu'à demi, et je crois que ma fille mérite davantage.

— Certainement, dit mademoiselle Eugénie emportée par sa générosité du moment. Ah ! cette fière Marguerite est une habile comédienne. A-t-elle bien joué la partie ! A-t-elle bien trahi cette pauvre Charlotte ! Car enfin, elle a dû s'apercevoir bien vite du penchant de votre fille pour Robert. Je suppose que Charlotte ne lui a pas fait ses confidences, mais les femmes devinent toujours ces choses.

— Marguerite est une femme très-intelligente, dit la comtesse, que cette conversation sortait peu à peu de son attendrissement. A propos, elle a écrit à Charlotte, je crois ?

— Ce qui me paraît le comble de l'impertinence, dit mademoiselle Eugénie. Charlotte a traité sa lettre comme elle le méritait : elle l'a déchirée.

— J'aurais mieux aimé qu'elle me l'eût montrée, dit la comtesse ; j'aurais été curieuse de savoir comment Marguerite s'y prend pour annoncer à Charlotte qu'elle la supplante.

— Rien n'est plus facile que de contenter votre curiosité, dit mademoiselle Eugénie en se levant.

Elle ramassa un à un les lambeaux de la lettre de Marguerite, que le vent avait dispersés dans l'appartement, les étendit sur le chiffonnier, fit un petit travail de rangement et lut ce qui suit :

« Charlotte, mon amie, ma sœur, je ne puis être complétement heureuse, et je me sens pressée de venir vous le dire. M'accusez-vous de trahison? Accusez vous Robert d'infidélité? Vous en avez presque le droit, et cependant Dieu sait que j'aurais sacrifié mon propre bonheur plutôt que de vous trahir, si ce sacrifice vous avait conservé le cœur de Robert. Mais nous nous connaissions depuis lontemps, chère Charlotte, le hasard de notre rencontre ne faisait que renouer des liens déjà formés. Vous n'eussiez pas voulu d'un cœur qui ne vous eût pas appartenu tout entier, et mon souvenir se mettait involontairement entre lui et vous. Ah ! qu'il m'est douloureux de penser que j'usurpe vos droits, que je trahis votre amitié ! J'ai longtemps repoussé Robert, et je ne me suis rendue qu'en considération de son extrême désintéressement. Il ne me savait pas riche, Charlotte, quand il est venu me rappeler le passé, et... »

— Quelle illusion ! s'écria mademoiselle Eugénie en s'interrompant elle-même ; quand M. Robert, le désintéressé, allait modestement se loger place Rosalie, il savait parfaitement ce qu'il faisait.

— Vous l'avez toujours dit, Eugénie, dit la comtesse ; mais vos suppositions à cet égard ne sont que des...

— Ma chère, Charles de Prévaneau, qui ne garde le secret que de ce qu'il ne sait pas, m'a mise au courant, et je crains bien de n'avoir pas la vertu de garder ce secret pour moi. Mais reprenons la lecture de cette épître sentimentale :

« .... Et cet acte de désintéressement m'a touchée au plus profond du cœur. Pourquoi faut-il que ce mariage me fasse craindre de perdre à jamais l'amitié de ma chère Charlotte ? Mon amie, soyez généreuse, laissez-moi voir une lueur d'espérance, de pardon, et pensez que je vous aimerai toujours profondément.

« MARGUERITE. »

— Tout cela est bien romanesque, dit la positive comtesse en alignant ses papillotes.

— Si romanesque, que je n'en crois pas un mot, répondit mademoiselle Eugénie de sa voix la plus métallique. Ils se sont entendus pour tromper Charlotte, qui, je l'espère, ne sera plus leur dupe.

— Je ne sais trop, murmura la comtesse ; elle ressemble à son père, qui est la loyauté même, mais aussi l'aveuglement même, et qui oublie avec une naïveté de jeunesse les torts qu'on a eus à son égard.

— Je me charge de réchauffer la rancune légitime de Charlotte à l'endroit des beaux fiancés de Rosenclan, dit mademoiselle Eugénie en souriant de ce sourire malin, qui, en faisant se replier en dedans sa lèvre supérieure, découvrait ses larges dents blanches. Quant à laisser croire à Marguerite que Robert l'épouse seulement pour ses beaux yeux, je n'en aurai certainement pas la vertu.

— Et comment vous y prendrez-vous pour accomplir cette petite vengeance ? dit la comtesse en reprenant tranquillement sa place.

— C'est mon secret, Henriette, répondit Eugénie,

avec son sourire étrange : j'ai l'esprit très-inventif quand je veux arriver à mes fins.

Cela dit, elle reprit sa figure inflexible, pour demander au général, qui rentrait, si les poneys avaient piétiné longtemps sur ses champignons.

— Les poneys n'allaient pas du tout de ce côté, répondit le général en épongeant son front mouillé de sueur : vous m'avez fait gronder Auguste bien inutilement, Henriette. Cependant, bien m'en a pris d'aller faire visite à mes cryptogames. Quand je suis arrivé près de la couche, je n'ai pas vu les poneys, mais j'ai trouvé l'enfant du fermier qui s'amusait à les décapiter avec la gaule qu'il tenait à la main. C'en était fait d'eux, si je n'étais pas arrivé. Où est Charlotte ?

— Elle est sortie.

— A-t-elle lu les lettres de Rosenclan?

— Oui, c'est-à-dire non, elle a lu celle qui lui était adressée.

— Que dit-elle? Que dites-vous? Irons-nous?

— Où, Louis?

— Mais au mariage de Marguerite?

Le regard qu'échangèrent la comtesse et Eugénie aurait seul suffi pour donner des soupçons au général; mais le général causait toujours en arpentant le salon et en caressant sa royale, sans s'inquiéter du jeu de physionomie de ses interlocuteurs.

— Je ne vois nulle nécessité d'aller courir jusqu'en Bretagne pour assister à ce mariage, dit la comtesse en ôtant son lorgnon pour en examiner les verres.

— Et moi j'en vois une très-grande, répondit le gé-

néral en regardant sa femme d'un air courroucé ; vous n'avez jamais eu l'esprit de famille, Henriette.

— Et vous, Louis, vous en avez le fanatisme, répondit la comtesse, qui essuyait paisiblement les verres de son lorgnon.

— Peut-être, mais entre les deux excès je préfère le mien. Ainsi vous n'êtes pas d'avis que nous assistions à ce mariage?

— Non, certes.

— Cependant si Charlotte désire y aller? Vous attribuiez tout à l'heure sa tristesse au départ de Marguerite.

— Je vous assure, Louis, qu'en ce moment je réponds pour Charlotte et pour moi. Elle est trop souffrante pour songer à aller à une noce.

— Elle est donc réellement souffrante? s'écria le général d'une voix de stentor ; pourquoi me le cache-t-on?

— A quoi bon vous emporter ainsi? On ne vous cache rien. Je vous ai toujours dit que, depuis l'accident de Houlgate, Charlotte a les nerfs ébranlés, qu'il lui faut du repos et de la distraction, sans fatigue. Cela passera tout seul, mais enfin il faut que cela passe.

— Eh bien ! je vais répondre à Marguerite que je représenterai Nédonville à moi tout seul, dit le général.

— Ainsi, vous irez quand même?

— Certainement. Mais enfin, Henriette, songez-y donc ; Marguerite et Robert, nos plus proches parents !

— Nous avons été si longtemps étrangers les uns aux autres!

— Ce n'est point une raison. Ils ont accepté l'hospitalité que nous leur offrions à Nédonville, et cela même nous oblige, il me semble. J'irai donc passer quelques jours à Rosenclan : c'est le moins que je puisse faire, et je me figure que ce petit voyage sourirait à Charlotte. Je vais lui en parler.

— Vous pourrez lui en parler plus tard; en ce moment elle écrit à Marguerite sa lettre de félicitation. Vous avez toute la journée pour vous entendre à ce sujet. Croyez bien qu'elle refusera de vous accompagner à Rosenclan.

— C'est ce que nous verrons, dit le général, qui sortit brusquement du salon.

— Vraiment, dit la comtesse en laissant tomber en même temps son lorgnon et son ouvrage; c'est à n'y pas croire!

— C'est à n'y pas croire, Henriette, dit Eugénie; il ne se doute de rien.

— De rien. Je crois que le général regarde toujours sa fille un peu comme une enfant, uniquement occupée à l'aimer, à aimer les fleurs de Nédonville et Graziella. Son inclination pour Robert lui a complétement échappé.

— Et il faut avouer, Henriette, que vous ne faites rien pour lui dessiller les yeux; au contraire.

— Ah! dit la prudente comtesse, j'ai eu bien souvent un aveu sur les lèvres, mais je connais mon mari, et je n'ai point osé me risquer. Il est très-bon

parent, très-doux dans la vie intime, mais il a la fibre très-sensible, et ses colères sont terribles. La pensée que Robert a pu dédaigner sa fille le rendrait malheureux pour le reste de ses jours, et il y aurait entre eux des scènes regrettables. Comme ceci, tout s'arrange pour le mieux, et je ne vois pas pourquoi je ne le laisserais pas aller à Rosenclan. Sa présence atténuera toutes choses, et j'aime autant conserver des relations amicales avec Robert qui est en passè de devenir un personnage, maintenant que la fortune étayera ses hautes capacités. On ne sait pas ce qui peut arriver. On a souvent besoin des gens haut placés.

— Et votre projet Bérinville, dit mademoiselle Eugénie, qu'en faites-vous?

— Je le vois de plus en plus réalisable. Charlotte ne pleurera pas Robert éternellement, et je ne désespère pas de l'amener tout doucement à mes idées, qui n'ont pour objectif que son bonheur. Le marquis vient d'acheter la ferme des Brandons, qui sépare Nédonville de Bérinville; maintenant les domaines se touchent.

La comtesse s'arrêta, soupira et ajouta :

— Il faut être ennemi de son propre bonheur pour refuser une pareille alliance.

— Ce mariage est-il bien une question de bonheur pour Charlotte? Henriette, vous ne m'accuserez pas d'être romanesque, et cependant je me demande ce que fait à ses vingt ans un peu plus de fortune. Je comprendrais vos regrets chez une mère pauvre; mais

de quoi s'agit-il ici? de posséder deux châteaux au lieu d'un.

— C'est beaucoup, répondit la comtesse d'un air profond. Avec la division actuelle des fortunes on ne sait plus où l'on va; mais celui qui possédera Bérinville, Nédonville, et tout ce qui en dépend, ne pourra voir l'amoindrissement de sa situation sociale avant plusieurs générations. Refuser une de ces fortunes exceptionnelles est une folie, une véritable folie. Aussi, malgré tous les dédains et les inclinations contraires de Charlotte, je maintiens tacitement dans l'espoir notre bon voisin, qui n'a rien deviné, aveuglé qu'il est par une petite fatuité, commune à beaucoup d'hommes.

— Nous ne l'avons pas vu cette semaine, Henriette?

— Non, et cela commence à m'inquiéter. Cependant, comme sa visite ne laisserait pas que de m'embarrasser un peu ces jours-ci, je ne la désire pas. La tristesse de Charlotte et le mariage de Robert forment une coïncidence qui pourrait bien lui ouvrir les yeux d'un coup.

— Mettez alors votre esprit inventif en campagne, dit mademoiselle Eugénie vivement, car j'aperçois dans l'avenue un équipage fringant qui ne peut guère appartenir qu'au marquis.

Les deux femmes se levèrent en même temps, et allèrent coller leur visage aux vitres.

— Oui, ce sont ses chevaux, je crois, dit la comtesse en reculant précipitamment; dissimulez-vous, comme moi, derrière le rideau, Eugénie.

MERCANTILE LIBRARY

Et elle laissa tomber de toute sa longueur le large rideau de reps gris.

Une calèche attelée de deux beaux chevaux noirs arrivait à toute vitesse.

Au tournant du chemin, elle se présenta de flanc aux deux curieuses, et la longue silhouette du marquis leur apparut entre le cocher et le laquais en grande livrée debout sur le strapontin. Une femme en brillante toilette était assise auprès de M. de Bérinville.

— Sa tante ! s'écria la comtesse en laissant retomber le rideau de saisissement, ils viennent nous demander Charlotte !

— Vous croyez, Henriette?

— J'en suis sûre. Grand équipage, grande toilette, grand'tante, grand gala !... C'est la demande officielle.

— Le moment ne pouvait être plus mal choisi, dit mademoiselle Eugénie.

— Qui sait? murmura la comtesse toute pensive, un bon dépit vaut mieux que cent raisonnements pour avancer certaines affaires. Mais cette visite nous force à battre le fer tandis qu'il est chaud. Si Charlotte n'était pas aussi sentimentale, elle répondrait par une lettre de part à la lettre de part que nous avons reçue ce matin. Le moment est vraiment intéressant. Eugénie, recevez M. de Bérinville, je vous prie, et envoyez-moi chercher dans le parc. Il me faut un certain temps pour m'habiller, préparer mes batteries, et tâcher d'obtenir quelque chose de Charlotte.

Cet exposé rapide fait, la comtesse n'attendit pas la réponse de mademoiselle Eugénie, et sortit du salon.

XIX

LA DEMANDE

La comtesse, en quittant le salon, monta droit à l'appartement de sa fille. Charlotte, les yeux fermés et les mains jointes sur les genoux, était assise dans le coin le plus obscur de cet élégant appartement, où Marguerite aimait à faire de longues pauses matinales lors de son séjour à Nédonville. La photographie de Marguerite était encore appuyée contre le cadre doré de la haute glace qui ornait la cheminée, et la fiancée de Robert semblait attacher de loin sur la pauvre affligée son beau regard tendre et profond.

La pâleur de Charlotte alarma madame de Prévaneau. Oubliant momentanément tous ses projets diplomatiques, elle commença par s'enquérir de la santé de sa fille.

— Es-tu vraiment souffrante, Charlotte? lui demanda-t-elle vivement.

— Non, maman, dit Charlotte en ouvrant les yeux.

— Ma fille, ne me cache rien, je t'en supplie; tu souffres.

Charlotte porta instinctivement la main à son cœur, et fondit en larmes.

— Tu es donc bien malheureuse de ce mariage? murmura la comtesse en appuyant la tête charmante de l'affligée contre sa poitrine.

— Oui, bégaya Charlotte, bien malheureuse. Robert! je l'aimais tant! Marguerite! je l'aimais tant!

Sa voix brisée n'en put dire davantage.

— Cette double trahison doit nécessairement t'ébranler, mon enfant, dit la comtesse; c'est un rude coup porté à tes généreuses illusions; je comprends toute l'étendue de ta souffrance.

Tout en articulant ces paroles consolatrices, la comtesse s'était livrée à une sorte de petit examen médical. Elle avait touché le front de sa fille, posé le doigt sur son poignet pour écouter battre son pouls, et, rassurée par cet examen rapide, elle s'assit en s'essuyant les yeux. L'accès de réelle sensibilité maternelle auquel elle s'était abandonnée était passé. Sa physionomie redevint impénétrable, et dans son regard s'amassa lentement le flot de ses arrière-pensées.

— Je ne raisonnerai pas avec toi, Charlotte, dit-elle très-doucement mais très-fermement, je ne reviendrai pas sur le passé. A quoi bon? Mais j'ai bien à cœur de te voir te relever de dessous cette humiliation. Ton père et moi n'avons jamais eu la pensée de te marier avant vingt-deux ans : c'était, tu ne l'ignores pas, un projet arrêté. Je suis toute prête à le faire revenir sur cette détermination, si tu y consens. Il n'y a qu'une manière de répondre dignement à la lettre de part que nous envoient les habitants de Rosenclan, c'est de leur

annoncer ton propre mariage. Tu redeviens ainsi maîtresse de la situation ; tu leur prouves que tu n'as jamais pris au sérieux la cour que Robert a daigné te faire pendant qu'il était l'hôte de Nédonville.

La comtesse parlait lentement, et épiait avec attention le jeu de la physionomie de Charlotte ; mais ses espérances furent trompées. Les joues de Charlotte ne se colorèrent pas d'indignation ; aucun désir de vengeance ne fit étinceler les yeux bleus de Charlotte ; elle se contenta de hocher négativement la tête. Ce n'était pas son amour-propre qui souffrait.

— Si tu n'acceptes pas ma proposition comme légitime représaille, reprit la comtesse changeant subitement de tactique, je te prie, ma chère enfant, de la considérer sous un aspect plus élevé ; m'écoutes-tu?

Charlotte fit un signe d'assentiment, et la comtesse reprit :

— Je suis officieusement prévenue que le marquis de Bérinville a chargé sa tante, la baronne de Dalran, de te demander en mariage. Je te prie de m'écouter jusqu'au bout. Je te répéterai simplement ce que tu sais : 1° Il a une fortune considérable ; 2° un nom ancien ; 3° une grande passion pour toi ; 4° ce mariage ne t'éloignerait jamais de nous : comprends-tu ce mot, jamais? 5° enfin, le marquis nous convient ; il nous témoigne une affection qui serait le garant de nos relations futures. Mais ce que tu ignores peut être, c'est qu'il refuse pour toi les plus magnifiques alliances, c'est qu'il ne se consolerait pas de ton refus, c'est que tu peux le rendre le plus malheureux des hommes.

— Pendant huit jours, répondit Charlotte à demi voix ; je n'épouserai pas le marquis, maman.

— Charlotte, dit sévèrement la comtesse, on ne traite pas aussi légèrement une question de cette importance.

— Je n'y mets pas de légèreté, maman. Vous avez été assez bons, papa et vous, pour me dire que vous ne me contraindriez jamais dans une affaire de ce genre, et je ne vous le dis que parce que vous m'avez donné le droit de vous le dire : je n'épouserai jamais le marquis de Bérinville.

— Que tu ne l'épouses pas tout de suite, à sa première demande, sous le coup d'impressions pénibles, répondit l'habile comtesse, je le comprends. Je permets que tu me dises : je ne l'épouserai pas maintenant, mais non point : je ne l'épouserai jamais.

— C'est pourtant ce que je pense, maman ; puis-je, dois-je vous dissimuler mes secrètes pensées ?

— Les manières de penser changent, ma fille, dit la comtesse en se levant ; tu me permettras bien de donner au moins un peu d'espoir au pauvre Bérinville ?

— Non, maman, ce serait déloyal ; il m'est antipathique, je ne l'épouserai jamais.

— Tu es une enfant, murmura la comtesse en levant les épaules ; je te laisse à tes rêveries sentimentales, qui, naturellement, t'indisposent contre la saine raison.

Elle sortit, traversa le corridor et entra dans son appartement. Elle fit rapidement une de ses plus élé-

gantes toilettes d'intérieur, mit en ordre les bataillons quelque peu indisciplinés des papillotes vaporeuses qui contribuaient pour une large part à l'ensemble riant et gracieux de sa personne, posa en dernier lieu sur ses cheveux un bonnet de point d'Angleterre, orné de rubans verts, et descendit. Au bas du grand escalier le nuage d'impatience qui avait un moment assombri son visage se dissipa comme par enchantement, et, quand elle entra dans le salon où l'attendait impatiemment mademoiselle Eugénie, celle-ci, à la seule inspection de sa physionomie, ne douta pas que ses efforts n'eussent eu un plein succès.

Une présentation en règle se fit entre les deux dames qui ne s'étaient guère rencontrées que dans des lieux publics, et, les dernières révérences dessinées, mademoiselle Eugénie, sur un coup d'œil de la comtesse, quitta le salon.

La vénérable baronne de Dalran était lancée dans le récit d'une fête de jeunesse, que le château de Nédonville lui rappelait. A peine mademoiselle Eugénie eut-elle disparu, qu'elle s'interrompit tout d'un coup elle-même, et, rapprochant son fauteuil de celui de la comtesse, elle dit en achevant de déployer élégamment ses soyeux falbalas :

— Chère comtesse, puisque nous voici seules, il faut que je me hâte de vous parler du but tout diplomatique de ma visite. Je viens à Nédonville uniquement dans le but de vous enlever votre charmante fille.

— Vous, madame? répondit la comtesse Henriette, d'un air intéressé, mais embelli d'ignorance.

— Oui, moi. Au nom de qui, n'est-ce pas? ne le devinez-vous pas?

La comtesse, ne pouvant feindre plus longtemps, se retourna vers le marquis, qui la regardait d'un air content, et, lui tendant sa main potelée :

— Serait-il vrai, mon cher marquis? dit-elle.

Il lui prit la main, la baisa avec une certaine émotion, et ne trouva rien à dire : ce qui prouvait de plus en plus qu'il était quelque peu ému.

— Cette démarche, à laquelle je ne m'attendais pas, reprit la comtesse en rejetant les brides flottantes de son élégant bonnet vert, me cause une grande joie. Parmi les hommes qui m'ont demandé et qui me demandent Charlotte, pas un ne m'est aussi sympathique que vous, mon cher Raoul.

Ce fut ce mot — sympathique — qui sortit de dessous le charmant bonnet vert.

M. de Bérinville s'inclina, de plus en plus satisfait.

— J'ai beaucoup compté sur votre bonne amitié, madame, dit-il en parlant un peu moins haut que de coutume, et, si je pouvais espérer que... que mademoiselle Charlotte eût... voulût... reçût...

— Mon cher marquis, interrompit vivement la comtesse, Charlotte, comme toutes les jeunes filles fort demandées et fort heureuses, est très-peu pressée de se marier, de nous quitter ; cependant je puis vous dire que je n'accueillerais pas aussi favorablement votre demande, si je ne savais à l'avance que ma fille n'aura pas d'autre opinion que la nôtre lorsqu'il s'agira de fixer sa destinée.

Le marquis rougit de plaisir, et s'inclina de nouveau.

— Mais, continua la comtesse, permettez-moi de vous demander d'attendre. En ce moment ma fille est très-souffrante.

— Souffrante ! s'écria M. de Bérinville avec élan.

— Oui, depuis l'affreux accident d'Houlgate, arrivé par l'étourderie de mon maladroit de neveu, et dont nous n'avons pas d'abord calculé les conséquences, ma chère enfant souffre, et ces jours-ci je me décide, d'après l'avis de mon médecin de Caen, à la conduire à Paris. Cette indisposition n'a pas de gravité, mais elle demande de grands ménagements et des soins particuliers. Or un mariage, c'est toujours une très-grave, une très-importante affaire, et, pour mon compte, je me refuserais à en parler maintenant à Charlotte. Remettons donc ces projets à un peu plus tard, mon cher marquis. Madame votre tante ne refusera pas une seconde visite à Nédonville.

— Ainsi, il faut regarder celle d'aujourd'hui comme non avenue? dit la baronne.

— Oh! j'en prends bonne note, répondit la comtesse avec un sourire plein de promesses; mais je désire que M. de Prévaneau et ma fille n'en soient point instruits. Le général est vif, il aime beaucoup Raoul, il lui arriverait de parler à Charlotte, contre les recommandations du médecin lui-même, qui défend toute impression pendant le traitement.

Le marquis tournait et retournait son chapeau entre ses mains d'un air tout désappointé.

— Je comprends toutes vos sollicitudes, madame, dit la baronne, et je serai toujours aux ordres de mon neveu. Allons, Raoul, ne prenez point cet air désespéré, puisqu'on ne vous demande qu'un peu de patience. Il faut lui pardonner, madame, il espérait davantage. Mais savez-vous que je regrette vivement pour mon compte de ne pas voir cette charmante Charlotte dont tout le monde parle et que tout le monde aime?

— Je vais la faire descendre, répondit la comtesse; il ne s'agit que d'une légère indisposition qu'il faut combattre. Ma fille va et vient, elle était tout à l'heure dans ce salon. Je serai tout heureuse de vous la présenter, madame.

La comtesse se leva, et alla agiter le cordon d'une sonnette.

— Dites à mademoiselle Charlotte que je la prie de descendre un instant, dit-elle à la femme de service qui se présenta.

— Vous croyez qu'en me voyant elle ne se doutera de rien? demanda finement la baronne.

— Non, madame; le général et moi lui avons toujours dit que nous ne la marierions pas avant vingt-deux ans, et elle n'a pas l'idée que nous puissions manquer à cette résolution. Et vraiment nous ne le ferions pas, s'il ne s'agissait pas de notre cher voisin.

Le marquis entama un remercîment diffus, qui finissait quand la porte du salon s'ouvrit devant la femme de chambre envoyée à Charlotte.

— Mademoiselle regrette de ne pouvoir se rendre

aux ordres de madame la comtesse, dit-elle; mais elle est souffrante, et elle prie madame de l'excuser.

— Dites à ma fille de descendre, commanda la comtesse; qu'elle vienne un instant seulement, et dans son déshabillé; nous le lui permettons.

La baronne et le marquis se réunirent pour protester aimablement contre la violence faite à Charlotte, affirmant qu'ils aimaient mieux renoncer au plaisir de la voir que de lui causer une contrariété.

La comtesse ne voulut rien entendre.

— C'est de l'enfantillage, dit-elle gracieusement : Charlotte en tout temps aime peu la parure, et, en ce moment, ce qui la retient dans sa chambre, c'est la paresse d'une toilette à faire. Vous lui pardonnerez de paraître devant vous en toilette négligée.

— D'autant plus volontiers que personne plus que mademoiselle Charlotte ne peut se passer de toilette, dit le marquis avec feu; je ne la trouvais jamais plus charmante que dans nos parties de campagne, où elle et sa cousine rivalisaient cependant de simplicité. Comment va cette aimable famille de Prévaneau de Bretagne, madame?

— Mais bien, je suppose, répondit négligemment la comtesse; nous n'entretenons pas de correspondance suivie. C'est un peu par circonstance que nous avons renoué des relations, et elles se relâchent fort.

— J'aurais cru que mademoiselle Charlotte et mademoiselle Marguerite en auraient entretenu de très-intimes, repris le marquis; elles paraissent tant s'aimer !

— Comme s'aiment les jeunes filles, répondit froidement la comtesse, en passant.

Au moment où elle prononçait ces paroles, Charlotte entrait.

Elle était vêtue d'un long peignoir blanc à mince rayures lilas, serré à la ceinture par une ceinture lilas : un ruban lilas était passé dans ses cheveux simplement relevés, sans coquetterie, mais non sans art.

Elle vint, toute pâle et toute sérieuse comme elle l'était, s'incliner devant la baronne de Dalran.

— Madame la baronne, je vous présente ma fille, dit la comtesse.

Et elle ajouta en souriant :

— Je n'ai pas accepté tes excuses, Charlotte; j'ai pris sur moi de te présenter en peignoir, à madame de Dalran.

— Et vous avez bien fait, madame, dit la vieille dame qui s'était levée et qui avait pris les mains de Charlotte entre les siennes pour la tenir quelque temps sous l'inquisition de son regard : mademoiselle Charlotte peut fort bien se présenter ainsi, et je suis édifiée de son obéissance. Maintenant que j'ai eu le plaisir de faire votre connaissance, je vous rends votre liberté, mademoiselle. Nous nous retrouverons plus tard.

— Et vous congédiez ainsi mademoiselle Charlotte sans notre consentement, s'écria le galant marquis, qui roulait un fauteuil auprès de la jeune fille.

— Je vous remercie, monsieur, dit Charlotte, souriant par habitude; je dois profiter de l'aimable per-

mission que madame vient de m'accorder, si toutefois maman y consent, ajouta-t-elle doucement.

— Certainement, mon enfant, dit la comtesse, qui appréciait à sa juste valeur l'effet produit par Charlotte sur la tante de M. de Bérinville; tu es toute pâle; laisse-moi te reconduire, madame la baronne le permet.

Et, prenant le bras de Charlotte, elle la reconduisit jusqu'à la porte du salon.

Le marquis s'était rapproché de sa vieille parente.

— Eh bien? demanda-t-il à voix basse.

— Bon choix, Raoul, très-bon choix, bon caractère, belle santé, beau port, mains aristocratiques, traits gracieux, regard tendre et intelligent, beaucoup de noblesse et beaucoup de simplicité, de la race enfin. On ne pouvait mieux choisir.

Le marquis faisait la roue, et suivait d'un œil ravi Charlotte qui échangeait quelques mots avec sa mère, à la porte du salon.

Au moment où la jeune fille s'éloignait avec sa femme de chambre, le général arrivait, mademoiselle Eugénie faisait son entrée, et la conversation ne fut plus qu'une succession de lieux communs prononcés avec distinction, de dialogues insignifiants, car lorsqu'il est convenu qu'on doit grouper les idées, il arrive très-souvent qu'il n'y a plus d'idées du tout.

Après une demi-heure de ce babil sans charme et sans portée, les visiteurs repartirent, conduits par le général, qui ne lâchait ses hôtes qu'à la dernière barrière de son domaine.

La comtesse et mademoiselle Eugénie, à l'abri des rideaux de reps gris perle, les regardèrent partir comme elles les avaient regardés arriver.

— Était-ce la demande officielle ? demanda curieusement mademoiselle Eugénie.

— C'était la demande officielle.

— Et vous avez obtenu le consentement de Charlotte, Henriette ?

La comtesse soupira.

— Je n'ai rien obtenu du tout, répondit-elle.

— Eh bien, Henriette, vous pouvez vous vanter de porter légèrement vos déceptions. Jamais, à votre physionomie, je n'aurais deviné que tous vos chers projets étaient à vau-l'eau. Ainsi donc, tout est fini ?

La comtesse arrangeait sous son bonnet de point d'Angleterre, garni de rubans verts, quelques boucles rebelles qui sortaient de l'alignement.

— Tout commence, dit-elle lentement.

XX

LE FOND DE L'AME

Si de Nédonville nous gagnons maintenant Rosenclan, nous trouvons Marga et son grand-père assis sur le banc autour duquel l'acacia laisse tomber sa pluie parfumée. Le vieillard s'est arrêté en cet endroit pour dépouiller son courrier, qu'un facteur vient

de lui remettre, et, en relevant la tête, il vient de s'apercevoir que Marguerite a pris place à ses côtés.

— Qu'as-tu fait de Robert? demanda-t-il en souriant.

— Bon-papa, répondit Marguerite, Robert a bien voulu me cueillir quelques chrysanthèmes dans le petit jardin de madame Kerbanec, et je suis restée à guetter le facteur, espérant une lettre de Charlotte ce matin.

— On ne t'a pas encore écrit de Nédonville, Marga?

— Non, bon-papa.

— Charlotte viendra-t-elle à ton mariage?

Marguerite hocha la tête négativement.

— Cela t'attriste beaucoup, je crois, ma fille?

— Beaucoup, cher père. Il n'y a vraiment pas de bonheur complet en ce monde, n'est-ce pas?

— En ce moment, cette réflexion est au moins singulière dans ta bouche, Marguerite, dit le vieillard en arrêtant sur la jeune fille son regard armé d'une pénétration qui ne lui était pas habituelle.

— Aussi, répondit lentement et très-bas Marguerite, c'est à vous seul que j'ose la faire, bon-papa.

M. Blouan se tourna vers elle, et leurs regards se confondirent un instant. Marguerite put lire dans les yeux de son grand-père une curiosité inquiète; M. Blouan put lire dans le clair regard de Marguerite une grande et mystérieuse mélancolie.

Après ce muet et rapide examen, le vieillard prit les deux mains de Marguerite, et, l'attirant à lui :

— Mon enfant, dit-il avec un de ces accents qui

pénètrent jusque dans les profondeurs de l'âme, laisse-moi bien lire dans ton cœur. Si tu crois ne pas être heureuse avec Robert, dis-le-moi sans détour, sans crainte.

— J'aime Robert, murmura Marguerite.

— De plus en plus ? dit le vieillard.

Marguerite garda assez longtemps le silence.

— Oui et non, répondit-elle enfin. Oui, car l'habitude de le voir tous les jours me rend sa présence chère : car plus notre intimité grandit, plus j'apprécie le charme et la profondeur de son esprit, plus je lui découvre de qualités charmantes. Non, car l'être qui usurpe à un moment la place de l'idéal entrevu se trouve toujours quelque peu inférieur à cet idéal.

— Ah ! ma fille, murmura le vieillard, si tu rêves l'idéal dans le mariage, tu es perdue. On épouse un homme et non point un idéal.

— Un idéal ! mais vous en êtes un dans votre genre, cher père ! N'êtes-vous pas aimable et bon ? toujours aimable et toujours bon ? nos âmes n'ont-elles pas toujours été en parfaite harmonie ? Jamais un nuage, jamais une querelle, jamais un malentendu entre nous, jamais !

— Y aurait-il des querelles, des malentendus, des nuages entre Robert et toi, Marga ?

— Non, pas encore, mais je les pressens. Ah ! je ne vous retrouve pas en lui, mon père. Quelle différence ! Hélas ! je ne puis lui laisser voir mon âme tout entière ; il a des jalousies, des égoïsmes et des susceptibilités qui m'attristent ou qui me glacent. Même après

les conversations où nos cœurs ont battu à l'unisson, où nos esprits, je puis le dire, ont pris le même vol, j'éprouve une singulière sensation d'étouffement, l'harmonie ne s'est pas entièrement établie entre nous.

— Je l'ai pensé hier en assistant au déballage de ta corbeille.

— Vous avez entendu les reproches de Robert?

— Très-bien. N'étaient-ils pas un peu mérités?

— Mon père, je ne m'extasierai jamais sur des étoffes et des bijoux. J'ai trouvé toutes ces choses d'un goût exquis, je l'ai dit à Robert; mais il attendait mieux sans doute. Il a un goût inné pour l'élégance, il vit dans un milieu où la femme emprunte quelque beauté de ses diamants. Je n'oublierai pas notre embarras devant cette corbeille : lui déçu, moi indifférente, en quelque sorte malgré moi. A quoi bon le nier! Nous avons eu également la pensée que nous n'avions pas suffisamment les mêmes goûts, et le secrétaire d'ambassade a éprouvé je ne sais quelle déception. Au fond, ma simplicité choque les goûts luxueux de Robert.

— Je ne me suis pas aperçu que rien le choquât en toi.

— Parce qu'il dissimule : c'est un diplomate passé maître dans l'art de dissimuler. Tout ce que je vois de noble, de généreux, de séduisant en lui, se rattache trop directement à la passion; or toute passion s'éteint: il faut que l'âme s'alimente au foyer qui ne s'éteint pas. Robert n'est vraiment pas assez croyant pour moi, mon père.

— Peut-être, mais cela viendra; les fondations me

semblent solides, et les déceptions, les désillusions, le temps, construiront l'édifice pierre à pierre.

— Mais pourquoi ne pas sanctifier les jours de bonheur en donnant à Dieu sa part légitime, en laissant à l'âme ces libres aspirations qu'il n'est donné à aucune créature d'assouvir?

— Tu touches là un sujet bien délicat, Marguerite, dit sérieusement le vieillard; ces choses sont le sujet de grandes luttes intimes, dont Dieu seul est le témoin et le confident. En général, l'homme sans croyances absolues, bien définies, se saisit du bonheur présent qui lui suffit, et veut enchaîner à ses jouissances éphémères les êtres qui lui sont unis. Quand ceux-ci portent en eux l'idéal, le sceau divin, ils ont des aspirations contraires et ils résistent au mouvement centralisateur. Ces pauvres idéalistes voudraient tout purifier autour d'eux, tout élever, faire tout converger en haut, et on les attire en bas. Cette tyrannie, car c'est une tyrannie, qu'elle se revête de dureté ou de tendresse, court le monde. Ce n'est guère que dans la phase réfléchie de la vie que l'on voit l'homme admettre le néant des plaisirs, des honneurs, des richesses, reconnaître le bonheur impossible à fixer; ce n'est qu'alors qu'il lève les yeux vers les régions éternelles. Robert a l'intelligence haute : il en viendra certainement là, ne fût-ce que par l'intelligence.

— Et combien je souffrirai en attendant! murmura Marguerite; comme je vivrai seule, bon-papa!

Le vieillard soupira, et ses grands yeux limpides s'emplirent de larmes.

— Mon enfant, dit-il en pressant les mains de Marguerite entre les siennes, depuis quelques jours je me sens effrayé. Penses-y bien, tu n'as pas pour Robert l'amour absolu qu'il a pour toi.

— Je l'aime, mon père ; mais il y a deux êtres que j'aime certainement plus que lui : Dieu et vous.

Le vieillard ne la quittait pas des yeux, et regardait, on peut le dire, jusqu'au fond de son âme.

— Moi? répéta-t-il lentement; mais moi je vais disparaître. Dieu? lui, te restera éternellement. Ma fille, ma fille, il est terrible d'aimer Dieu ainsi, quand on épouse un homme qui ne l'aime pas !

— Mon père, il ne le connaît pas encore, j'espère arriver à le lui faire connaître, et plus tard à le lui faire aimer.

— La lutte, murmura le vieillard avec émotion, la lutte!

— Chut! dit Marguerite en se levant vivement, voici Robert.

M. Blouan la suivit du regard pendant qu'elle s'avançait vers son fiancé, et, joignant involontairement les mains, ferma les yeux.

— Mon Dieu! qu'ai-je fait? murmura-t-il; sa mère parlait ainsi : l'auriez-vous choisie, elle aussi?

— Eh bien ! où sont mes chrysanthèmes, Robert? demandait gracieusement Marguerite à Robert, qui n'avait pas le moindre bouquet à la main.

— Marguerite, répondit Robert en jetant le cigare qui brûlait entre ses doigts, je m'en allais docilement cueillir vos chrysanthèmes, quand, à moitié chemin,

je me suis soudain ravisé. L'air était si doux, le paysage si magnifiquement éclairé, que je me suis dit : d'abord qu'il y avait de l'égoïsme à faire tout seul cette promenade charmante; en second lieu que vous choisiriez vos fleurs beaucoup mieux que moi.

— En vérité, Robert? dit Marguerite en riant.

— En vérité, Marguerite.

— Eh bien! allons à Rosenclan, cette combinaison vient à propos. Je pensais qu'il serait aimable de faire ces jours-ci une visite à madame Kerbanec. Venez-vous à la cueillette des fleurs avec nous, bon-papa? Une promenade à cette heure vous fera du bien.

Et, sans prendre garde au signe d'impatience qui échappait à Robert, elle débarrassa le vieillard des papiers qu'il tenait à la main, et l'aida à se lever.

En ce moment M. de Prévaneau arrivait en fumant dans sa grande pipe d'écume de mer. Apprenant qu'on allait cueillir des fleurs chez madame Kerbanec, il se déclara immédiatement de la partie.

— Ouvrez la marche avec Marguerite, dit-il gracieusement à Robert; M. Blouan et moi, formerons l'arrière-garde.

Marguerite plaça sur ses cheveux sa toque de paille noire, rabattit sur son visage la longue écharpe de gaze grise qui l'entourait comme d'un nuage, et prit le bras que lui offrait Robert.

Ils marchèrent quelque temps en silence.

— A quoi pensez-vous, Robert? demanda tout à coup Marguerite, que la physionomie ennuyée de son fiancé attristait.

— A la grande instabilité des choses humaines, Marguerite.

— Ce sont de bien graves pensées.

— C'est vous qui me les inspirez.

— Dans ce cas, ne puis-je vous demander de me les développer?

— Les développer serait peut-être commettre une grande imprudence, risquer fort de vous déplaire.

— Je puis tout vous pardonner, il me semble, Robert, et vous piquez ma curiosité. Je vous en prie, exécutez-vous de bonne grâce.

— Eh bien, tout à l'heure je foulais ce sol d'un pied léger. J'avais fait une grande découverte, j'avais trouvé un moyen de vous mener chez madame Kerbanec, de vous arracher au long tête-à-tête que vous accordez le matin à M. Blouan, j'avais... Vous riez, Marguerite!

— Je ris en pensant comme vous le preniez de haut tout à l'heure, Robert. Vous moquez-vous de moi, cher cousin?

— Je n'oserais. Laissez-moi achever. Je combine donc, je dresse des plans, et je ménage le plus charmant tête-à-tête. Plans inutiles! politique superflue! Par vos propres dispositions, je retombe dans la promenade habituelle, vulgaire... N'avais-je point raison de me plaindre un peu de l'instabilité des choses de ce monde?

Marguerite essayait toujours de sourire, mais son sourire était certainement contraint. Elle railla cependant doucement Robert sur ses tyranniques exigences :

elle se montra à la fois si spirituelle et si tendre, que le ressentiment du fiancé jaloux fondit peu à peu. Il avait repris toute sa gracieuse humeur quand ils se trouvèrent devant la petite maison aux volets verts, où logeait madame Kerbanec, et dont la porte leur fut ouverte par le brun Corentin.

— Que fais-tu là, à cette heure, Corentin? demanda M. Blouan en plaçant affectueusement la main sur l'épaule du jeune homme; ton escouade d'ouvriers n'est donc pas au travail?

— M. Smith nous a tous congédiés pour le reste de la matinée, répondit Corentin : il fait l'expérience d'une machine qui lui est arrivée d'Angleterre aujourd'hui, et il n'a gardé que les anciens ouvriers.

— La nouvelle machine à vapeur est arrivée! s'écria le vieillard avec joie; j'en suis enchanté. La voir fonctionner t'intéresserait, n'est-ce pas?

— Cela m'intéresserait certainement beaucoup, monsieur, et j'ai obtenu d'assister à l'expérience. J'allais partir, quand ma mère, qui désire faire hommage de ses plus beaux chrysanthèmes à mademoiselle Marguerite, m'a demandé d'attendre que son bouquet fût complet.

— Ce sera moi qui l'emporterai, dit Marguerite en souriant, et je vous prie de nous conduire près de votre mère, Corentin; je suis sûre qu'elle dévaste son jardin à mon intention.

Corentin les précéda dans le petit verger qui dépendait du cottage. Dans ses loisirs, le jeune contre-maître y avait dessiné un parterre où madame Kerbanec

cultivait des fleurs, dont les plus belles et les plus parfumées étaient destinées à Marguerite, qui la visitait souvent. Un échange secret mais continu de bons offices et d'aimables prévenances continuait les rapports qu'une estime réciproque avait formés entre les deux femmes. Marguerite aimait particulièrement ce petit ménage où elle avait apporté l'aisance, la sécurité, l'espoir. La conversation de cette femme austère convenait à son caractère sérieux, et lui paraissait bien préférable aux entretiens stériles des dames plégonnaises.

La voix des visiteurs arriva à madame Kerbanec, qui se promenait lentement dans la principale allée de son parterre, un gros bouquet de chrysanthèmes à la main; elle revint vers eux, et, tout heureuse, remit les fleurs aux mains de Marguerite, en la priant d'entrer se reposer dans la maison.

Marguerite consulta Robert des yeux. En général Robert aimait peu ce genre de visites. Pour Robert, madame Kerbanec était une honnête femme, proprement et vilainement vêtue, une créature digne et vulgaire, comme il s'en rencontre partout, et qu'il ne pouvait honorer que de son indifférence. Marguerite n'avait jamais pu faire naître en son cœur le moindre élan de sympathie pour son humble amie. Robert ne se le fût jamais avoué; mais le petit bonnet tuyauté, la robe courte de mérinos noir et les mains évidemment familiarisées avec les plus humbles travaux du ménage, choquaient son aristocratique regard et aveuglaient son jugement. Pour lui, la femme élégante primait toujours

la femme héroïque, et il n'avait jamais attribué qu'à la grande tendresse de cœur de Marguerite la préférence marquée qu'elle accordait à madame Kerbanec sur toutes les femmes employées aux mines, à un titre ou à un autre.

Aussi, devant lui, madame Kerbanec était ordinairement très-réservée et très-silencieuse. Ce n'était pas qu'elle le sentît hostile ; mais elle le sentait dédaigneux, et elle s'enveloppait dignement dans son humilité. Robert aurait pu lire bien des choses dans son regard calme et pénétrant ; il aurait pu se souvenir du passé de madame Kerbanec, qui relevait sa position actuelle de toute la majesté de l'infortune ; mais Robert avait plus de politesse que de bienveillance, et, tout en admirant l'aimable souplesse de cœur et d'esprit de Marguerite, et la manière charmante dont elle agissait dans les circonstances les plus délicates, il se gardait bien de l'imiter, et agissait au cottage avec le plus magnifique sans-gêne du maître. D'un mouvement des lèvres, il fit comprendre à Marguerite que l'étroit salon de madame Kerbanec ne lui offrait aucun charme comme lieu de repos, et Marguerite demanda sur-le-champ que la halte se fît en plein air.

Corentin groupa autour d'un poirier gigantesque qui s'élevait au milieu du parterre tout ce qu'il put trouver de siéges, et les visiteurs se reposèrent un instant à l'ombre.

La conversation générale s'engagea d'abord sur les fleurs qui les entouraient ; mais M. Blouan et Corentin revinrent bien vite à la machine à vapeur, arrivée

le matin même à Rosenclan. Corentin la décrivit, en fit même un dessin, afin que M. Blouan pût en expliquer l'emploi à Marguerite. Robert, intéressé presque malgré lui, daigna prendre une part active à la conversation, et, pour la première fois, oublia de s'ennuyer dans le petit cottage. Depuis qu'il habitait Rosenclan, son intelligence, aussi souple que haute, s'était emparée des grandes questions industrielles qui s'y traitaient; il recevait avec une certaine docilité les leçons de M. Blouan, qui, voyant dans l'époux de Marguerite le futur possesseur des mines, lui révélait avec bonheur tous ses secrets scientifiques.

Les vibrations stridentes de la cloche de l'usine mirent fin à la conversation. Les visiteurs, sachant que ce signal rappelait Corentin aux mines, quittèrent le cottage, escortés par madame Kerbanec et Corentin, qui les conduisirent jusqu'à la barrière ouvrant sur les landes.

Après avoir pris congé d'eux, la mère et le fils demeurèrent un instant debout les regardant s'éloigner. Robert et Marguerite marchaient les premiers, M. Blouan les suivait au bras de M. de Prévaneau, qui s'avançait le nez en l'air, lançant des jets de fumée vers les nuages et ne s'occupant guère de son pauvre vieux compagnon, dont le pied heurtait à toutes les pierres semées en très-grand nombre dans la lande.

— M. Robert va bien à mademoiselle Marguerite, n'est-ce pas, maman? dit Corentin en regardant sa mère.

Madame Kerbanec soupira, et dit :

— Puisse-t-il être vraiment digne d'elle !

— Oh ! ma mère, s'écria Corentin avec feu, si vous saviez comme il est instruit, intelligent ! Avec ses airs de grand seigneur, il en sait plus que M. Smith lui-même.

— Intelligent, il l'est, dit madame Kerbanec, qui regardait toujours le jeune couple ; beau, il l'est; distingué, il l'est.

— Eh bien, maman, dit Corentin en fixant les yeux sur sa mère?

— Marguerite a tout cela, et bien mieux encore, finit-elle.

Et plaçant ses deux mains sur les épaules de Corentin, qui la regardait toujours, essayant de creuser jusqu'au fond de sa pensée :

— Si avec tout cela il avait ton cœur, mon enfant ! murmura-t-elle.

Ah ! Robert ! brillant Robert ! que n'entendez-vous cette parole ! Elle vous montrerait à vous-même le secret égoïsme qui déteint sur vos séduisantes qualités, et qui vous rendrait incapable de faire le bonheur de l'être délicat, dévoué, qui consent à mettre sa main dans la vôtre, pour continuer le voyage de la vie. Robert ! Robert ! cet être choisi a droit à toute votre confiance, et vous ne la lui avez pas donnée ; vous ne lui avez pas avoué vos secrets calculs. Marguerite vous croit assez généreux pour lui permettre d'aimer le vieillard auquel son cœur et sa vie ont été liés jusqu'ici, et, si vous ne dissimulez pas votre jalousie, vous lui cachez avec soin votre résolution de ne pas

souffrir longtemps ce partage. Ah! Robert, prenez garde : si le regard de cette femme modeste que vous avez tant dédaignée vous a percé à jour, défiez-vous du regard de Marguerite, dont le cœur a tant de clairvoyance.

Robert, qui n'entend pas une syllabe de l'avertissement qu'il nous plaît de lui donner, entraîne Marguerite en lui parlant des mines qu'il trouve mal exploitées, et sur lesquelles il commence à fonder d'immenses projets personnels de fortune. Marguerite l'écoute, mais n'oublie pas d'exercer une sorte de surveillance occulte sur M. Blouan, qu'elle sait mal conduit. De temps en temps, une pression de son bras sur le bras de Robert force le jeune homme à ralentir sa marche; de temps en temps, mais bien à la dérobée, elle se détourne pour regarder son grand-père, qui, tout fatigué qu'il est, sourit pour la rassurer; à chacun des faux pas qu'il fait, elle tressaille imperceptiblement. Robert continue ses rêves d'or, et ne songe pas à distribuer cette menue monnaie du cœur, qui est la seule richesse dont Marguerite ait soif.

Marguerite, qui a dédaigné d'exercer la puissance éphémère d'une fiancée, a commencé, on peut le dire, son rôle d'épouse. C'est par condescendance pour Robert qu'elle laisse M. de Prévaneau traîner si maladroitement sur le sol inégal de la lande son débile et cher vieillard; c'est pour ménager la susceptibilité jalouse de Robert qu'elle ne surveille pas ouvertement sa marche et ses mouvements. Elle souffre tant,

Marguerite, de voir poindre chez Robert cette incompréhensible jalousie ! mais elle cache énergiquement sa souffrance, car elle espère une prochaine guérison.

Il était dit que ce jour-là elle manquerait, pour ainsi dire forcément, à son parti pris de prudence. M. de Prévaneau, qui, chaque fois qu'elle se détournait à l'insu de Robert, ne manquait pas de lui crier : « Sois tranquille, sois tranquille ! » laissa le pauvre vieillard s'enchevêtrer dans des ronces qui le firent tomber tout de son long sur l'herbe. Il se releva en souriant, répétant à Marguerite inquiète qu'il n'avait pas le moindre mal. Mais la jeune fille passa de force son bras sous le sien.

— Il faut en prendre son parti : il n'y a décidément que moi à savoir vous conduire, bon-papa, dit-elle gaiement.

Et, démêlant sur la figure de Robert une certaine expression de déplaisir, elle se pencha vers lui, et de sa voix la plus caressante :

— Pour le dernier jour, murmura-t-elle.

Il fallut bien que Robert répondît par un sourire à cette claire allusion à la fête du surlendemain. Il sourit donc ; mais, allumant un cigare, il quitta Marguerite, et affecta de remplacer le pauvre vieux près de M. de Prévaneau.

Ils marchèrent ainsi jusqu'au manoir.

Dans la cour, Marie-Rose les guettait pour leur annoncer cette nouvelle, aussi agréable qu'inattendue : le général de Prévaneau venait d'arriver.

XXI

PETITES TRAHISONS

Un véritable cri de joie échappa à Marguerite; elle s'élança dans le salon, et tomba dans les grands bras du général, ouverts pour la recevoir.

— Et Charlotte, cher oncle ? dit-elle.

Charlotte était souffrante, Charlotte n'avait pu accompagner le général, Charlotte n'avait pas même trouvé le temps d'écrire à Marguerite; mais il arrivait chargé des compliments de tout le monde. Marguerite le remercia avec effusion d'être venu les lui apporter. Son oncle, son cher oncle était là, avec sa belle figure affectueuse et franche, qui lui rappelait celle de Charlotte, sa voix sonore, son pas militaire; elle était très-heureuse de voir son oncle, et ne se lassait pas de le lui dire. Le nom de Charlotte lui brûlait souvent les lèvres; mais, d'une part, elle n'aimait pas à le prononcer devant Robert, et, de l'autre, elle redoutait quelque naïveté du brave général.

Mais quand, sous un prétexte ou sous un autre, elle eut dispersé ceux qui l'entouraient, elle se rapprocha du général, et d'une voix émue elle lui dit :

— Parlons maintenant de Charlotte.

— Charlotte n'est plus la même depuis votre départ, Marguerite, répondit-il; ma femme prétend que

c'est le bain forcé qu'elle a pris à Houlgate qui l'a mise en cet état; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est toute pâle, toute triste, toute changée, toute malade.

Et voyant les yeux de Marguerite se remplir de larmes :

— Cela n'est rien, se hâta-t-il d'ajouter ; le médecin m'a affirmé qu'il ne s'agissait que d'une affection nerveuse sans conséquence, dont le temps, la distraction, auront bien vite raison. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous l'amener. A mon sens, elle ne se serait distraite nulle part mieux qu'à Rosenclan; mais le médecin d'Henriette en a décidé autrement. Entre nous, je crois que ma chère femme a envie de faire un voyage à Paris, et qu'elle ne trouve rien de mieux que de prendre le prétexte de la santé de sa fille pour se passer cette fantaisie.

— Ces dames vont à Paris? demanda Marguerite.

— Elles y seront ce soir, et c'est ce départ précipité qui a empêché Charlotte de vous écrire. Et puis, il faut le dire, les malaises qu'elle ressent la rendent un peu fantasque, un peu incompréhensible parfois. Il est temps que cela finisse pour ma pauvre Lotte, et aussi pour moi, grand temps.

Le visage de Marguerite exprimait à son insu une souffrance intense, dont la signification échappait absolument au général.

— Et mademoiselle Eugénie ? demanda-t-elle, pour sortir d'un sujet qui lui devenait pénible.

— Eugénie gouvernera Nédonville en notre absence,

ce qui ne lui déplaît pas. Mais, à propos, comme elle ne partait pas, elle a eu le temps de vous écrire son compliment. J'allais oublier sa lettre, elle me l'a pourtant bien recommandée.

Le général tira avec effort d'une poche intérieure de son paletot une lettre entourée d'un ruban bleu, et la tendit à Marguerite.

Marguerite dénoua le ruban. Il y avait deux lettres : l'une portait son nom, l'autre était adressée à M. Charles de Prévaneau.

Marguerite, sur l'invitation du général, ouvrit celle qui lui était destinée, et y jeta les yeux. Voici ce qu'elle lut en pâlissant :

« Si j'avais tenu le pari que vous me proposiez, après m'avoir raconté comment milord Robert, apprenant par vous, le soir même de son arrivée à Vichy, la bonne fortune échue à Marguerite, s'était magnanimement logé place Rosalie, avouez, cher monsieur, que j'en aurais été pour mes frais. Mais j'ai toujours tenu votre perspicacité en haute estime, et, tout en n'ajoutant aucune foi au chevaleresque désintéressement de mon cousin, je le trouve cent fois heureux d'épouser votre charmante fille. »

Marguerite n'en lut pas davantage. Prenant entre ses mains tremblantes l'autre lettre, celle qui portait pour suscription : à M. Charles de Prévaneau, elle en retira la lettre suivante :

« Ma chère Marguerite,

« Henriette et Charlotte partent pour Paris, et n'ont pas un moment à elles. Je vous adresse donc un triple compliment. Il y avait bien longtemps que j'avais le mien sur les lèvres. Depuis votre séjour à Vichy, j'avais de bonnes et solides raisons de croire que vous deviendriez ma cousine, ce dont je suis heureuse et fière.

« Mille bonheurs, ma chère Marguerite.

« Eugénie de Nédonville. »

Était-ce une simple distraction qui avait préparé la révélation qui venait blesser Marguerite au vif du cœur, ou cette révélation était-elle due à la malignité de mademoiselle Eugénie? Marguerite daigna à peine se le demander. Elle remit chaque lettre dans l'enveloppe qui lui convenait, cacheta celle qui était adressée à son père; puis, s'adressant à son oncle :

— Mon oncle, dit-elle, je n'ai pas besoin de vous dire que vous êtes ici chez vous, libre comme je l'étais à Nédonville. Promenez-vous, fumez, lisez, reposez-vous; je veux que vous vous trouviez aussi bien que possible dans mon pauvre Rosenclan.

— Auprès de vous on est toujours bien, mon enfant, répondit le général avec effusion, et j'userai largement de toutes vos permissions. Pour l'instant, je vous demanderai une feuille de papier. Il faut que j'annonce mon heureuse arrivée à ces dames.

Marguerite se leva.

— Veuillez me suivre, dit-elle; il y a dans le salon

voisin, qui est le bureau de bon-papa, tout ce qu'il faut pour écrire.

Il la suivit, elle l'installa au bureau de M. Blouan et le quitta en lui disant :

— J'aperçois mon père dans le jardin, je vais lui porter la lettre de mademoiselle Eugénie.

Marguerite alla en effet rejoindre son père, qui surveillait le jardinier.

M. de Prévaneau, en voyant arriver sa fille, quitta la petite allée transversale où il se trouvait et la rejoignit dans la grande allée.

— Que devient le général ? lui demanda-t-il.

— Il écrit à Nédonville, mon père.

— Je crois qu'à Nédonville ton mariage fait un drôle d'effet, dit M. de Prévaneau avec mystère.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr. Charlotte en tenait beaucoup pour Robert.

— Pauvre Charlotte! c'est bien malgré moi que je la fais souffrir. Les événements ont joué leur rôle en cette affaire, car enfin, si j'étais restée pauvre, Robert n'aurait jamais eu la pensée de m'épouser. Charlotte peut-elle se douter à quel point votre petite indiscrétion a nui à ses affaires de cœur, mon père?

M. de Prévaneau demanda avec un étonnement sincère de quelle indiscrétion Marguerite voulait parler.

— Mais de votre confidence à Robert, le jour même de son arrivée à Vichy, répondit doucement Marguerite en cueillant une fleur sur un buisson d'azalées blanches.

— Comment! s'écria M. de Prévaneau, il t'a dit... Ah! le brigand, qui me recommandait tant le secret!

— Au point où nous en sommes, mon père, dit Marguerite en s'efforçant de sourire, je puis tout apprendre. Dans le monde, ces petites ruses ont cours si facilement.

— Sans doute et d'ailleurs, comme je te l'avais dit dans le temps, ton secret à propos des mines était le secret de Polichinelle.

— Ainsi, continua Marguerite en effeuillant machinalement l'azalée, c'est bien vous qui avez préparé mon mariage, mon père. Si vous n'aviez pas confié votre secret à Robert, ce soir-là, Robert ne fût pas devenu notre commensal, et si Robert n'était pas devenu notre commensal, il n'aurait pas quitté les Prévaneau; il ne se serait pas imaginé de me préférer à Charlotte, et je n'aurais pas bâti tout un petit roman sur un désintéressement chimérique.

— Ce que je sais, c'est que tout est pour le mieux! s'écria M. de Prévaneau gaiement. Charlotte trouvera dix maris pour un, et Robert est un charmant garçon. Je n'aurais pas mieux choisi mon gendre. Qu'est-ce que cette lettre?

— Une lettre de mademoiselle Eugénie, qui m'écrit aussi son mot de compliment.

— Ah! dit M. de Prévaneau en mettant ses lunettes, ce qu'il ne faisait qu'à la dernière extrémité, et ce qui dénonçait par conséquent sa grande curiosité, c'est fort aimable à elle de m'écrire, elle est vraiment bien

amusante, mademoiselle Eugénie; elle a de l'esprit comme un singe.

Il se mit à lire à demi-voix, en assaisonnant sa lecture de commentaires, dont Marguerite pouvait faire son profit.

« Si j'avais tenu le pari que vous me proposiez après m'avoir raconté... »

— Quel pari? Je n'ai pas idée de ce pari-là.

« Après m'avoir raconté comment milord Robert... »

— Depuis qu'elle m'a entendu appeler Robert : Milord Robert, en plaisantant, elle n'a jamais manqué de l'appeler ainsi : il est de fait que c'était trouvé.

« Comment milord Robert, en apprenant le soir même de son arrivée à Vichy la bonne fortune échue à Marguerite, s'était modestement logé place Rosalie. »

— En a-t-elle une mémoire, Marguerite ! je ne me rappelle plus ces choses que très-vaguement.

« Place Rosalie... avouez, cher monsieur, que j'en aurais été pour mes frais. »

— Cela ne me dit pas le pari, dit M. de Prévaneau en regardant le bout de ses bottes d'un air songeur. Qu'avions-nous parié?... Mais qu'avions-nous donc parié? Ah! j'y suis. Figure-toi que, m'étant aperçu que Robert délaissait un peu Charlotte, je prédisais à mademoiselle Eugénie qu'un jour ou l'autre il deviendrait mon gendre. Et comme elle m'affirmait le contraire, je voulus l'engager dans un pari : il s'agissait d'une douzaine de glaces au citron, je crois. Elle a perdu, et cependant c'est une femme très-fine. Le jour où tu as annoncé à tes parents Prévaneau et à Robert que tu

n'étais plus pauvre, elle m'en a donné une bien grande preuve. Quand Robert s'est mis à te faire la guerre sur le silence que tu avais gardé à son égard, sur ce qu'il appelait ta dissimulation, elle est venue me dire à l'oreille : « Est-il amusant ! il savait tout. » Et quand j'ai voulu la dérouter, elle m'a répondu carrément : « Il savait tout. »

— Et c'est alors que vous lui avez avoué où et comment Robert avait appris la vérité, mon père ?

— Non, c'est plus tard, à Nédonville, nous avons remis bien souvent ce sujet sur le tapis pendant nos conversations particulières. Mademoiselle Eugénie s'intéresse beaucoup à toi, à Robert aussi, elle est très-discrète, et je pouvais lui avouer que j'avais été le coupable, un coupable bien innocent, car j'avais tout révélé avant de savoir que cela te déplaisait.

— Mon père, pourquoi ne m'avez-vous pas dit à Vichy que mon conseil de discrétion venait trop tard ? dit Marguerite en tordant la tige de l'azalée.

— Tu paraissais émue, contrariée ; Robert n'est pas bavard, et je savais qu'il garderait le secret. Mais continuons la lettre d'Eugénie.

« J'en aurais été pour mes frais. Enfin tout est pour le mieux, et je vous adresse tous mes compliments. Votre départ a fait un bien grand vide à Nédonville. »

— C'est vraiment une aimable fille que cette Eugénie.

« Mais j'espère bien vous y revoir. »

— Et moi, donc !

« Adieu, cher monsieur, et croyez que je serais

très-heureuse de recommencer les taquineries que vous savez me rendre avec tant d'à-propos et d'esprit.

« Eugénie de Nédonville. »

— Elle est charmante, elle est vraiment charmante ! dit M. de Prévaneau en roulant la lettre en allumette ; mais n'est-ce point le général qui nous arrive avec Robert?

— Ce sont eux, mon père, répondit Marguerite qui s'esquiva.

Toute cette journée, la jeune fille fut d'un sérieux dont la note mélancolique n'échappa pas à l'œil clairvoyant de Robert. Plus d'une fois il lui demanda la raison de sa gravité. Marguerite répondait évasivement, en plaignant Marie-Rose qui venait, après informations, de congédier son Mathurin, que le régiment et les grandes villes avaient positivement gâté. Mais Marie-Rose portait si légèrement son deuil, que Marguerite ne put se renfermer longtemps dans sa compassion et donner le change à son fiancé. Ce qu'elle put faire, ce fut d'échapper aux tête-à-tête qui leur étaient devenus familiers. Elle glissait positivement entre les doigts du questionneur, qui devenait de plus en plus intrigué. Le soir, au moment où elle se levait pour se retirer, il l'attira doucement, mais énergiquement, par le bras dans l'embrasure d'une fenêtre, et lui demanda pour la dixième fois quelle était la pensée qui l'avait attristée depuis le matin.

— Robert, laissez passer ce tout petit nuage sans l'analyser, répondit-elle en essayant de sourire.

— Mais non, mais non, dit-il en insistant; je veux savoir ce qui l'a formé sur le ciel ordinairement si pur de votre âme.

— A quoi bon ?

— Marguerite, je vous en supplie.

— Robert, dit Marguerite tristement, je ne puis vous répondre... Que cela vous suffise ! Aimeriez-vous mieux que je vous trompasse ?

— Oh ! non, dit-il en laissant tomber sa main après l'avoir baisée.

Marguerite sortit, monta lentement l'escalier, et frappa à une porte qui ouvrait sur le palier. Personne ne lui répondit, elle entra doucement, et s'avança sur la pointe des pieds jusqu'au lit où dormait M. Blouan : elle contempla quelque temps ce beau visage endormi auquel ses cheveux blancs formaient, sous la lueur d'une veilleuse, une brillante auréole d'argent, puis elle prit la main usée, diaphane, qui pendait inerte sur la couverture.

Et, la baisant à plusieurs reprises :

— Dors en paix, doux père chéri, murmura-t-elle, toi dont le cœur et les lèvres n'ont connu ni la ruse ni le mensonge.

Et, se retirant sans bruit, elle gagna son appartement, qui touchait à celui du vieillard.

XXII

L'IMPRÉVU

Robert et Marguerite sont seuls dans le petit salon, dont la porte vitrée est ouverte à deux battants. Le soleil du lendemain éclairera la double cérémonie qui forgera entre eux un lien éternel, et ils jouissent ensemble de leur dernière soirée de liberté.

La lumière crépusculaire laisse encore subsister la forme des objets du dehors, mais elle la rend vaporeuse et indécise. La campagne qui se déroule à perte de vue a quelque chose de fantastique, les montagnes sont noires, et, par le caprice de la lumière, paraissent bizarrement dentelées ; la silhouette des arbres épais se dessine encore sur ce fond sombre, des ombres et des lueurs passent entre le ciel et la terre, la nuit s'approche à pas de loup.

Les deux fiancés, au retour d'une longe promenade solitaire, se sont arrêtés sur le perron, et y continuent la conversation intime qui se murmure du cœur au cœur. Devant Marguerite souriante, émue, attentive, Robert écrit hardiment l'avenir, leur avenir. Parfois Marguerite le ramène doucement vers le passé ; c'est le passé qu'elle aime de préférence à faire revivre, elle aime à l'entendre parler de ce temps où il employait toutes ses forces à résister à l'inclination qui lui en-

vahissait le cœur, où il s'ingéniait à paraître devant elle respectueux, indifférent, hautain, entièrement livré en apparence à ses projets ambitieux. Marguerite semble avoir étouffé en elle le léger ressentiment soulevé en elle par la maligne indiscrétion de mademoiselle Eugénie; esclave de son exquise délicatesse, elle n'a pas voulu assombrir par une explication pénible le jour précédant son mariage.

L'apparition d'une grande silhouette noire entre les massifs interrompit le doux tête-à-tête des deux fiancés.

— Qui vient là si mal à propos? dit Robert à demi-voix; c'est votre père, je crois, Marga.

— Non, c'est mon oncle, répondit Marguerite en souriant de la physionomie contrariée de Robert.

C'était en effet le général de Prévaneau qui arrivait.

— Quelle belle soirée, mes enfants! dit-il en s'adossant contre une persienne.

— Superbe! répondit Robert. Comment fonctionne le nouvel éclairage des mines, mon oncle?

— Admirablement. Cette merveilleuse invention de M. Blouan a ravi les mineurs, ils l'ont remercié avec un élan tout à fait attendrissant.

— Comment, ils l'ont remercié! s'écria Marguerite; bon-papa est donc aux mines?

— Oui, il a dirigé toutes les expériences. Le lui aviez-vous défendu, Antigone?

— Mais certainement, mon oncle. Songez donc: à quatre-vingt-deux ans s'exposer au froid de la nuit?

Je le croyais couché. Ah! j'aurais dû, comme toujours, m'assurer qu'il l'était.

— Quelle exagération d'inquiétude, Marguerite! dit Robert avec une pointe d'impatience; vous tyrannisez votre grand-père. Le temps est doux, il est à peine dix heures.

— Robert, c'est trop tard pour lui, et puis enfin comment reviendra-t-il du Petit-Rosenclan? La lande est pleine de dangers pour lui-même en plein jour à cause de sa mauvaise vue et de ses mauvaises jambes.

— Tranquillisez-vous, Marguerite, dit le général; quand j'ai proposé de ramener M. Blouan, Charles m'a répondu qu'il s'en chargeait. Ils me suivent très-probablement, et ils m'auraient rejoint, si je n'avais pressé le pas, sentant ma maudite névralgie me saisir à la mâchoire. Je vous affirme qu'il n'y a pas l'ombre d'une inquiétude à avoir.

— Mon bon oncle, puis-je apporter quelque soulagement à votre mal? dit Marguerite, qui s'était levée.

— Non, Marga, rien ne me soulage; je vais m'enfoncer la tête dans mon oreiller, et, après deux heures de souffrance, je m'endormirai pour ne me réveiller qu'aux premiers rayons du soleil. Bonsoir, jeunes gens; à demain.

— Bonsoir, mon oncle, répondirent-ils en même temps.

— Enfin, nous revoilà seuls, dit Robert avec joie; qu'attendez-vous, Marga?

Marga était restée debout.

MERCANTILE LIBRARY

— Si nous allions au-devant de bon-papa ? dit-elle pensivement.

— A quoi bon ? Les pluies de ce matin ont rendu le sol tout boueux, vous vous enrhumeriez inutilement. M. Blouan est au milieu de ses employés, qui lui sont dévoués, il a votre père pour guide, ils vont arriver. Nous pourrions d'ailleurs nous croiser dans cette obscurité, puisque nous ne savons quel chemin ils prendront pour revenir des mines.

— C'est vrai, murmura Marguerite ; comme je vais le gronder de m'avoir échappé !

— Grondez-le, Marguerite, ceci ne me regarde plus. Allons, asseyez-vous. Que disions-nous quand le bon général est arrivé ?

Ils cherchèrent quelque temps sans pouvoir se souvenir. Cette petite feinte se prolongea, jusqu'au moment où Robert, ayant enfin retrouvé le fil rompu de l'entretien, le reprit. Il s'aperçut bientôt que Marguerite ne lui prêtait qu'une attention distraite. Au moindre bruit elle tressaillait, et ce n'était plus vers lui qu'elle se penchait, mais bien en avant, vers la lande, comme pour en écouter toutes les rumeurs.

Une ou deux fois il lui fit remarquer qu'elle n'était plus du tout à ce qu'il disait. Marguerite se hâtait d'adoucir la grande irritation qu'il feignait, en lui adressant un de ses ravissants sourires, mais n'en devenait pas plus attentive. Enfin il perdit patience, et, se redressant soudain :

— Marguerite, dit-il les dents serrées, ce n'est pas de l'amour filial, cela, c'est du fanatisme filial.

— Il y a donc un fanatisme filial, Robert ?

— Je le rencontre chez vous, donc il existe.

— Robert ! Robert ! dit Marguerite de sa voix suave, mais profonde, laiseez-moi ce fanatisme-là. J'ai rencontré chez ce bon et cher vieillard tous les fanatismes, il me les a enseignés : le fanatisme du dévouement, le fanatisme du vrai, le fanatisme du beau. Savez-vous quels trésors d'amour il m'a prodigués? Sans lui, que serais-je? une misérable orpheline, que vous n'eussiez pas jugée digne de porter votre nom [1].

— Marguerite !

— Robert, ne vous défendez pas. Vous savez bien que ce que je dis est la vérité. Ah ! je ne serai jamais ingrate, jamais. Vous m'avez plus d'une fois solennellement promis que j'aimerais et que je vénérerais à loisir ce cher vieux père, qui a été le seul rayon d'amour de ma vie.

— Et je ne m'y opposerai pas, Marguerite ; mais cette sollicitude passionnée est en ce moment inutile...

Marguerite posa la main sur son cœur.

— Si j'en crois mes pressentiments, murmura-t-elle, elle ne serait pas inutile. Robert, pardonnez-le-moi, mais je suis horriblement, étrangement inquiète.

— Cela n'a pas de sens commun ; rentrons. L'air fraîchit et le moindre hou hou des chats-huants vous fait tressaillir. Je vais prendre mon paletot, et m'en aller chercher M. Blouan, uniquement pour vous rassurer.

[1] Voir le roman : *Ce Pauvre Vieux*.

— Pourquoi ne vous accompagnerais-je pas, Robert ?

— Parce qu'il est temps que vous rentriez, vous êtes toute frissonnante. Je vous en prie, Marguerite.

Marguerite se leva comme à regret et entra dans le salon dont Robert venait de lui ouvrir la porte ; mais, se détournant tout à coup et l'écartant violemment du geste :

— Écoutez ! dit-elle d'une voix haletante.

Le vent produisait un léger murmure parmi les feuilles dont beaucoup se fanaient déjà, la petite rivière envoyait du fond du vallon l'écho de sa jolie chanson monotone, les cri-cri faisaient entendre, sous les herbes, le choc strident de leurs ailes, et, au milieu de cette gamme de rumeurs, Robert distingua une sorte de plainte vague, qu'on eût prise pour un vagissement étouffé d'enfant,

— C'est lui ! s'écria Marguerite ; il est tombé dans le puits aux Korigans; Robert, laissez-moi !

Et repoussant Robert qui, devinant son projet, se plaçait devant elle, elle descendit dans le jardin, et s'élança dans la direction de la lande.

XXIII

LE PUITS AUX KORIGANS

M. Smith, avec cette entente du confortable que tout Anglais possède à un degré supérieur, s'était bâti

au beau milieu de la lande immense, à l'ombre des grands rochers de la Crosse, un cottage que, dans le pays, on appelait le Petit-Ronsenclan, et, ce soir-là, il y avait reçu tout son entourage. L'expérience du nouvel éclairage faite, on avait servi le thé dans le grand salon où se réunissaient les membres nombreux de la famille aux cheveux rouges, ainsi que les Bretons désignaient les Anglais des mines. La réunion était nombreuse, tous les contre-maîtres qui venaient d'assister à l'essai de la nouvelle invention de M. Blouan ayant accepté l'invitation qui leur avait été faite; M. Blouan, assis dans un grand fauteuil, présidait la réunion. On s'empressait autour de lui, on l'entourait avec confiance, les regards cherchaient son beau visage souriant et vénérable, tout illuminé par le double rayonnement d'une haute intelligence et d'une belle âme paisible.

M. de Prévaneau, en qualité de gendre de M. Blouan, recevait sa part d'attention et de respects; il s'épanouissait dans cette atmosphère de bienveillance respectueuse qui entourait partout le vieux savant. Le général prenait aussi gaiement part à la fête. Il était déjà connu des travailleurs, et il avait passé bien des heures dans les galeries, en des explorations intéressantes; mais on regrettait tout haut l'absence de mademoiselle Marga, que ce petit peuple aimait avec une sorte d'idolâtrie. Bien qu'elle fût absente, il n'était pas un toast où son nom ne se trouvât mêlé à celui de son grand-père. Monsieur et mademoiselle Marga, c'étaient tout un pour ceux qui vivaient des mines.

Le nom de Robert ne fut même pas prononcé. Robert ne se donnait pas la peine d'être aimable avec tout le monde, et avec le personnel des mines il était resté ce qu'il était : silencieux, concentré, dédaigneux. On l'admirait un peu, on le craignait beaucoup, personne ne l'aimait, pas même Corentin, qui le trouvait éblouissant.

La nuit était venue sans que le bon M. Blouan, entouré comme il était, se fût aperçu qu'elle arrivait. Voyant le général consulter sa montre, il avait eu la pensée de lui demander l'heure, et, entendant sa réponse, il s'était levé précipitamment.

— Partons, partons, avait-il dit en souriant; je suis ici sans permission, et j'ai dépassé toutes les bornes de la prudence. Si Marga s'apercevait de mon équipée, elle ne me pardonnerait pas.

Mais M. de Prévaneau, qui se trouvait fort agréablement dans ce salon, avait protesté contre leur départ immédiat, et avait non sans peine décidé le vieillard à laisser partir le général auquel il avait dit :

— Nous vous suivons, mon cher; nous vous suivons, vous pouvez nous annoncer.

Le général était parti sur cette affirmation, et M. Blouan s'était rassis par complaisance.

Au bout d'un quart d'heure il avait fait redemander son gendre. Son gendre, qui se faisait verser une nouvelle tasse de thé par la jolie miss Jane Smith, avait réclamé une demi-heure de répit. Le vieillard l'avait accordée; mais la fatigue, et aussi la pensée de l'inquiétude qu'il pouvait causer à Marguerite, commen-

çait à lui causer une sorte d'agitation très-douloureuse. Il n'avait pas regagné sa place au coin de la cheminée, et il était sorti sans être aperçu. Une fois dehors, il s'était dit que la soirée était belle, que la lune allait se lever, que rien ne s'opposait à ce qu'il regagnât Rosenclan tout seul. Ainsi, sans réfléchir davantage, il avait quitté le cottage à l'insu de tout le monde, tenant à la main la grande canne d'ébène à poignée d'ivoire, qui servait à assurer sa marche un peu chancelante. Il avait traversé fort heureusement une grande partie et, on pouvait le dire, la dangereuse partie des landes ; son pied s'était heurté parfois assez rudement contre les pierres à demi cachées sous la bruyère ; il avait marché bien souvent dans les petites flaques d'eau qui, sous la clarté de la lune, lui faisaient l'effet de pierres blanches et unies, mais il avait continué son chemin sans tenir compte de ces petits accidents. Malheureusement le vieux savant, habitué au bras et surtout aux doux yeux vigilants de Marga, n'était jamais longtemps sans se livrer aux abstractions qui le conduisaient à une distraction absolue.

En marchant seul sur les terrains qui lui rappelaient tant de veilles, tant de travaux, tant de recherches, il était insensiblement descendu par la pensée dans les régions souterraines que son intelligence avait peuplées, et il avait fini par marcher devant lui, sa canne sous le bras, absolument comme s'il eût suivit le sentier en ligne droite tracé dans les galeries, dont il sondait en esprit les profondeurs.

Il ne s'aperçut pas que le sentier qu'il prenait, le

trouvant facile, le conduisait à un abîme. Un puits avait été récemment creusé dans cette partie de la lande affectée la nuit, disait la légende, aux danses des Korigans, le terrain avait été bouleversé alentour dans un périmètre assez étendu, et son approche était hérissée d'obstacles; mais on avait ménagé, du côté du Petit-Rosenclan, le sentier que suivait paisiblement le vieillard, et qui aboutissait au puits, sur l'ouverture duquel le feuillage touffu d'un bouquet de sapins jetait malheureusement une ombre épaisse en ce moment.

Que n'étiez-vous là, Marga! ange visible du pauvre savant! Hélas! il est seul, il s'avance tout absorbé dans ses problèmes scientifiques; il marche, il marche vite pour arriver plus tôt près de celle dont le souvenir hante vaguement sa mémoire, et tout à coup le pied lui manque. Il tombe en poussant ce gémissement qui a plutôt frappé le cœur de Marga que son oreille. Ses faibles mains se sont un instant attachées aux parois verdoyantes; mais ses mains sont débiles, elles lâchent prise, et il tombe au plus profond du puits, en jetant cette seconde plainte, que la brise porte jusqu'à Rosenclan.

XXIV

LE SAUVETAGE

Mais revenons à Marguerite, à laquelle la douleur donnait des ailes. Elle franchit avec une rapidité ver-

tigineuse la plus grande partie de l'espace qui la séparait du puits aux Korigans; mais, quand elle se trouva sur le sol récemment détrempé par les pluies des jours précédents, courir et même marcher lui devinrent impossibles. L'argile se collait aux fines semelles et au velours de ses pantoufles, chacun de ses pas devenait une souffrance. Elle venait de s'arrêter toute défaillante, quand elle fut rejointe par Robert, qui, après avoir donné l'alarme au manoir, s'était élancé à sa poursuite.

— Marguerite, chère Marguerite, dit-il en lui prenant les deux mains, j'ai donné des ordres. Tous les domestiques vont se rendre avec des cordes au puits des Korigans; laissez-moi vous reconduire à la maison.

— Non, répondit Marguerite d'une voix basse, altérée, mais ferme; Robert, ne me le demandez pas, je veux être là.

— A quoi bon, Marguerite? Votre présence est inutile. Voyez, on accourt à son secours de toutes parts, voici des lumières qui sortent du cottage, vos domestiques sont sur la route du puits, venez, vous dis-je.

Il voulut l'entraîner, mais elle résista.

— Marguerite, vous jouez votre vie, reprit-il avec une certaine dureté, et je ne dois pas vous laisser commettre de pareilles imprudences. Vos pieds sont enduits d'argile, la rosée de la nuit mouille vos cheveux, vous êtes glacée et pâle à faire peur. Revenez avec moi, je vous en supplie.

— Robert, ce n'est pas ma vie qui est en danger,

c'est la sienne. Laissez-moi et allez vers lui. Votre présence est nécessaire là-bas. Rester à la maison me serait impossible d'ailleurs; ne me demandez pas l'impossible, et courez à son secours, sans vous occuper de moi davantage.

— Pas avant que vous soyez à l'abri ! s'écria Robert en la saisissant entre ses bras; ne vous débattez pas ainsi, je vous porterai plutôt. J'ai bien un peu le droit de commander, il me semble.

Mais Marguerite, par un effort énergique, glissa d'entre ses bras, et, se redressant devant lui dans une attitude de résistance :

— Que parlez-vous de vos droits, Robert! dit-elle d'un accent douloureux; s'il y a un être qui ait des droits à mon amour, c'est celui que votre égoïsme abandonne; mais, si je suis impuissante pour le sauver, personne n'empêchera mon cœur de le suivre.

— Ah! je vous retrouve enfin, Marguerite, dit en ce moment la voix du général, qui s'avançait vers eux dans les ténèbres.

— Mon oncle, décidez-la à retourner à la maison ! s'écria Robert : elle a les pieds en sang, les mains et la figure glacées!

— Mon oncle, conduisez-moi au puits ! s'écria Marguerite en lui prenant le bras : qu'importent ces légères souffrances?

— Ni l'un ni l'autre, répondit vivement le général. Robert, je comprends l'obstination de Marguerite; n'insistez pas davantage. Marguerite, je ne vous demanderai pas de rentrer, mais écoutez-moi. Gagner

le puits dans ces ténèbres est très-dangereux, et, en second lieu, votre présence serait très-gênante. Des amoncellements de terre entourent l'ouverture, on n'y arrive que par un sentier très-étroit, qu'il faut laisser libre aux sauveteurs. L'alarme a été donnée, les mineurs ne tarderont pas à arriver, et, si M. Blouan s'est laissé tomber dans le puits, ce qui n'est pas prouvé, il va en être retiré. Robert, vous pouvez beaucoup là-bas, et il est très-important d'agir tout de suite. Je reste avec Marguerite, partez.

Robert baisa rapidement la main froide de Marguerite, et disparut dans l'obscurité.

— Il faut avoir les yeux perçants et les jambes lestes pour se tirer d'affaire en pareille entreprise, dit le général, et, pour comble de malheur, la lune, qui s'était levée, a été tout de suite couverte par ces gros nuages cendrés. Prenez mon bras, Marguerite, il est encore ferme. Si nous pouvons gagner cette petite éminence, là-bas devant nous, nous assisterons au sauvetage. C'est ce que vous voulez, n'est-ce pas? Pourquoi pleurer et vous désoler à l'avance, mon enfant? M. Blouan aura peut-être eu plus de peur que de mal. Ne marchez donc pas si vite, et laissez-moi vous conduire. Que deviendriez-vous si vous vous blessiez, et s'il vous était impossible de courir au-devant du cher grand-père, quand il sera tiré sain et sauf de ce gouffre?

— Où vont toutes ces lumières en zigzag? demanda Marguerite avec angoisse.

— Au but, mon enfant; mais, de ce côté, il est matériellement impossible d'y courir en droite ligne. Ces

landes me rappellent vraiment le pays avoisinant une ville dont on fait le siége : ce ne sont que blockhaus, tranchées, glacis. Doucement, doucement ! C'est bien malgré moi que j'allonge notre chemin ; mais j'ai arpenté les landes en tous les sens, ce matin même, et je sais avec quelle prudence il faut marcher dans cette partie où nous nous trouvons. Comme vous traînez vos pieds dans cette argile, pauvre enfant ! Heureusement nous sommes arrivés.

Ils arrivaient en effet sur le sommet d'un petit tertre naturel, d'où l'on dominait la partie basse des landes appelée lande des Korigans. Quelques pierres couvertes de mousse s'y trouvaient éparses. Le général en rapprocha deux pour en faire un siége à Marguerite ; mais Marguerite s'était laissée tomber à genoux. Elle s'appuya sur les pierres moussues qui, placées l'une sur l'autre, lui formèrent une espèce de prie-Dieu rustique, et suivit avec une angoisse grandissante les incidents de ce que son oncle appelait le sauvetage.

Au-dessous de l'éminence choisie par le général comme poste d'observation, le terrain s'abaissait graduellement jusqu'au puits, qu'une large tranchée ouverte et des amoncellements de terre et de pierres entouraient comme d'une ceinture. Des lumières et des silhouettes noires se mouvaient sur cette sorte de plate-forme circulaire ; mais on ne distinguait ni les personnes ni les manœuvres. Une torche qu'apportait le jeune Smith vint éclairer soudain le lieu de la scène, et, à cette lueur rougeâtre, mais très-intense, on put

reconnaître les personnages. Robert, penché sur l'abîme, avait l'air d'en mesurer la profondeur ; deux des domestiques de Rosenclan déroulaient des cordes.

— Personne ne descend, murmura Marguerite en joignant les mains ; qu'attendent-ils ? Il faudrait pourtant se hâter. Mon oncle, laissez-moi...

— Vous ne feriez que gêner la manœuvre, mon enfant. Voyez, on déroule des câbles, on allume d'autres torches, on prépare la descente.

— Ils ont l'air d'hésiter, ils n'osent pas descendre, mon oncle, je vous assure qu'ils n'osent pas descendre.

— Ce doit être une difficile opération, mon enfant. On calcule toujours avec le danger. Laissons-les prendre leurs mesures, et, si je devine que c'est l'intrépidité qui fait défaut, je cours au puits, et j'y descends d'une manière ou d'une autre. Mais on arrive du cottage, il me semble. J'ai bien recommandé de faire sonner la cloche d'alarme de nuit. Oui, voici du secours qui nous vient.

Un nouveau personnage venait en effet de paraître sur la plate-forme éclairée. A sa longue chevelure flottante, à sa taille svelte, à son attitude intrépide, Marguerite reconnut Corentin. Le jeune homme à peine arrivé parut prendre l'initiative du sauvetage, et son activité se communiqua subitement aux assistants. D'autres câbles se déroulèrent, de grosses pierres furent hissées à force de bras sur la plate-forme, des pieux s'y enfoncèrent. Pendant ces dernières opérations, Robert et Corentin, debout dans la zone lumi-

neuse, échangeaient des paroles dont Marguerite ne pouvait guère deviner le sens, mais qui, par l'animation des gestes qui les accompagnaient, donnaient à penser que la chose qui se débattait entre eux soulevait, de la part de Corentin surtout, de vives résistances.

— Ils n'ont pas l'air de s'entendre, murmura le général; j'espère que Robert va laisser faire ce brave enfant, qui est mineur à moitié.

— Et si dévoué à bon-papa ! ajouta Marguerite, qui suivait toute haletante l'entretien passionné des deux hommes.

Un troisième personnage vint soudain s'y mêler : une femme parut entre eux.

— Oh ! mon Dieu ! sa mère ! gémit Marguerite ; elle a peur, elle vient l'empêcher de descendre, bon-papa est perdu !

— Mais non, mais non ; il va, le brave enfant ! s'écria le général.

Corentin en effet s'était saisi d'une lanterne, l'avait attachée à sa ceinture, où elle produisait l'effet d'un gigantesque ver luisant, et, jetant sa casquette, il s'était suspendu aux cordages flottants attachés aux pieux.

Marguerite se leva.

— Mon oncle, dit-elle d'une voix calme, cet enfant s'expose à la mort, je suis reposée, je me rends parfaitement compte du chemin à faire, je ne gênerai plus en rien là-bas, j'y cours.

Et, sans attendre le général, elle s'élança vers le

puits. Elle y arriva en peu de temps ; personne ne la remarqua, pas même madame Kerbanec, agenouillée devant l'orifice. Elle put se faufiler entre les deux hommes qui tenaient la grande corde à nœuds, le long de laquelle glissait Corentin.

On apercevait au fond du ténébreux abîme la petite lumière vacillante de la lanterne attachée à la ceinture du jeune homme, et bientôt sa voix vibrante sortit des entrailles de la terre.

— Lâchez! criait-il; encore, doucement, doucement!

On lui obéit.

Marga, haletante, essayait de percer les ténèbres ; mais ses yeux, chargés de larmes, ne distinguaient rien que la petite lueur vacillante. La voix de Corentin s'éleva de nouveau, et arriva, comme le son vague d'un écho, aux oreilles des spectateurs.

— Le voici ! disait-elle.

Il y eut un silence poignant. Marga pressait ses deux bras sur sa poitrine, pour y éteindre les sanglots.

— Il est évanoui, reprit Corentin.

— Mort! cria Marguerite d'une voix déchirante.

Son cri pénétra jusqu'à Corentin.

— Non, cria-t-il avec énergie, il vit, son cœur bat et son pouls aussi. Descendez les deux grandes lanternes.

Deux très-grands fanaux attachés au bout de longues cordes glissèrent immédiatement au fond du puits, et alors les deux ombres devinrent visibles.

Corentin, debout, appuyé contre la paroi, soutenait entre ses bras le corps inerte du vieux savant.

— Tous les câbles, ordonna-t-il, mais solidement retenus là-haut!

Les cordes qui restaient encore furent descendues.

— La planche maintenant, la plus courte!

Une planche de quelques pieds gisait à terre. Robert la fit descendre au fond du puits.

— Tenez bien, mais mollissez un peu! cria Corentin, qui s'était mis en devoir de préparer une sorte de hamac qui pût enlever M. Blouan.

La planche servit de matelas. Il étendit le vieillard dessus et l'y attacha solidement par une double corde. Ces cordes et cette planche réunies formèrent pour le corps inerte du vieillard une sorte de ballon, dont Corentin devait être l'aéronaute.

— Monsieur Robert, attention! cria-t-il quand il eut fini ses préparatifs, le pieu où la corde à nœuds est attachée est-il solide?

Robert courut au pieu, auquel le poids de Corentin n'avait pas imprimé la plus légère flexion.

— Très-solide, répondit-il après l'avoir secoué.

— Allons, que tout le monde se mette aux cordes! Au signal que je donnerai, halez tout doucement.

Tous les hommes s'arc-boutèrent pour avoir plus de force, et au commandement de Corentin : « Hissez! » ils hissèrent le vieillard. Corentin, à cheval sur sa corde à nœuds, guidait la nacelle et, autant que possible, soutenait la tête de M. Blouan sur sa poitrine, pendant cette difficile ascension. Ils remontèrent ainsi

doucement, sans secousses, et apparurent enfin à l'ouverture du puits.

M. Blouan, toujours évanoui, mais vivant, fut dégagé de ses liens par Marguerite, et transporté à Rosenclan sur les bras entrelacés de Robert et de Corentin.

Pendant le trajet, l'air frais de la nuit agit sur ses nerfs, et il avait à moitié repris connaissance quand ils arrivèrent à la maison. Les soins qui lui furent prodigués achevèrent de le rendre à la vie. Il était vivant, miraculeusement préservé d'une mort certaine, mais couvert de blessures et de contusions. Une longue traînée de sang coagulé maculait son front et sa tempe, il avait le poignet droit foulé, l'épaule droite fracturée. Dans son lit, un gros frisson de fièvre le saisit, et Corentin, resté un moment seul auprès de lui avec Marguerite, se proposa pour passer la nuit.

— Cette nuit ce sera moi qui veillerai, dit la jeune fille en lui serrant la main, va rassurer ta mère et l'obliger à rentrer.

— Pauvre mère ! c'est elle qui a tout de suite deviné la vérité, répondit Corentin ; à la première lumière qui a paru sur la lande, elle m'a dit : « Il est peut-être arrivé malheur au bon M. Blouan. » Et c'est pourquoi, à tout hasard, j'ai couru vers le puits.

De grosses larmes tombaient des yeux de Marguerite. Un nouveau serrement de main fut son muet mais éloquent remercîment, et elle suivit machinalement Corentin jusqu'à la porte. Comme il mettait la main sur la poignée de cristal, elle lui arrêta le bras :

— Corentin, dit-elle rapidement et à voix basse, que disais-tu à Robert, sur la plate-forme, en jetant ta casquette, au moment de descendre dans le puits?

Corentin rougit jusqu'aux tempes et baissa la tête.

— Je sais bien que j'ai été impertinent, dit-il, mais c'était aussi par trop fort; M. Robert vous a-t-il tout dit au moins?

— Redis-moi tout, répondit Marguerite évasivement.

— Eh bien! voici la vérité, mademoiselle. M. Robert essayait à prix d'argent de forcer les domestiques à descendre dans le puits, ils refusaient tous. Quand je suis arrivé, il m'a tout de suite offert deux cents francs. Ma mère lui a répondu vivement que je ne vendais pas ma vie pour de l'argent; mais que ce que je ne ferais pas pour deux cents francs, je le ferais pour M. Blouan lui-même. J'ai renchéri sur ce qu'elle a dit; j'étais très-échauffé, et je n'ai certes pas choisi mes expressions. Je comprends qu'il se soit plaint. Excusez-moi près de lui.

— Ces actes-là n'ont pas besoin d'excuses, mon cher Corentin, répondit tristement Marguerite; à demain! Compte sur toute ma reconnaissance, tu as aujourd'hui largement payé ta dette d'amour.

Elle lui ouvrit elle-même la porte; il sortit, et se heurta dans l'obscurité à M. de Prévaneau, qui parut tout ébouriffé devant sa fille.

— Eh bien! qu'est-ce que tout ce mouvement qu'il y a par ici? s'écria-t-il; et ton grand-père, Marguerite, qu'est-il devenu? je le cherche depuis une heure,

on ne le retrouvait plus au cottage, et, en courant pour le rattraper, je me suis égaré.

Marguerite prit son père par la main, le mena devant le lit, et lui montrant du geste le visage défait et sillonné de lignes sanglantes de M. Blouan :

— Le voilà ! dit-elle doucement, mais avec un intraduisible accent de douloureux reproche.

— Que ne m'a-t-il attendu ! dit M. de Prévaneau en lissant son toupet.

XXV

RUE TRONCHET

— Madame la comtesse de Prévaneau?

— Connais pas, Monsieur.

Le général, car c'était lui qui parlementait ainsi avec un concierge de la rue Tronchet, sortit, regarda le numéro de la maison, et reparut devant la cage vitrée du concierge auquel il venait de parler, et qui avait repris fort tranquillement la lecture de son journal.

— Rue Tronchet, 20, dit-il d'un ton bref, vous devez compter madame la comtesse de Prévaneau parmi vos locataires de passage.

— Mais regarde donc, Ugène, dit une voix grêle qui partait d'une sorte de niche suspendue au plafond ; c'est peut-être les dames normandes arrivées d'hier ; qu'il y a même cette jolie blonde, que mame Botar a

dit qu'elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à sa demoiselle.

Et du hamac parisien sortit une figure blafarde, couronnée d'un bonnet garni de rubans bleus.

Le concierge se leva, son journal à la main, et daigna consulter une sorte de pancarte appendue contre le mur.

— Madame de Prévaneau, prononça-t-il sèchement, l'escalier à droite, au fond de la cour, le deuxième au-dessus de l'entre-sol, la porte en face!

— Du diable si je m'y reconnaîtrai! grommela le général en se dirigeant vers la cour, dont un superbe vase étrusque occupait le centre, en compagnie d'arbustes qui étouffaient dans cet étroit espace reluisant et verni.

Il commença par se tromper d'escalier, puis il se trompa d'étage; en troisième lieu il se trompa de porte; mais, quand celle de l'appartement de sa femme s'ouvrit enfin, et qu'il aperçut à l'horizon la silhouette élégante de sa fille, toute expression de contrariété s'envola de sa loyale figure.

— Père! s'écria Charlotte en venant se précipiter dans ses bras, c'est bien vous?

— Oui, Lotte, c'est encore ce vieux grognon de père.

En ce moment, une porte s'ouvrit devant la comtesse Henriette, dont le visage aimable s'encadrait dans les grappes formées par ses boucles encore emmaillotées dans leur papier terne et gris.

— Quoi! c'est vous, général? dit-elle avec un éton-

nement qui ne changea rien à sa physionomie, mais qui se révéla, bon gré, mal gré, dans son accent.

— Oui, ma chère femme ! s'écria le général en marchant vers elle et en la serrant dans ses bras.

— Mais, général, mes papillotes sont au maillot, dit la comtesse en se dégageant de son étreinte, et vous m'enfoncez tous ces angles dans les tempes. Vous êtes d'une fougue ! Venez paisiblement vous asseoir ici, et racontez-moi bien vite ce qui est arrivé, car il faut qu'il soit arrivé quelque chose pour que vous ayez voyagé le jour même du mariage de Marguerite. Aurait-il été avancé ?

— Marguerite n'est pas mariée, dit le général. Comment va Charlotte ?

— Bien, très-bien. Asseyez-vous donc et parlez. Bon, Eugénie maintenant.

Mademoiselle Eugénie accourait au bruit.

— Vous, général ? s'écria-t-elle.

— Eh bien ! mais, et vous ? je vous croyais à Nédonville, répondit le général en riant.

— L'ennui l'a prise le jour même de votre départ, dit la comtesse, et il a bien fallu l'emmener. Maintenant, trêve de réflexions, Eugénie. Le retour du général vous paraît comme à moi extraordinaire, cela va sans dire ; mais, au nom du ciel ! laissez-le s'expliquer. Louis, vous avez la parole, dites-nous bien vite ce qui s'est passé.

Le général attira Charlotte près de lui, et commença sur-le-champ un récit militaire, c'est-à-dire concis et véridique, des événements qui s'étaient passés à Ro-

senclan. La première partie finit au terrible accident arrivé à M. Blouan.

— La chute, qui nous paraissait à tous devoir être mortelle, continua M. de Prévaneau, avait seulement occasionné au premier abord quelques fortes contusions, une fracture et un ébranlement général. Le lendemain cependant, c'est-à-dire le jour même où le mariage devait avoir lieu, j'espérais que nous en serions quittes pour la peur, et que les choses suivraient leur cours; mais l'état de M. Blouan s'était aggravé dans la nuit, et le médecin de Plégon paraissait inquiet de la blessure à la tête. Il y avait une opération délicate à faire, disait-il, et il n'osait la tenter sur un sujet aussi âgé. De noce, il n'était plus question. Robert, malgré l'envie qu'il en avait, n'osait pas en parler à Marguerite, qui ne quittait pas le chevet du lit de son grand-père. Dans l'après-midi, la fièvre ayant cessé, notre malade s'endormit paisiblement. Alors se représenta la terrible question de l'opération à faire. D'un moment à l'autre, l'épanchement redouté pouvait avoir lieu.

— Les habiles opérateurs sont à Paris, disait Marguerite de temps en temps; si seulement nous pouvions gagner Paris!

Son idée fit du chemin, le mieux général de M. Blouan se soutenait; le médecin, après le long repos qui avait réparé les forces du vieillard, déclara le transport possible dans un lit-wagon, et Marguerite décida qu'elle partirait le soir même. Le soir même nous nous sommes tous embarqués. Je les ai conduits

à l'hôtel du Bon-La-Fontaine, rue de Grenelle, et me voici.

— Et comment allait M. Blouan? demanda Charlotte, qui avait suivi avec un attendrissement visible la narration faite par son père.

— Mieux, répondit le général; il a supporté admirablement le voyage. Mais aussi, quel ange gardien est Marguerite! Parole d'honneur, elle n'a pas sa pareille. Quelle tendresse et quelle énergie! Elle t'aime beaucoup, Lotte; veux-tu venir la voir?

— Pas de projets pour l'instant, général, je vous prie, dit la comtesse Henriette en intervenant : d'abord vous avez à penser à déjeuner, il me semble, et puis vous ne ferez pas sortir Charlotte, qui commence son régime aujourd'hui.

— Vous m'avez dit qu'elle était bien, Henriette.

— Bien, relativement; mais enfin nous avons fait ce voyage pour consulter, et nous suivrons de point en point les ordonnances du médecin. Vous vivez donc toujours entre ciel et terre, mon ami?

— Il s'en est très-peu fallu que je ne m'y trouvasse suspendu dans le puits des Korigans, avant-hier soir, répondit le général. Vous comprenez d'ailleurs, Henriette, que je ne me suis pas métamorphosé pendant ce voyage de quelques jours.

— Heureusement, dit Charlotte en posant la tête sur l'épaule de son père.

— Tu ne veux donc pas réformer ton pauvre vieux père, Lotte? dit-il tendrement.

— Oh! non, je le trouve trop bon et trop charmant

comme il est, répondit Charlotte en enveloppant l'excellent homme dans ses bras.

— Au moins, voici deux personnages parfaitement contents l'un de l'autre, dit mademoiselle Eugénie, qui considérait le père et la fille de son air inflexible : c'est plus rare qu'on ne pense.

— Certainement, dit la comtesse Henriette, qui s'en allait furetant par l'appartement; seulement, je voudrais que le général, qui est tout poudreux, s'en allât faire ses tendresses paternelles dans notre chambre. Nous voici obligés de nous servir nous-mêmes, et l'appartement est trop cher pour qu'on imagine de faire ouvrir l'article des dommages et intérêts. Entendez-vous, général? à chaque mouvement que vous faites, vos souliers salissent le tapis.

— Viens, Charlotte, sauvons-nous, dit le général qui se leva; conduis-moi dans ta chambre.

— Non, dans la mienne, dit la comtesse, qui ne perdait jamais son idée de vue; il n'y a pas de tapis.

— A quelle heure déjeunez-vous, Henriette? demanda le général.

— Mais dans une heure au plus.

— Que diriez-vous d'une visite au Bon-La-Fontaine, après déjeuner?

— Vous y revoilà encore, Louis; c'est véritablement insupportable. Songez donc que vous quittez Rosenclan! Ne me parlez plus de cela, je vous prie; occupez-vous de votre fille, et pensez à aller annoncer notre arrivée aux Déranclas. J'irai tantôt voir Marguerite, je vous promets des nouvelles avant ce soir.

Le général se laissa persuader. Il appartint à Charlotte jusqu'au déjeuner, et après le déjeuner il ne songea qu'à se rendre utile. Il fut successivement député par sa femme chez le dentiste, chez la couturière, chez l'horticulteur et chez une famille amie, qui n'avait pas encore été prévenue de l'arrivée de ces dames à Paris. L'après-midi était fort avancée quand il revint rue Tronchet, en compagnie de la famille Déranclas, qui venait en masse visiter les dames de Prévaneau. Quand il eut accompli ses devoirs de maître de maison et fait asseoir tout ce monde dans l'étroit salon, il se rapprocha de Charlotte.

— Eh bien ! demanda-t-il, quelles nouvelles ?

— De qui, papa? répondit Charlotte.

— Mais de M. Blouan ; ta mère n'y serait-elle pas allée ?

— Maman n'est pas sortie.

— Ah ! je la reconnais bien là, marmotta entre ses dents le général, qui ne put réprimer un coup d'œil furieux à l'adresse de sa femme.

Ce coup d'œil alla s'amortir sur le visage aimable de la comtesse Henriette, qui y répondit de loin par un demi-sourire.

— Cher père, on vous en apporte, interrompit vivement Charlotte.

La porte du salon venait de s'ouvrir devant Charles de Prévaneau, qui, pour la première fois, depuis que nous avons l'honneur de le connaître, portait sur son insignifiant et beau visage quelque chose qui ressemblait à de la gravité.

XXVI

PARTI!

— Comme vous arrivez bien, mon cousin! dit gracieusement madame de Prévaneau; nous sommes si préoccupés de l'état de ce bon M. Blouan! Comment va-t-il?

— Il est mort.

— Mort! s'écria le général, se levant tout droit.

— Mon Dieu, oui! il s'est éteint, voilà une couple d'heures, au moment où le médecin qui devait l'opérer entrait à l'hôtel.

— Au moins le bon vieillard n'aura pas souffert inutilement, dit le général. Asseyez-vous, mon cher; tenez, il y a une chaise là-bas, auprès de madame de Prévaneau. Comment va Marguerite?

M. de Prévaneau leva les épaules par un geste de compassion et répondit :

— Marguerite est folle de douleur. On a beau lui rappeler le grand âge de M. Blouan, lui dire tout ce qu'on dit en pareil cas, lui parler raison enfin, elle n'écoute rien, ne veut rien entendre. Elle nous aurait tous perdus en bloc qu'elle ne serait pas plus désolée. Quand je l'ai quittée, elle était plus calme, mais il n'y avait pas moyen de la faire sortir de cette chambre, et, pour moi, j'en avais bien assez. Tenez, parlons

d'autres choses, je ne veux pas atterrer ces dames, les attrister inutilement, et, pour mon compte, je vous assure, j'en ai bien assez,

Son conseil fut suivi, on parla immédiatement d'autres choses, et la conversation se ranima dans le petit cercle. Le général seul était resté tout pensif, et, après avoir répondu distraitement à quelques questions que lui faisaient ses voisines, il se mit à chercher sa fille des yeux. Charlotte avait disparu. Il fouillait du regard le petit groupe, se figurant qu'il l'y découvrirait, quand la vieille Germaine entra dans le salon, et lui dit à l'oreille que quelqu'un l'attendait dans la salle à manger. Il se leva aussitôt et s'y rendit.

Charlotte, en toilette de ville, s'y trouvait seule.

— Cher père ! dit-elle avec élan, en lui serrant les deux bras autour du cou, Marguerite souffre horriblement, je veux aller voir Marguerite.

— Oui, ma fille, répondit-il avec émotion; aussitôt que ces dames seront parties, je suis à tes ordres.

— Tout de suite, cher père, partons tout de suite, je vous en prie, dit Charlotte avec insistance ; voici un chapeau. Plus tard il pourrait survenir un empêchement n'importe lequel. Je vous en supplie, venez, je veux embrasser Marguerite ce soir.

— Allons, dit le général, le cœur peut bien faire une fois l'école buissonnière. Au diable les médecins avec leurs prescriptions ! une sortie par cette belle soirée ne te fera aucun mal.

Ils sortirent, gagnèrent la station de voitures du boulevard, et montèrent dans un fiacre, qui les conduisit en un quart d'heure, à la porte de l'hôtel du Bon-La-Fontaine.

Le général connaissait l'appartement que ses parents occupaient; il y monta tout droit.

La porte d'entrée avait été laissée entr'ouverte. Ils pénétrèrent dans l'appartement, traversèrent une antichambre, un salon, auxquels un silence de mort et le faible jour qui passait par les persiennes à peu près fermées donnaient un aspect des plus lugubres, et arrivèrent à une grande chambre, à la fois plus éclairée et plus obscure. Toutes les persiennes avaient été closes; mais, sur une petite table, plusieurs bougies flambaient dans des chandeliers d'argent. Ces bougies étaient les cierges funèbres allumés devant l'enveloppe mortelle de M. Blouan. Le vieux savant semblait endormi, et la mort n'avait fait qu'augmenter la calme beauté, la douce majesté de son visage. Marguerite, à genoux contre le lit, tenait à deux mains la main droite du mort, et y appuyait parfois son front, quand les sanglots montaient de sa poitrine à ses lèvres. Robert marchait de long en large dans l'appartement, un livre à la main.

En apercevant M. de Prévaneau, il s'approcha du lit.

— Marguerite, mon oncle le général, dit-il à demi-voix.

Marguerite ne bougea pas.

Robert répéta sa phrase à voix haute.

Marguerite se leva, et se tourna vers le général qui s'avançait vers elle. Son visage charmant était tout marbré de rouge, ses yeux étaient secs. Elle lui tendit la main en fermant les yeux. Il prit cette main froide et la baisa avec une tendresse pleine de respect. Marguerite s'était retournée à demi vers le lit; mais elle releva tout à coup la tête en entendant le bruit d'un sanglot. Le général s'était écarté pour laisser approcher Charlotte, qui toute sanglotante se jeta au cou de sa cousine.

Les traits de Marguerite se détendirent soudain, ses yeux desséchés se remplirent de larmes, elle recula de quelques pas et se laissa tomber dans un fauteuil, en attirant Charlotte qui s'agenouilla près d'elle. Elles restèrent quelque temps ainsi. Marguerite pleurait abondamment sur l'épaule de la généreuse Charlotte; Charlotte essuyait les larmes de Marguerite et laissait couler de son cœur tout un flot de tendres paroles.

Le général et Robert se retirèrent discrètement dans l'appartement voisin, et un dialogue entrecoupé par les sanglots de Marguerite s'engagea entre les deux jeunes filles; ces deux cœurs aimants et sincères mêlèrent librement leurs battements.

— Charlotte, que tu es généreuse! murmurait Marguerite; pleurer dans tes bras m'est un soulagement.

— Si tu savais comme je t'aime, Marguerite! si tu savais comme ta douleur m'a frappée au cœur!

— Tu peux m'aimer encore, oh! Charlotte!

— Oui, oui, toujours, toujours. Tu es plus digne de

lui que moi, et je ne veux plus que rien nous sépare, entends-tu, Marguerite? pas même Robert.

— Rien ne nous séparera plus, Charlotte, rien que la mort. Oh! comme la mort sépare! Charlotte, sais-tu que j'ai le cœur à jamais brisé?

— Marguerite!

— Oui, Charlotte. L'âme de mon père chéri a emporté mon âme. Je ne sens plus, je ne vis plus, je ne crois plus à la vie, à la vie fragile du temps. Pauvre bon-papa! Le voilà inanimé, insensible, aveugle et sourd! Oh! mon Dieu! Quelle âme il avait, Charlotte! quel cœur il avait! Regarde-le, il sourit, n'est-ce pas? Sais-tu qu'il est mort en souriant, en me disant : « Tu as été la joie de ma vie; mon âme remonte à Dieu, mais ne te quitte pas. »

Les sanglots de Marguerite l'interrompirent.

— Assez! dit Charlotte en la serrant dans ses bras.

— Non, cela me fait du bien de parler, de pleurer : j'étais si seule! Ton amitié réchauffe encore mon pauvre cœur glacé. Sais-tu que je vivais de lui, et que, lui mort, il me semble que tout meurt en moi!

En ce moment le général et Robert rentrèrent.

— Chère Marguerite, dit Robert en venant lui prendre la main, puisque la compagnie de Charlotte vous est douce, retournez avec elle rue Tronchet, je vous en supplie.

— Marguerite, viens, murmura Charlotte.

Marguerite hocha la tête.

— Quitter bon-papa? dit-elle, oh! non, oh! non.

Le général joignit en vain ses instances à celles de

Robert et de Charlotte, Marguerite demeura inflexible, et se refusa à quitter la place que sa filiale tendresse s'était choisie pour la veillée funèbre.

Le lendemain de ce jour, vers dix heures du matin, le cercueil qui contenait les restes mortels de M. Blouan se dirigeait vers l'église Sainte-Clotilde, ce bijou gothique dont les flèches dentelées se dressent entre les lignes blanchâtres des maisons-palais nouvellement élevées et qui fait l'effet d'une fleur sauvage éclose par hasard au bord des flots troublés de la Seine. Il ne tressaillit pas, le cœur du vieux savant, en passant sous le porche ogival dont Clovis et Clotilde sont les royales sentinelles, en se retrouvant sous les hautes voûtes qu'il aimait et qu'enguirlandent des feuillages qui rappellent les feuillages frémissants des forêts armoricaines ; il demeura bien insensible au fond de son cercueil de plomb, et ses oreilles étaient bien éternellement fermées à tout bruit humain, puisqu'elles n'entendaient pas les sanglots étouffés de Marga, qui avait voulu le suivre pas à pas dans cette dernière et funeste promenade.

Pendant une partie de la cérémonie religieuse, la jeune fille, agenouillée entre Charlotte et sa mère, dans les bancs réservés à gauche de la nef, ne poussa qu'un sanglot continu. Parfois elle relevait la tête pour regarder vaguement devant elle. Devant elle paradait l'officier des pompes funèbres, un personnage blond, maigre, en culottes courtes, en manteau court, en souliers à boucles d'argent qui se tenait là, debout devant ce catafalque, souriant dans son rabat blanc. Elle re-

gardait machinalement aller, venir, faire des saluts, ce fantôme étrangement costumé qui dansait toujours devant ses yeux ; puis, laissant retomber son front dans ses mains, elle sanglotait de nouveau.

Charlotte avait le visage baigné de larmes, son bras étreignait le bras de Marguerite, elle la conjurait tout bas de se calmer, elle lui disait que ses sanglots lui brisaient le cœur. Mais la douleur s'était rendue un instant maîtresse de l'âme énergique de Marguerite, elle la dominait en souveraine. Tout à coup Charlotte la vit redresser sa tête fatiguée et fixer son regard désolé sur le prêtre qui psalmodiait l'Évangile d'une voix à laquelle la hauteur des voûtes donnait un retentissement solennel.

« *Ego sum resurrectio et vita*, disait-il ; *qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet, et omnis qui vivit et credit in me non morietur in æternum.* »

« Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra, et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. »

Ce que nulle parole humaine n'avait pu faire, la parole divine le fit. Cette saisissante promesse de vie devant cet appareil de mort pénétra jusqu'à l'âme ulcérée, mais profondément croyante, de Marguerite. Ses sanglots s'arrêtèrent soudain, et, se prosternant, elle se mit à prier, à parler à Dieu, qui lui devenait enfin présent, de la chère âme qui l'avait quittée et qui avait cru en lui, à lui offrir sa douleur, à former des actes de foi et de résignation.

Elle supporta mieux que Charlotte n'avait osé l'es-

pérer la longueur de la pénible cérémonie, et trouva des forces pour accompagner le cercueil jusqu'à la gare de l'Ouest. Là, elle eut à subir un déchirement suprême; là, il lui fallut se séparer de la dépouille mortelle de celui qu'elle avait si fidèlement, si tendrement aimé ; là elle ne put retenir une navrante explosion de douleur, et fut, on peut le dire, portée par Charlotte et son père dans leur voiture.

— Marguerite, je vous retrouverai rue Tronchet, lui dit Robert qui accompagnait M. de Prévaneau à Rosenclan.

Un signe de tête fut la réponse de Marguerite.

XXVII

AU PARLOIR

Que pensez-vous de ma pauvre Marguerite, maman? demandait Charlotte, un des jours de la semaine suivante, pendant que sa mère, avec une coquetterie toute maternelle, disposait avec beaucoup d'art autour de sa tête les nattes onduleuses de ses cheveux blonds.

— Que veux-tu que l'on pense, Charlotte ? Sa tris-

tesse, ou plutôt sa désolation, augmente tous les jours.

— C'est ce que je trouve aussi, maman, et c'est ce qui m'inquiète. Cela me fait peur même. On dit que les parfaits ne vivent pas, et Marguerite est bien parfaite.

— C'est en effet une femme rare, dit la comtesse froidement, mais obéissant à un sentiment de justice.

— Oh ! maman, si vous la connaissiez comme moi, dit Charlotte avec entraînement, vous ne pourriez vous empêcher de l'aimer !

— Pourquoi m'en empêcherais-je, ma fille ? J'aime beaucoup Marguerite, répondit la comtesse en mesurant de l'œil la grosseur des nattes blondes que ses doigts venaient de former.

Charlotte regarda sa mère dans la glace, d'un petit air tout malin.

— Certainement, reprit la comtesse en continuant les nattes ; seulement, je ne sais pas raffoler des gens. Ton père et toi, raffolez de Marguerite.

— Tout le monde en raffole, dit Charlotte.

Et elle ajouta, en se voilant la figure de ses deux mains :

— Si vous saviez, maman, comme je comprends maintenant l'abandon de Robert !

— Sans le pardonner, j'espère, Charlotte ?

— Mon Dieu ! maman, en le pardonnant. Je souffre toujours, car je l'aime toujours ; mais je sens que je n'en veux plus à personne,

— Comment ! tu l'aimes encore, lui ! s'écria la comtesse.

— Maman, c'est plus fort que moi, dit Charlotte avec une adorable humilité, et en ramenant comme un voile ses cheveux blonds sur son visage. Je croyais bien le détester. Oh ! non, pas encore.

— Cela viendra, dit flegmatiquement la comtesse ; arrange tes bandeaux. Ne sors-tu pas ce matin, comme d'habitude, avec Marguerite?

— Oui, maman, elle m'emmène voir la belle-sœur de M. de Bérinville, qui s'est faite religieuse il y a quelques mois.

— Et d'où Marguerite connaît-elle cette dame?

— Elles se sont rencontrées au presbytère de Brémonville, je crois. Ce que je sais, c'est que, le jour même de l'enterrement de M. Blouan, Marguerite a passé une heure avec elle.

— Ah ! c'était à ce couvent qu'elle s'était fait conduire?

— Oui, maman, et tous les jours elle y retourne, il paraît. Aujourd'hui elle m'emmène sur ma demande Mais la voici, je crois; je cours passer ma robe.

Marguerite entrait en effet, très-pâle, très-changée, très-abattue. Elle tenait des lettres dépliées à la main.

— Charlotte s'habille, dit la comtesse; veuillez vous asseoir, Marguerite; elle est à vous dans un instant.

— Vous permettez que je vous l'enlève pour une heure, ma tante?

— Certainement. Ce couvent est-il loin d'ici?

— Rue de Rennes.

— Vous prendrez une voiture?

— Si vous le désirez, ma tante.

— Oui, Marguerite, surtout pour vous, dit la comtesse presque avec tendresse.

Marguerite la remercia du regard, et, repliant les lettres qu'elle tenait à la main :

— Mon père et Robert me chargent de mille aimables souvenirs pour vous, ma tante, dit-elle.

— Comment se tirent-ils d'affaire là-bas maintenant, Marguerite ?

— Tout marche beaucoup mieux depuis la dernière procuration que j'ai envoyée à mon père : elle était parfaitement en règle cette fois.

— Parlent-ils de leur retour ?

— Oui, ma tante, mais ils ne peuvent encore en fixer la date ; il y a je ne sais quelle affaire pendante au tribunal pour laquelle leur présence à Plégon est nécessaire.

— Robert doit s'ennuyer terriblement à Rosenclan, Marguerite ?

— Il a la générosité de ne pas trop me parler de son ennui, répondit Marguerite d'un air pensif ; mon pauvre Rosenclan n'est cependant doux à habiter que pour ceux qui, comme moi, aiment la campagne pour la campagne.

— Et Robert ne l'aime pas ainsi, vous croyez ?

— Oh ! non, dit Marguerite.

En ce moment, Charlotte se présenta en toilette de rue très-sévère. Depuis le malheur arrivé à Marguerite, elle avait la délicatesse de choisir parmi ses vêtements tout ce qui se rapprochait le plus d'une toilette de deuil.

— J'ai envoyé Germaine nous chercher une voiture, dit-elle ; elle doit être en bas. A bientôt, mère!

Elle embrassa madame de Prévaneau, et, prenant le bras de Marguerite :

— Allons, Marga, dit-elle.

Selon ses prévisions, la voiture attendait à la porte. Charlotte, qui s'appliquait à entourer Marguerite de tous les petits soins imaginables, donna au cocher l'adresse du couvent où la belle vicomtesse de Bérinville avait jugé à propos d'élire domicile jusqu'à l'éternité, et s'assit silencieusement auprès de sa cousine.

Rue de Rennes, elles descendirent à l'adresse indiquée et furent introduites dans un parloir clair où elles attendirent assez longtemps.

Qui ne s'est plaint d'attendre dans les établissements religieux?

Il est proverbial qu'on n'attend nulle part autant qu'au couvent. Un peu plus, on se demanderait pourquoi ces femmes que par un certain monde on dit oisives, n'accourent pas comme les femmes du monde au-devant des visites qui doivent leur apporter au moins une distraction? Simplement pour deux raisons : la première, c'est que la religieuse n'est jamais avide de distractions de ce genre ; la seconde, c'est que la religieuse n'est jamais inoccupée, et que toute occupation sérieuse ne peut être soudainement interrompue sans dommage.

En vertu de ces lois, la ci-devant vicomtesse de Bérinville se fit quelque peu attendre, et Charlotte commençait à s'ennuyer de parler à voix basse, quand la

religieuse parut. Elle échangea avec Marguerite un regard, un serrement de main et une phrase d'où s'exhala un parfum d'intimité qui surprit Charlotte.

Marguerite devina sa pensée.

— Tu trouves que ma liaison avec ma sœur de la Croix a marché vite, Charlotte? dit-elle.

Charlotte sourit de se voir ainsi devinée.

— Inconnue il y a un mois, amie intime aujourd'hui! dit-elle.

— C'est ainsi que se lient les âmes que Dieu rapproche providentiellement, répondit la religieuse; mais ne soyez pas jalouse, mademoiselle Charlotte; Marguerite vous garde dans son cœur une place que personne ne peut usurper.

— Je le sais, dit Charlotte doucement, et je sais aussi, madame, que vous avez été bien autrement puissante que moi pour la consoler.

— Pour l'apaiser plutôt. Que voulez-vous? c'est notre rôle, à nous, pauvres religieuses, de soulager tous les maux, de panser toutes les blessures : aussi les souffrants nous connaissent. « A qui irions-nous? » disent-ils comme les apôtres. Or, quoique indignes, nous faisons arriver à ces cœurs meurtris, à ces âmes affamées, les paroles de la vie éternelle.

— Celles-là seules pénètrent jusqu'au cœur qui souffre de la mort, dit Marguerite. Charlotte ne peut le comprendre encore, ma sœur; elle n'a pas passé par la mort. Elle est encore pleine de l'illusion de la vie.

— Mais toi, Marguerite, tu ne vas pas te laisser mou-

rir de chagrin, je suppose? dit Charlotte avec tendresse.

— Non, mais...

— Mais quoi? achève !

— Que regardes-tu?

— Cette alliance, dit Charlotte en lui prenant le doigt.

Elle hésita et dit d'un air troublé :

— Je ne l'avais jamais vue.

— C'est celle de bon-papa, dit Marguerite avec émotion. Il avait les doigts longs, mais très-minces, et je suis heureuse de pouvoir porter son anneau.

Elle ôta l'alliance de son doigt, la baisa, l'ouvrit, et la passa à Charlotte.

« Dominique-Marguerite, mai 1802, » lut Charlotte. Et elle ajouta en rendant l'alliance à Marguerite :

— Comme c'est loin, mon Dieu ! Et penser que, quand ces deux noms ont été entrelacés, il y avait là un jeune homme et une jeune femme !

— Que la mort devait bien vite désunir, ajouta Marguerite; mais bon-papa aimait fidèlement, et, dans sa vieillesse, il trouvait encore des larmes à répandre sur la compagne de sa vie. Il me l'a dit souvent; il en a été inconsolable pendant des années.

— Si vous continuez sur ce ton, dit la religieuse avec un doux sourire, vous me prouverez, comme deux et deux font quatre, même humainement parlant, que j'ai fait le meilleur des choix en prenant un époux qui ne peut mourir. Je vois, à l'air de mademoiselle Charlotte, qu'elle m'accuse déjà de mysti-

cisme; mais voyez, j'ai aussi mon anneau, mon alliance d'épouse. Vous n'y trouverez pas de noms entrelacés, mais un contrat en bonne et due forme. Ouvrez et lisez.

Elle tira de son doigt d'ivoire l'anneau d'or qui y brillait, et le tendit à Charlotte. Charlotte l'ouvrit et lut : « Unie éternellement à Jésus-Christ, septembre 1869. »

— Éternellement ! répéta Marguerite en tressaillant.

Elle prit l'anneau des mains de Charlotte.

— Éternellement, redit la sœur de la Croix avec un céleste sourire; le jour où j'ai reçu cet anneau, ont été célébrées des noces éternelles, que le veuvage n'attristera jamais. Cela ne vous tente pas, mademoiselle Charlotte ?

Charlotte sourit, et simula un frisson, en regardant les murs blancs qui l'entouraient.

— Ne crains rien, Charlotte, dit Marguerite en se levant ; sœur de la Croix ne t'infusera pas la vocation religieuse.

Et elle ajouta mélancoliquement :

— Le bonheur humain pourra te suffire.

Sur ces paroles, les deux jeunes filles prirent congé de la religieuse, qui dit à Marguerite : A demain !

XXVIII

ENTRE CIEL ET TERRE.

— Quel est ce pas d'homme dans l'escalier? demandait la comtesse de Prévaneau à mademoiselle Eugénie, tout en continuant l'opération d'emballage qu'elles faisaient ensemble; le général serait-il de retour?

— Il sort à l'instant avec sa fille, cela n'est pas probable, répondit la voix inflexible de mademoiselle Eugénie, et ce pas d'ailleurs est beaucoup plus léger que le sien; c'est plutôt ce jeune commis des *Magasins du Louvre* qui vient nous porter les rideaux. Je me demande pourquoi on ne le fait pas entrer.

— Germaine sait que nous sommes habillées comme des sorcières, répondit la comtesse.

— La veille d'un départ, et quand on fait ses malles, on s'arrange comme on veut, répondit d'un air indépendant mademoiselle Eugénie; faisons entrer.

Elle se leva, et alla ouvrir la porte qui donnait sur la petite salle à manger. Elle se trouva face à face avec Germaine.

— Madame la comtesse veut-elle recevoir M. Robert? dit-elle; il est très-pressé.

— Robert! dit la comtesse en quittant sa pose age-

nouillée, c'est Robert; allez donc le chercher, Eugénie : à la guerre comme à la guerre !

Mademoiselle Eugénie alla ouvrir la porte de l'antichambre, et ramena dans le salon Robert, dont la physionomie était singulièrement grave.

— Vous êtes changé, mon cher Robert, dit la comtesse après l'avoir embrassé; ce triste voyage vous a vraiment beaucoup changé.

— En peut-il être autrement? dit Robert en mâchonnant sa moustache : cette corvée funèbre d'abord, ces démêlés de justice avec tous ces hommes d'affaires ensuite, et, par-dessus tout, la compagnie de Charles de Prévaneau...

— Oh ! cela surtout, dit la comtesse avec expression, je vous ai toujours plaint de cela, Robert. Ce n'est pas vous qui vous arrangeriez de vivre avec ce pauvre Charles.

— Plutôt Cayenne ! Me permettez-vous de m'asseoir, ma tante ?

— Certainement, si vous trouvez un siége. Débarrassez donc un fauteuil pour Robert, Eugénie.

Robert s'assit d'un air fatigué.

— Vous n'êtes pas malade au moins? demanda la comtesse en empilant ses robes.

— Non, répondit-il en secouant la tête comme pour chasser de son visage l'air souffrant qui s'y trouvait empreint.

Et, s'appuyant nonchalamment au dossier d'un fauteuil, il demanda d'une voix dont il essayait en vain de rendre les vibrations égales :

— Que devient Marguerite ?

La comtesse le regarda avec étonnement.

— Ne le savez-vous pas? dit-elle.

— Non, en vérité. Elle m'a écrit une série de petits billets à propos de la succession dont j'étais, bien malgré moi, obligé de l'entretenir. Sa douleur paraissait se calmer, mais non diminuer.

— Quand elle nous a quittés, elle était, il est vrai, beaucoup plus calme, en apparence du moins.

— Comment! dit Robert en pâlissant affreusement, elle vous a quittée, ma tante, et pour aller où, je vous prie ?

— Au couvent, où elle devait faire une retraite.

— Une retraite ! dit Robert en se levant tout agité ; qu'est-ce que cela ?

— C'est une des distractions des femmes dévotes, dit mademoiselle Eugénie de sa voix la plus inflexible. Elles vont en compagnie fort nombreuse s'enfermer dans un couvent. Il y a des sermons, des conférences, des récréations. Elles se parent, elles babillent, elles médisent, elles se jalousent, et elles sortent de là se croyant des anges, ou tout au moins des saintes.

— Voilà un tableau satirique qui ne m'étonne pas de vous, Eugénie, dit la comtesse assez sérieusement ; mais la justice et la vérité demanderaient que j'en fisse la contre-partie.

— J'ai assisté à ces retraites, Henriette, repartit vivement mademoiselle Eugénie; je sais ce que c'est autrement que par ouï-dire.

— Il y a certainement des femmes qui vous res-

semblent, et qui ressemblent à celles dont vous avez esquissé le portrait, continua la comtesse toujours sur le même ton; mais il est juste d'avouer que les retraites en elles-mêmes sont une chose sérieuse. Je n'ai pas le goût d'en faire, et cependant je reconnais qu'il serait très-bon pour tout le monde de s'isoler de temps en temps des affaires, des plaisirs et des tracas du monde, pour se recueillir un peu devant Dieu. J'en connais qui, au sortir d'une retraite, ont absolument amendé leur vie; je connais des femmes frivoles qui sont devenues sérieuses, des femmes qui pratiquaient la religion d'une manière assez mal entendue, qui sont devenues de grandes chrétiennes dans la véritable acception de ce mot, ce qui n'est pas peu dire.

— Mais enfin cette retraite est terminée, dit Robert avec une impatience mal dissimulée; pourquoi Marguerite n'est-elle pas revenue près de vous, comme elle me l'avait promis?

— Charlotte vous le dirait peut-être, Robert; mais pour moi je l'ignore. Je ne connais pas du tout les projets de Marguerite, et je devine seulement, au chagrin de ma fille, que nous ne l'emmènerons pas à Nédonville.

— Tout est préparé à Rosenclan pour la recevoir, dit Robert avec une agitation croissante.

La comtesse regarda fixement Robert.

— A votre place, je ne lui parlerais pas tout de suite de Rosenclan, Robert, dit-elle. Le mieux serait de prendre un appartement à Paris et de vous y ma-

rier. Marguerite n'ayant pas d'autres parents que nous ici, je suis prête à retarder mon départ, je resterai autant qu'il le faudra.

— Je vais lui porter cette bonne nouvelle, qui aplanit bien des difficultés, dit Robert, et je vous remercie de tout mon cœur. L'adresse de ce couvent, s'il vous plaît.

— Rue de Rennes ; je ne me rappelle plus bien le numéro, mais la maison touche l'église, et il y a au-dessus de la porte une statue de l'ange gardien.

Robert n'en demanda pas davantage, et, prenant congé, il descendit, guetta le premier fiacre qui passait, et donna comme adresse au cocher :

— Rue de Rennes, en face de l'église.

Arrivé à l'adresse indiquée, il trouva facilement la maison religieuse, et fut introduit dans le parloir décrit dans un précédent chapitre. Il se mit à l'arpenter de long en large, sans se soucier du bruit retentissant que produisait le haut talon de ses bottes sur le parquet ciré. Ce petit exercice forcé ne pouvant calmer son agitation croissante, il s'approcha d'une fenêtre, prit un portefeuille dans sa poche, l'ouvrit, en tira une lettre écrite sur du papier glacé à petit format, et lut entre ses dents ce qui suit :

« Mon cher Robert,

« Élevez votre esprit et votre cœur avant de lire cette lettre, et prenez votre courage à deux mains, car je vais sans doute vous faire beaucoup souffrir, si

j'en juge par ma propre souffrance. Robert, je viens de prendre devant Dieu une grande et irrévocable résolution. Pendant cette succession d'événements qui ont transformé providentiellement ma vie, vous avez été tout entier à mes souffrances, vous n'avez pas lu ce qui se passait au fond de mon âme, vous vous êtes arrêté à la profonde blessure du cœur, vous ne m'avez pas vue, de désenchantement en désenchantement, de douleur en douleur, m'élever jusqu'à Dieu. Et pourtant, mon ami, la douleur m'a élevée jusque-là. La mort m'a donné la vie, mais une vie qui ne s'alimente pas aux sources terrestres, une vie qui ne permet plus de s'attacher à ce qui passe, une vie céleste, mais ignorée, et puisant toute sa séve dans le sacrifice. Il y a bien longtemps que je sentais en moi un de ces mystérieux attraits qu'il n'est pas toujours donné aux mondains de comprendre. L'amour que je portais à mon cher grand-père a d'abord fait taire la voix secrète, votre amour allait l'étouffer pour plus longtemps encore. Un coup de tonnerre m'a réveillée, le vide que laissait subsister en moi toute affection humaine s'est soudain creusé des profondeurs infinies. Comment vous le dire, Robert? J'ai compris que je ne pouvais aimer ce qui doit mourir. Il m'en coûte cruellement de briser des liens à demi formés : je puis le dire, c'est un holocauste sanglant que j'offre à Dieu. Il a daigné l'accepter, et je viens vous conjurer de faire de bonne grâce le sacrifice que je vous demande. Nos âmes resteront éternellement unies dans les régions immatérielles de la foi, mais je n'aurai

d'autre époux que Jésus-Christ. Vous ne serez pas jaloux de Dieu, n'est-ce pas ?

« MARGUERITE.

« Ci-joint quelques papiers qui sont en quelque sorte mon testament. »

— Je serai jaloux de Dieu même, murmura Robert en froissant la lettre entre ses mains tremblantes ; je la disputerai à Dieu. Non, je n'accepterai pas cela ; non, je ne croirai pas à ces mystiques sacrifices. Mon amour l'emportera sur sa douleur. Ah ! elle a cru que je ne viendrais pas la poursuivre jusqu'ici ; elle a pensé que j'accepterais sa décision, que je courberais immédiatement la tête sous sa volonté ? Non, non, j'empêcherai cette folie ; ce n'est qu'un fanatisme passager, pas davantage, un égarement causé par la douleur.

Il finissait ce monologue exalté, quand Marguerite parut. Une robe de cachemire noir tombait sur ses pieds en plis lourds et droits, ce qui la grandissait singulièrement ; une pèlerine de même étoffe et de même couleur lui voilait la taille, un bonnet de tulle noir uni cachait ses beaux cheveux et encadrait l'ovale pur de son visage.

Robert, frappé au cœur par son seul aspect, s'élança vers elle :

— Marguerite ! dit-il avec passion, votre douleur vous égare et... vous... je...

Il s'interrompit lui-même. Le regard de Marguerite,

ce beau regard si profondément aimant, si admirablement limpide, s'était arrêté sur lui, et il y avait lu, dans un rayon, la condamnation de toutes ses espérances. Il le pressentit : Marguerite n'était plus qu'à Dieu.

Qui expliquera ces mystères? En touchant à la mort, la jeune fille, pareille à ces pauvres alcyons que la tempête lance aux plus hautes régions de l'air, s'était sentie subitement éloignée de la terre. Et plus haut, beaucoup plus haut que la terre, elle avait trouvé sa région : la région pure, vivante, et tant cherchée des âmes; et comme elle y avait respiré l'air natal, elle ne voulait plus descendre. Un seul coup d'aile avait brisé le dernier fil terrestre, elle s'était élancée d'un bond jusqu'au divin, et désormais elle se sentait appelée à planer au-dessus de tous les amours et de toutes les félicités éphémères. L'ange chez elle se surajoutait définitivement à la femme, et, s'enveloppant de ses ailes, c'est-à-dire du triple voile de la pauvreté, de la chasteté et de l'humilité, il se dérobait à l'amour humain.

Devant cette métamorphose, ou plutôt cette ascension, il n'y avait qu'à tomber à genoux. Robert le comprit, et une immense douleur envahit tout son être. La tête basse, il obéit à Marguerite, qui lui faisait signe de la suivre, et il passa avec elle dans un parloir moins exposé que les autres au regard du premier venu. Et, quand elle lui fit signe de s'asseoir, il s'assit et resta en face d'elle, morne, muet, accablé.

— Robert, ne prolongeons pas une situation dou-

loureuse, dit Marguerite avec son calme plein de suavité, j'aurais mieux aimé une lettre qu'une visite ; mais, puisque Dieu permet une visite, j'espère qu'elle nous sera également profitable. Quelque impénétrables que soient les desseins de la Providence, nous devons nous y soumettre. Je le comprends, la soumission vous est plus pénible qu'à moi, vous n'avez pas, comme moi, senti la mort.

— Je sais que le glaive de la séparation a touché aux fibres les plus aimantes de votre cœur, Marguerite, dit Robert avec amertume ; mais, qu'il me soit permis de vous le dire, vous ne repousserez pas longtemps le don de la vie. L'impression qui vous porte à briser votre avenir s'effacera.

— Croyez-le, Robert, ce n'est pas sous l'empire d'une impression que je prends une aussi solennelle résolution, répondit Marguerite : il me semble, il est vrai, que l'âme de bon-papa m'attire doucement et fortement en haut ; mais il y a longtemps que, réfléchissant sur la vie dans le monde, je me demandais avec angoisse si nous étions faits l'un pour l'autre. Par le fait de ma propre nature, par celui des circonstances exceptionnelles de ma vie, fondue dans celle d'un être sans défaut, je sentais grandir chaque jour en moi cette soif d'idéal dont toute créature intelligente connaît, mais n'accepte pas le tourment. Peu à peu je me détachais de ce monde créé, dont les jouissances ne sont ni durables ni pures. Un instant, je me suis réfugiée dans votre amour, Robert ; mais n'avez-vous pas senti plus d'une fois que je vous

échappais, et que nos âmes ne s'harmonisaient pas toujours ?

— Pourquoi votre regard est-il un scalpel, Marguerite ? dit Robert amèrement, et dans quel cœur d'homme le plongerez-vous sans rencontrer la désillusion ?

— Elle est partout, je le sais, Robert; mais me suis-je donné ce cœur craintif, qui se trouble et s'afflige devant des choses qui sont à peine des imperfections pour d'autres cœurs ? Hélas ! je suis ainsi, et il ne m'a pas fallu une longue étude de moi-même pour reconnaître que je n'avais ni l'attrait, ni les forces, ni les aveuglements nécessaires pour mener une vie heureuse selon le monde. Voyant en tout la fin de tout, j'en suis naturellement arrivée à remettre mon être sous le rayonnement direct du seul être immuable et parfait. Il a dilaté mon cœur, et maintenant je sens que je vais pouvoir aimer, à travers lui, toute créature d'un amour désintéressé et sans bornes. Pour cela je passerai dans la vie, je ne m'y bâtirai pas une demeure stable, c'est mon irrévocable résolution. Robert, pensez-y, que vous reste-t-il de séduisant à placer devant des yeux qui se sont ouverts sur l'éternité ?

Il y avait dans le regard, dans la voix, dans toute la personne de Marguerite une énergie si calme, que Robert, complétement découragé, laissa tomber son front dans ses mains en poussant un gémissement.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et le visage aimable et paisible de la sœur tourière s'encadra dans l'entre-bâillure.

— Mademoiselle de Prévaneau est là, ma sœur, dit-elle ; c'est la seconde fois qu'elle vient d'aujourd'hui, et la quatrième de cette semaine.

Robert fit un mouvement pour se lever ; Marguerite, par un geste tout rempli d'une douce autorité, le fit se rasseoir et dit tranquillement :

— Ma sœur, veuillez faire entrer mademoiselle de Prévaneau.

Presque aussitôt la figure rayonnante et pourtant inquiète de Charlotte apparut sur le seuil du parloir sombre. La jeune fille descendit les marches en bondissant, et courut vers Marguerite, qui s'était levée, mais qui se trouvait dans un faux jour. A la vue du costume qu'elle portait, Charlotte tressaillit et recula.

— Ah ! je m'en doutais ! s'écria-t-elle.

Et, se laissant tomber sur une chaise, elle éclata en sanglots.

Marguerite lui prit les deux mains, ses beaux yeux se levèrent humbles et suppliants vers le ciel.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-elle, vous seul savez combien je suis indigne de tant d'amour.

Robert, violemment ému, regardait le groupe que formaient devant lui les deux jeunes filles.

— Charlotte, remets-toi, reprit Marguerite en se rasseyant entre Charlotte et Robert ; mais remets-toi donc, ma Charlotte ! c'est une vivante que tu pleures ainsi.

— Morte pour nous, tu seras morte pour nous ! murmura Charlotte.

— Morte pour le monde, oui, mais pas pour vous,

reprit Marguerite avec effusion; oh! comme je serai vivante pour vous, vivante pour vous consoler, pour vous aimer, pour prier! Nous avons les mêmes aspirations et les mêmes espérances; nos âmes vivent de la même foi, de la même charité, de la même vie. Qui nous séparera? Plus haut, Charlotte, plus haut! C'est là qu'on se retrouve, et, vois-tu, c'est là qu'on ne se sépare plus.

Charlotte et Robert regardaient Marguerite qui parlait avec feu.

— Laisse-toi convaincre, reprit doucement Marguerite, et vous aussi, Robert. Que l'amour qui existe entre vos cœurs s'affermisse et s'éternise par cette résolution qui vous afflige momentanément. Nous nous entendons différemment sur le chemin à prendre pour arriver au ciel, voilà tout. Plus ambitieuse que vous, laissant là tous mes bagages mondains, je choisis de partir en ballon. Mais nous nous rejoindrons, vous arriverez l'un et l'autre par des chemins plus longs, mais plus commodes, en wagon de premières, selon toute apparence, et à ce sujet, j'ai un désir, un ardent désir. Me permettez-vous de l'exprimer?

— Parlez. — Parle, dirent en même temps Robert et Charlotte.

Marguerite se recueillit.

— Je voudrais que, pour ce long, et fatigant, et parfois douloureux voyage de la vie, vous prissiez le même train, non, le même wagon, dit-elle à demi-voix.

Robert reprit son air le plus accablé, Charlotte rougit et baissa la tête.

— Je vous en supplie, continua Marguerite d'une voix pénétrante, dans une aussi grave et aussi délicate question, n'écoutez ni la fausse honte, ni les susceptibilités que vous suggérerait le passé. Vous pouvez être très-heureux l'un par l'autre : ma dernière consolation, ma consolation suprême, serait de vous réunir dans un même sentiment d'affection. J'ai pu aplanir bien des difficultés en léguant à Charlotte une partie de ma fortune. Laissez-moi espérer que les liens brisés se renoueront entre vous. Je vous ai séparés un instant, je disparais : que j'aie le bonheur de vous réunir !

En disant ces derniers mots, Marguerite avait pris entre ses mains une des mains de Robert et l'avait approchée de la main de Charlotte; mais Robert dégagea sa main.

— Pas encore, Marguerite ! dit-il d'un air sombre; Charlotte vous dira comme moi : Pas encore !

Et il leva les yeux sur Charlotte, qui répondit à sa muette interrogation par un geste d'assentiment.

— Attendons, je le veux bien, répondit Marguerite, qui sentit que le coup était heureusement porté, et maintenant séparons-nous, car voici l'heure de l'office. Charlotte, je te prie d'emporter ce papier très-important, dont Robert a une copie. Il me plaît de mourir, au moins civilement; de sorte que j'ai fait mon testament. Robert, voici deux lettres, que vous voudrez bien jeter à la poste.

Ils se levèrent tous trois, et repassèrent dans le premier parloir.

Là s'échangèrent des adieux émus.

Puis Charlotte sortit la première avec sa femme de chambre ; mais elle se retourna sur le seuil de la porte :

— Robert, si vous revenez rue Tronchet, dit-elle timidement, j'ai une place à vous offrir dans ma voiture.

Robert s'inclina en signe d'assentiment, et alla ouvrir devant elle la porte d'entrée.

Marguerite, debout derrière les vitres de la dernière porte, avait tout deviné à la pantomime des deux interlocuteurs. Un sourire d'ineffable douceur passa sur ses lèvres.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, vous dissipez la dernière amertume de mon cœur en rattachant ces deux êtres l'un à l'autre ; soyez béni de tout !

XXIX

LES ÉCHAPPÉS DE ROSENCLAN

En quittant Marguerite, Robert et Charlotte avaient le cœur si plein et l'esprit si préoccupé, qu'ils gardèrent le silence d'un commun accord.

Au moment où leur voiture tournait la rue de Rennes, ils purent donc entendre distinctement le nom de Robert prononcé à haute voix dans la rue. Robert se pencha par le store ouvert, en se demandant si cette

appellation s'adressait à lui, et il aperçut debout sur le trottoir qu'ils rasaient Charles de Prévaneau, un sac de nuit à la main, et Marie-Rose, toute soucieuse, un paquet sous le bras.

— Charles de Prévaneau, Charlotte ! dit-il ; je me doutais bien qu'il ne resterait pas seul à Rosenclan, pendant huit jours. Que faut-il faire, ma cousine ?

— Faire arrêter, dit Charlotte avec sa bonté ordinaire ; pour supporter mon oncle de Prévaneau, il me suffit de me rappeler qu'il est le père de Marguerite.

Robert tourna le bouton d'appel, et M. de Prévaneau, qui n'avait pas quitté la voiture des yeux, accourut.

— Quelle chance ! s'écria-t-il ; j'avais perdu votre adresse, et je ne savais que devenir, avec Marie-Rose, que voici.

— Mon oncle, si vous voulez monter, dit Charlotte gracieusement, nous allons vous conduire rue Tronchet, où nous retournons.

— Certainement, ma nièce; mais que ferai-je de Marie-Rose ?

— Germaine va lui céder sa place : ma bonne Germaine connaît le chemin.

Germaine descendit, M. de Prévaneau et Marie-Rose montèrent.

— Est-ce que vous vous ennuyiez aussi à Rosenclan, Marie-Rose ? demanda Robert à la fidèle servante.

— Nenni, monsieur Robert, répondit-elle ; je ne suis jamais mieux que dans mon pays, vous savez

bien. Je ne m'ennuie que d'une chose, c'est de ne pas voir mademoiselle Marga.

Un double soupir répondit à Marie-Rose ; mais il fut étouffé à la fois par le roulement de la voiture et par la voix de M. de Prévaneau, qui s'enquérait des changements survenus dans le percement du nouveau boulevard.

Il n'avait pas encore songé à s'inquiéter de Marguerite, quand il entra dans le petit salon de la rue Tronchet où se trouvaient le général et la comtesse. Après les premiers compliments, il dit :

— Marguerite est donc sortie ?

La comtesse, avec sa tranquillité habituelle, lui raconta les faits et gestes de sa fille depuis son départ pour la Bretagne.

— Je n'aurais pas approuvé cette retraite dans ce couvent, dit-il magistralement ; il est temps que cette petite comédie dévote finisse. De qui cette lettre, Robert ?

— De Marguerite, mon oncle ; j'ai reconnu son écriture. J'étais chargé de la mettre à la poste, mais puisque vous voilà...

— Charles, venez lire cette petite épître à votre aise, dans votre chambre, dit le général ; vous devez être fatigué.

M. de Prévaneau suivit le général, et Robert s'éloigna.

— Que signifie cet air accablé, Charlotte ? demanda madame de Prévaneau à sa fille, qui s'était jetée sur un fauteuil : n'as-tu pas vu Marguerite ce matin ?

— Je l'ai vue, maman. Ah ! que cette séparation me coûte !

Et Charlotte fondit en larmes.

— Je ne te comprends plus, Charlotte, dit madame de Prévaneau avec impatience ; parle-moi plus clairement, je te prie.

— Maman, elle se fait religieuse.

— Qui ?

— Marguerite.

— Impossible ! dit la comtesse toute saisie ; et son mariage ?

— Elle l'a rompu.

— Ah ! c'est donc pour cela que Robert est si pâle, si concentré ?

— Robert est au désespoir, maman.

Madame de Prévaneau fixa les yeux sur sa fille. Une grande anxiété se lisait dans son regard. Avoir tout fait pour élever un obstacle entre Charlotte et Robert, et voir s'écrouler instantanément cet échafaudage si péniblement construit, était dur.

— Je ne vois pas pourquoi Robert serait au désespoir, dit-elle froidement ; l'excès du chagrin qu'a éprouvé Marguerite exalte un peu son imagination, elle reviendra sur cette décision.

— Jamais, dit Charlotte ; si vous la voyiez, maman ! c'est fini, bien fini. Elle m'en donne une preuve convaincante, voyez plutôt.

Charlotte tendit à sa mère le papier que lui avait remis Marguerite.

Madame de Prévaneau mit son binocle, déplia le

papier, en commença la lecture ; mais, l'interrompant pour regarder sa fille :

— Est-ce possible ! s'écria-t-elle avec une émotion profonde et une joie mal contenue.

— Oui, maman. N'avait-il pas raison de l'aimer ? N'ai-je pas raison de l'aimer ? Oh ! qui ressemble à Marguerite ?

— Personne assurément, répondit la comtesse d'un air rêveur.

Elle relut le contenu du papier qu'elle tenait à la main.

— Lui as-tu au moins témoigné ta reconnaissance, Charlotte ? dit-elle ; la nôtre ?

— Je ne l'ai même pas remerciée de cela, je crois, maman. A quoi bon ? Ce n'est pas à sa fortune que je tiens, et j'en aurais bien fait autant pour elle.

— Certainement, certainement, répondit la comtesse, relisant une troisième fois le précieux papier ; mais le fait n'en est pas moins des plus importants. Il faut que j'aille annoncer cette grande nouvelle à ton père. Tout ceci finira peut-être par un mariage qui nous donnera à tous un bonheur bien... inattendu, à moins que tu ne veuilles plus de Robert à ton tour.

— Maman, répondit simplement Charlotte, il m'est impossible d'en vouloir à Robert de m'avoir préféré un être aussi supérieur, aussi parfait, aussi digne d'amour que Marguerite.

— Je commence vraiment à te comprendre, murmura pensivement la comtesse ; le seul malheureux

de tout ceci sera notre cher voisin, ce pauvre Bérinville ; mais je ne crois pas qu'il fasse partie des natures inconsolables.

— Inconsolable, lui ? dit Charlotte en se levant.

— Il s'achètera une nouvelle voiture, dit philosophiquement la comtesse, et il ira faire un tour à Epsom, voilà tout. Viens-tu avec moi, Charlotte ?

— Non, maman, je vais à la recherche de Marie-Rose, dont personne ne s'occupe sans doute, répondit Charlotte.

Marie-Rose était solitairement assise dans la cuisine et égrenait son chapelet dans un coin.

— Ah çà ! et Mademoiselle ? demanda-t-elle à Charlotte en la voyant apparaître ; rentrera-t-elle bientôt ?

— C'est Marguerite que vous attendez ? répondit Charlotte ; on ne vous a donc pas dit que Marguerite n'habite pas avec nous, ma bonne Marie-Rose ?

Marie-Rose se leva vivement.

— Alors pourquoi Monsieur m'amène-t-il ici ? dit-elle brusquement ; où elle est je veux aller. Où donc est-elle, mademoiselle Charlotte ?

— Ma chère Marie-Rose, vous savez quel a été le chagrin de Marguerite ? dit doucement Charlotte.

Marie-Rose baissa la tête, et poussa un gros soupir.

— Je le sais, bégaya-t-elle, je le sais bien par moi-même.

— Eh bien ! elle ne veut plus quitter le couvent où elle s'est retirée après la mort de M. Blouan.

Marie-Rose releva la tête.

— Mais, enfin, elle en sortira? dit-elle.

— Je ne le pense pas; elle porte déjà le costume des postulantes.

Marie-Rose resta un instant tout interdite; et puis remettant son chapelet dans sa poche :

— Où est le couvent? demanda-t-elle résolûment.

— Vous n'irez pas au couvent ce soir, Marie-Rose, dit Charlotte; l'heure des parloirs est passée.

— J'irai ce soir, mademoiselle Charlotte; il faut que je voie mademoiselle Marga ce soir, et je la verrai.

— Attendez au moins que je vous fasse conduire : si vous veniez à vous perdre dans Paris?

— Ne craignez pas, mademoiselle Charlotte; mettez-moi seulement l'adresse en écrit sur du papier.

Charlotte prit une carte, écrivit l'adresse et donna la carte à Marie-Rose.

— Merci, dit Marie-Rose ; bonsoir, mademoiselle!

Elle descendit rapidement quelques marches, et, se retournant tout à coup vivement vers Charlotte qui la regardait descendre :

— Ne m'attendez pas ce soir, mademoiselle, dit-elle; si j'entre dans la maison du bon Dieu, je n'en sortirai peut-être pas non plus.

XXX

ENTRE ÉGOÏSTES

Le lendemain de ce jour, vers une heure de l'après-midi, Charles de Prévaneau se promenait mélancoliquement entre les malles alignées dans le grand salon de la rue Tronchet. Il jetait parfois les yeux sur un papier qui pendait à ses doigts, puis il bâillait d'un air doublement ennuyé. L'entrée de mademoiselle Eugénie vint l'arracher à sa solitude. Il se sentit positivement heureux de voir entrer quelqu'un, et il serra chaleureusement la petite main inflexible qui lui était aimablement tendue.

Mademoiselle Eugénie et son ouvrage allèrent se blottir dans l'embrasure de la fenêtre, et M. de Prévaneau recommença sa promenade, toujours empreinte de mélancolie, mais beaucoup moins ennuyée, depuis qu'il pouvait voir briller sous le rideau algérien un regard inflexible qui se levait de temps en temps sur lui.

— Avez-vous réussi dans la démarche que vous avez faite près de Marguerite, cher monsieur? demanda d'une voix légèrement ironique mademoiselle Eugénie, qui triait avec soin ses laines multicolores.

Il s'arrêta brusquement.

— Vous saviez donc?... s'écria-t-il.

— Je savais que vous alliez, plein d'espoir, lui faire entendre raison.

— Ah! bien oui, c'est bien à ces filles entêtées que l'on fait entendre raison? Elle m'a écouté avec une grande déférence, comme toujours; mais je n'ai pas obtenu la moindre concession.

— Pauvre monsieur Charles!

— Ah! vous pouvez me plaindre, gémit M. de Prévaneau, mes deux enfants m'ont donné assez de fil à retordre. Ma fille aînée, Polyxène, a toujours eu un caractère de chien, et maintenant voilà Marguerite qui me plante là! Non! je n'aurais jamais cru qu'un jour viendrait où j'aurais à me plaindre de Marguerite. Sa conduite en tout ceci m'étonne au suprême degré.

En finissant ces mots, il jeta les yeux sur le papier qu'il tenait à la main, et ajouta :

— Au moins si elle m'avait laissé sa fortune?

— Il me semblait avoir entendu dire qu'elle ne vous avait pas oublié, monsieur.

— Peuh! Une rente viagère, et servie par Polyxène, encore! Elle en a fait autant, plus même, pour ce petit gueux de Corentin, qu'elle et M. Blouan ont tiré de la misère. Il a ses cinquante mille francs à lui, il pourra en faire ce qu'il voudra. Pour moi, j'aurai de quoi vivre, guère davantage, en me mettant à mon ménage, bien entendu.

— Ce que madame de Saint-Peray ne permettra pas, j'en suis sûre. Vous finirez par aller demeurez chez madame de Saint-Peray, n'est-ce pas?

— Non, mademoiselle, jamais : elle me ferait la vie trop dure. Elle est assez bonne pour son gros mari et pour sa petite fille, mais c'est tout ce qu'elle peut faire. Son beau-père a bien été obligé de décamper. Vous ne connaissez pas Polyxène : elle impatienterait les anges.

— Pauvre monsieur Charles! murmura d'un air rêveur mademoiselle Eugénie, en le regardant avec une feinte complaisance qui dérogeait absolument à l'inflexibilité de ses habitudes.

— Oh! plaignez-moi! plaignez-moi! répondit M. de Prévaneau, qui se sentait heureux sitôt qu'on s'occupait de lui ; je suis véritablement à plaindre ; je ne trouve qu'ingratitude autour de moi, jusque dans cette Marie-Rose, que j'ai prise chez moi, gamine, que j'ai élevée, on peut dire, et au service de laquelle j'étais fait. Je l'avoue, je ne m'attristais pas trop encore de la déclaration catégorique de Marguerite, je comptais *in petto* sur Marie-Rose ; mais je me suis senti tout à fait décavé quand j'ai appris qu'elle aussi m'échappait.

— Pour aller où ?

— Pour rester avec Marguerite, vraiment.

— En qualité de femme de chambre?

— Vous plaisantez, mademoiselle : Marie-Rose se fait bel et bien religieuse aussi, religieuse d'un ordre inférieur, mais enfin religieuse.

— C'est une épidémie en vérité.

— Absolument. Mon Dieu! voilà ce que c'est que de tomber dans des excès d'affection. Ces deux pauvres filles ne vivaient que pour M. Blouan ; M. Blouan, ce

pauvre vieux, était leur oracle. Lui mort, elles se sont laissé gagner par toutes ces idées de l'autre monde, et je les perds toutes les deux à la fois.

— Fille et cuisinière, c'est bien triste, soupira mademoiselle Eugénie, qui semblait prête à éclater de rire.

— Affreusement triste, affreusement triste!

— Eh bien! monsieur, je ne vois qu'une manière de vous tirer de cette position embarrassante, reprit mademoiselle Eugénie avec une lenteur calculée.

— C'est déjà quelque chose d'en trouver une, répondit en soupirant M. de Prévaneau. Quelle est-elle, je vous prie?

— Je ne sais si je dois... C'est une idée à moi, qui vous paraîtra peut-être singulière.

— Dites toujours, mademoiselle, dit M. de Prévaneau avec une majestueuse condescendance.

— Eh bien, ce serait de vous marier. Vous êtes jeune encore, très-bel homme, sans vous flatter, et très-bien fait vraiment pour rendre une femme heureuse.

M. de Prévaneau avait tressailli, puis s'était redressé et s'était mis à faire onduler son toupet, tout en jetant des regards furtifs tantôt vers le rideau qui voilait à demi la figure inflexible de la conseillère, tantôt vers les hautes glaces qui lui renvoyaient sa propre image.

— Me marier! répondit-il enfin; vraiment, je n'y aurais jamais pensé.

Et il se remit à marcher, tantôt se mirant avec une certaine complaisance, tantôt regardant d'un air profond le bout de ses bottes, en répétant :

— Non, je n'y aurais jamais pensé !

Mademoiselle Eugénie le suivait de son regard inflexible, absolument de l'air d'un chat qui guette une souris.

— Vous pensez si peu à vous-même ! reprit-elle hypocritement.

— Ça, c'est vrai ! s'écria d'un air rayonnant M. de Prévaneau, qui s'était toute sa vie décerné ce compliment, et qui avait attendu toute sa vie qu'on le lui décernât.

— C'est pourquoi je me permets de penser pour vous, reprit mademoiselle Eugénie avec une onction grandissante. Un homme seul, c'est si triste ! Il est toujours condamné à voir sa maison mal tenue, ses repas manqués, ses habitudes dérangées. Et les hommes tiennent tant à leurs habitudes : c'est leur vie.

— Toute leur vie, dit avec candeur M. de Prévaneau.

— Aussi, je vous le répète, prenez une femme qui respecte vos habitudes, et s'occupe un peu de vous.

Mademoiselle Eugénie accompagna cette phrase d'un coup d'œil inflexible, qui voulait dire :

« Est-ce assez clair ? »

— Mais s'il lui plaisait de les bouleverser et de ne pas s'occuper de moi ? repartit M. de Prévaneau avec la finesse particulière à l'égoïsme.

— Ceci regarde le choix que vous ferez, monsieur, c'est à vous à bien choisir. En cela je suis incompétente.

— Du tout, du tout, continua M. de Prévaneau, en

donnant de nouvelles impulsions à son toupet et en souriant d'un air tout à fait machiavélique ; je ne vous trouve pas du tout incompétente. Puisque vous êtes assez bonne pour vous intéresser à ma triste position, il vous reste à m'indiquer une femme que..., une femme à laquelle..., une femme dont..., une femme qui, selon vos idées et la connaissance que vous avez de mon caractère, de mes habitudes, pourrait me convenir.

— Monsieur, vous vous moquez de moi, cela n'est pas bien, dit mademoiselle Eugénie avec une mansuétude qui n'était vraiment pas dans ses habitudes, à elle.

— Me moquer de vous, moi ! s'écria d'un air fat M. de Prévaneau, qui marchait toujours en cherchant involontairement à rattraper la tournure conquérante de ses beaux jours ; j'ai trop bonne mémoire pour cela, mademoiselle. De quelles attentions ne m'avez-vous pas comblé à Vichy et à Nédonville ! Je n'ai rien oublié, croyez-le bien, rien ! votre bonté est restée gravée au fond de mon cœur.

La figure inflexible de mademoiselle Eugénie s'était dissimulée derrière le rideau. La reconnaissance chevaleresque de M. de Prévaneau donnait à l'habile comédienne une envie de rire aussi folle qu'intempestive.

— Et, s'il faut le dire, continua M. de Prévaneau en s'échauffant, j'avais conservé de vous le plus agréable souvenir; j'aimais à parler de vous avec Marguerite, à lui énumérer une à une toutes vos amabilités.

Il se tut, se sourit à lui-même dans la glace, éleva son toupet de deux pouces, et, pirouettant sur ses talons, il se précipita vers mademoiselle Eugénie, et lui dit, en ouvrant démesurément les yeux:

— Je vais bien vous étonner.

— Encore une énigme? dit mademoiselle Eugénie sentimentalement; vous ne faites que me poser des énigmes.

— Oui, mais je vais vous donner tout de suite le mot de celle-ci. Si je vous épousais, vous, mademoiselle?

Et il demeura devant elle, les yeux écarquillés, les deux mains dans les entournures de son gilet, heureux, ravi de la stupéfier ainsi.

Mademoiselle Eugénie jouait en effet la stupéfaction avec l'habileté d'une comédienne, et elle en était encore à la pantomime muette, quand la comtesse Henriette entra.

— Vite, Eugénie! l'adresse sur nos caisses, dit-elle; on va venir les chercher.

Mademoiselle Eugénie se leva.

— Eh bien? lui demanda M. de Prévaneau, dans les pieds duquel elle avait embarrassé, on ne sait comment, ses longs écheveaux de laine.

— Nous en reparlerons, répondit-elle gravement.

Il sourit, salua et sortit triomphant.

Mademoiselle Eugénie s'était rassise et riait aux larmes.

— Eh bien! dit la comtesse, que signifie cet accès de gaieté en ce moment?

— Ah ! Henriette, Prévaneau vient... ah ! ah ! vient de... ah ! ah ! vient de me demander en mariage.

— Bon ! comment l'avez-vous amené à cette extrémité ? demanda sans s'émouvoir la comtesse agenouillée devant une de ses caisses, sur laquelle elle collait une adresse.

— Comment ! amené ? il y est fort bien arrivé tout seul.

— Eugénie, pourquoi ruser avec moi ? A son âge, dans sa position, jamais Prévaneau n'aurait eu l'idée de se remarier une troisième fois si vous ne l'y aviez poussé.

— Je lui en ai simplement donné le conseil, Henriette.

— Là, voyez-vous ! Enfin, quel est votre but ? Avez-vous vraiment l'intention de l'épouser ?

— J'y réfléchirai, répondit mademoiselle Eugénie d'un air concentré ; la vie d'une vieille fille a ses désagréments. Le voilà, quoiqu'il grogne, dans une jolie position. Ce n'est point un méchant homme, je suis presque faite à son genre d'ennui, et je connais à fond ses endroits faibles, ce qui fera ma force. Je n'ai jamais si bien rencontré d'ailleurs.

— Je crois simplement que vous vous ferez beaucoup enrager tous les deux, répondit froidement la comtesse Henriette ; mais vous avez l'un et l'autre l'âge de raison. Faut-il annoncer votre mariage au général, qui nous arrive avec Charlotte ?

— Non, non, dit précipitamment mademoiselle Eugénie, ce secret est pour vous seule, ne l'ébruitez pas

encore : la tête de ce bon Prévaneau est une girouette qu'il ne faut exposer à aucun vent contraire.

ÉPILOGUE

Un landeau fermé s'arrête à l'humble porte du petit couvent de la rue de Rennes, où Marguerite nous est deux fois apparue.

Robert en descend, puis Charlotte, sur les joues de laquelle fleurissent toutes les roses de mai, et qui montre, sous l'écharpe d'azur enroulée autour de sa toque, le visage le plus heureux qu'on puisse rêver ; en troisième lieu, descend le bon général de Prévaneau, et ces trois personnages s'échelonnent pour assister à la descente d'une belle paysanne de Plégon, qui tient entre ses bras robustes un enfant habillé de mousseline blanche, dont le petit visage se dissimule sous un mouchoir de batiste aux coins brodés et armoriés.

Dans le trajet qu'il faut faire de la voiture au parloir, le général est fort occupé à tenir entre son pouce et son index le léger tissu, de peur que l'ardent soleil ne caresse le front de l'être innocent qui a l'air de dormir dessous.

Au parloir, on demande la sœur Saint-François de Sales, et on s'assied pour l'attendre. Tour à tour Robert, Charlotte et le général vont, pour tromper les

ennuis de l'attente, soulever le mouchoir de batiste qui cache évidemment un trésor.

Enfin, sœur Saint-François de Sales paraît. Si Charlotte s'est épanouie, Marguerite, on peut le dire, s'est effeuillée...; sa taille s'est légèrement courbée, son visage a revêtu cette blancheur d'ivoire qui est une des mystérieuses beautés de la souffrance, ses traits se sont amincis, son front, admirablement uni, laisse en quelque sorte transpirer la pensée ; Marguerite est devenue une âme. Et malgré ces différences, en voyant en face l'une de l'autre la brillante jeune femme et la religieuse pâle et recueillie, qui oserait préférer le bonheur terrestre, et par conséquent éphémère et périssable qui se lit dans les yeux bleus de Charlotte, au bonheur sans nom qui s'épanche en rayonnements intenses des yeux chastes et doux de Marguerite ?

Avec quel doux sourire elle accueillit cette bien-aimée partie de sa famille humaine ! avec quelle sainte tendresse elle pressa ces mains chères entre ses mains diaphanes !

— D'abord, présentons Marguerite à Marguerite ! s'écria Charlotte en enlevant le moucnoir de batiste brodé; relevez-la, nourrice !

La nourrice redressa l'enfant dans ses bras, et on aperçut sous une petite capote de satin blanc une figure rose, encadrée de courtes boucles d'or et illuminée par deux beaux yeux bleus, d'où s'échappait ce regard d'ange que Dieu a laissé aux enfants comme pour nous faire souvenir du ciel.

Marguerite s'avançait vers elle.

— Marguerite, bénissez-la, dit Robert vivement.

Marguerite releva involontairement sa taille inclinée, ses grands yeux se fermèrent à demi, son beau visage s'empreignit de la saisissante et surnaturelle majesté de la prière, et, levant la main, elle traça lentement, avec le pouce, une croix sur le front de l'innocente, puis elle la baisa avec une grande tendresse.

— Nous l'appelons tous Marga ! s'écria le bon général, qui n'avait pas assez d'yeux pour contempler sa petite-fille.

— C'était le petit nom qu'aimait bon-papa, dit Marguerite en s'asseyant ; puisse-t-il porter bonheur à ma chère filleule ! Et maintenant, parlez-moi de vous et de tous ceux qui vous sont chers. Ma tante ?

— Se plaint toujours de ses rhumatismes, mais est toujours la même, répondit le général.

— Et Rosenclan ?

— Marche supérieurement, répondit Robert : on a découvert un nouveau filon.

— Ah ! et Corentin ?

— Est toujours avec sa mère, en attendant. Il a été nommé premier contre-maître, et il finira par épouser Susannah Smith, ce qui le mènera à une excellente position.

— Dieu le protége ! c'est un cœur excellent. Et mon père ?

Les trois interlocuteurs sourirent et se regardèrent d'un air embarrassé.

— Autant vaut tout dire, Marguerite, dit Charlotte avec sa franchise habituelle : Marguerite, ton père et

sa nouvelle femme ne s'arrangent pas du tout. Mon oncle prétend que ma tante a mille manies tyranniques de vieille fille, ce qui est assez vrai ; ma tante affirme que mon oncle a mille habitudes ennuyeuses dont il ne veut pas se corriger. Somme toute, ils se font beaucoup enrager l'un l'autre, comme l'avait prédit maman.

— Je prierai pour que la paix s'établisse dans ce ménage, dit paisiblement Marguerite.

Et elle changea de conversation, en ajoutant avec un céleste sourire :

— Je ne sais plus guère parler des choses du temps; parlons de ma filleule, qui compte encore parmi les anges.

Le sujet était inépuisable. La mignonne petite Marguerite fut examinée, caressée; on parla de cette chère âme à peine éclose. Marguerite donnait ses conseils pour l'avenir ; et on écoutait avec amour et déférence les conseils de Marguerite.

La cloche inflexible interrompit cet entretien doux à tous les cœurs, et d'où s'exhalait ce parfum sans prix que distillent les âmes quand elles prennent leur vol pour s'élever, au moins pendant quelques instants, au-dessus des régions toujours ténébreuses de la terre.

— Et Marie-Rose? dit Charlotte en se levant ; ne pourrai-je aujourd'hui présenter ma fille à Marie-Rose?

— La voilà précisément qui passe dit Marguerite; je vais demander qu'elle vienne.

Elle disparut, et revint avec Marie-Rose, dont les

cheveux blonds frisaient sous la petite coiffe de la religieuse, comme ils avaient frisé sous la coiffe de Plégon, et dont la figure ouverte montrait qu'elle avait conservé toute sa joyeuse humeur au service de Dieu.

— Ma sœur Saint-Yves! dit Marguerite en la présentant. Il a fallu un patron de pure race bretonne à Marie-Rose, ajouta-t-elle en souriant.

— Sans doute, ma mère, dit Marie-Rose ; ah ! si je meurs détachée de mon pays, ce sera un vrai miracle de la grâce.

— Regardez donc notre petite Marga, dit Charlotte, qui avait embrassé Marie-Rose avec effusion.

— Dieu la bénisse ! dit Marie-Rose en regardant la petite fille, il y aura donc toujours une Marga à Rosenclan ?

— Vous prierez pour elle, ma sœur, dit le général.

— Oui, monsieur le général, répondit Marie-Rose avec simplicité.

Mais voici la cloche qui recommence son pieux carillon, et qui commande la séparation de sa jolie voix argentine. On se sépare, mais en se disant : Au revoir.

Les uns retournent dans ce vaste monde agité, tourbillonant, fiévreux, où l'on marche d'ignorance en ignorance, de secousse en secousse, de joie en joie, de regret en regret, de déception en déception, d'illusion en illusion, de douleur en douleur, vers l'immuable Éternité ; les autres rentrent dans l'arche qui vogue sur une mer unie, effleurant la terre sans jamais s'y arrêter, portant ces âmes choisies qui vont de sa-

crifice en sacrifice, d'aspiration en aspiration, de bonheur en bonheur, de dépouillement en dépouillement, de mystère en mystère, de clartés en clartés vers l'immuable Éternité [1].

[1] Marga est la suite indépendante d'un roman du même auteur intitulé : *Ce Pauvre Vieux*.

FIN

TABLE

		Pages.
I.	— A Rosenclan.	1
II.	— Projets sur projets.	13
III.	— Riche.	24
IV.	— La veille du départ.	33
V.	— En mouvement.	39
VI.	— Silhouettes.	50
VII.	— Portraits.	57
VIII.	— Milord Robert et sa discrétion : M. de Prévaneau.	65
IX.	— Rose et Lis.	70
X.	— Entre la dame aimable et la dame inflexible.	78
XI.	— Autre politique.	90
XII.	— Prise par l'aile	96
XIII.	— A Nédonville.	105
XIV.	— Raquettes et volants	113
XV.	— Sur les grèves d'Houlgate.	123
XVI.	— Fiat lux.	140
XVII.	— La grande question.	149
XVIII.	— La lettre de part.	159
XIX.	— La demande.	175
XX.	— Le fond de l'âme.	186
XXI.	— Petites trahisons.	201

Pages.

XXII. — L'imprévu. 211
XXIII. — Le puits aux Korigans. 216
XXIV. — Le sauvetage. 220
XXV. — Rue Tronchet. 231
XXVI. — Parti ! 238
XXVII. — Au parloir. 245
XXVIII. — Entre ciel et terre 253
XXIX. — Les échappés de Rosenclan. 266
XXX. — Entre égoïstes. 273
Épilogue. 284

FIN DE LA TABLE

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.

BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6211